

DAD A
CIÓN GENE



A. CARPENTIER

ÉVANGÉLISME

DU BONHEUR



BJ1481

C3

1898

c.1

10020

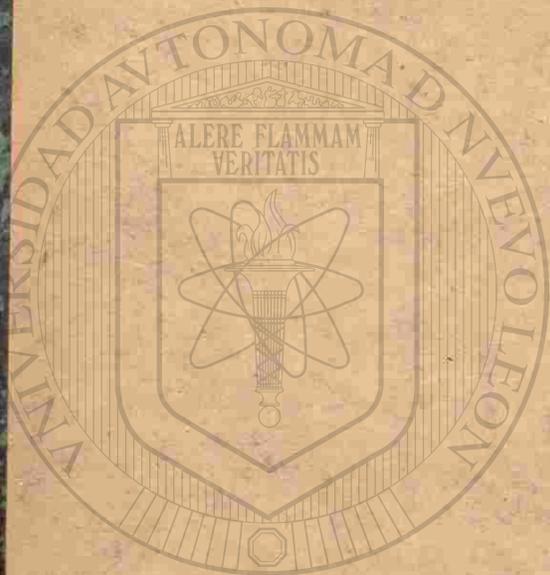
171

CH

E. G.



1080044182



171

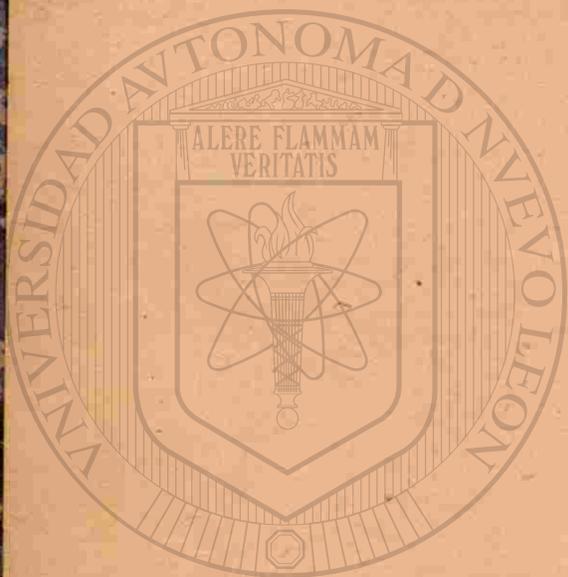
*Filosofía de la
moral*

UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN



DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



L'ÉVANGILE
DU BONHEUR

U A N L

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



ARMAND CHARPENTIER

L'Évangile
du Bonheur

MARIAGE

UNION LIBRE — AMOUR LIBRE

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

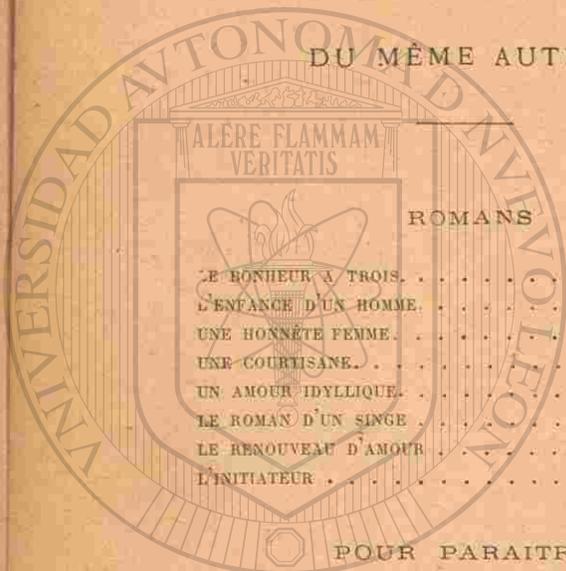
PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR

28 bis, RUE DE RICHELIEU, 28 bis

1898

Tous droits réservés.

DU MÊME AUTEUR



ROMANS

LE BONHEUR À TROIS	4 ^e édition.
L'ENFANCE D'UN HOMME	2 ^e —
UNE HONNÊTE FEMME	2 ^e mille.
UNE COURTISANE	2 ^e —
UN AMOUR IDYLLIQUE	2 ^e —
LE ROMAN D'UN SINGE	2 ^e —
LE RENOUVEAU D'AMOUR	2 ^e édition.
L'INITIATEUR	5 ^e mille.

POUR PARAITRE :

- LA PETITE BOHÈME, roman.
- L'ÉCOLE DES HUMBLÉS (2 actes en prose).
- LES AVEUX (3 actes en prose).
- L'INCONNU (4 actes en prose).

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour
tous les pays y compris la Suède et la Norvège.



Biblioteca Universitaria
Alfonso XIII

62051

39671

B51481
C3
1498



*Il a été tiré de cet ouvrage
cinq exemplaires sur papier de Hollande,
numérotés à la presse (1 à 5).*

A

SA SAINTETÉ LÉON XIII,

Vicaire de N.-S. Jésus-Christ,

Chef suprême de l'Église catholique, apostolique
et romaine,

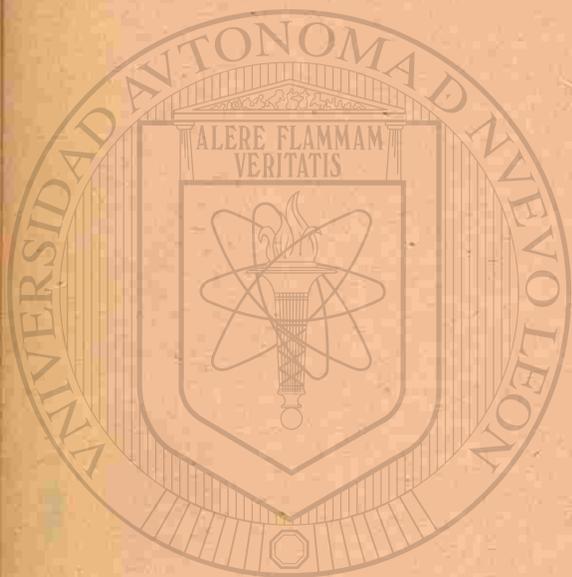
Cet Évangile est dédié.

A. C.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

BIBLIOTECA PÚBLICA
DEL ESTADO DE NUEVO LEÓN



LETTRE A SA SAINTETÉ LÉON XIII

Très Saint Père,

En écrivant votre nom vénéré en tête de cet Évangile, ce n'est pas à un sentiment d'ironie que j'obéis, ainsi que le croiront quelques esprits futiles. Loin de moi un pareil blasphème ; ma pensée plane plus haut et mon seul désir est de vous gagner à ma cause, en plaçant ce modeste livre sous votre auguste protection.

La religion nous apprend que vous représentez sur terre Notre Seigneur Jésus-Christ. Laissons les simples croire à ce dogme, puisqu'il consacre votre pouvoir, et traduisons cet admirable symbole, en disant que vous êtes l'un des maîtres du monde. Et vraiment, votre situation est exceptionnelle. Votre puissance n'a d'égale que votre res-

ponsabilité ; l'une et l'autre sont immenses. Parmi les bienfaiteurs de l'Humanité, aucun n'a jamais bénéficié de pareils avantages. Perdus dans le troupeau dont ils devinrent les guides, il leur a fallu lutter contre tous les obstacles que la bêtise des foules et l'égoïsme des élites ont placés devant chacun de leurs pas ; leur marche a été un douloureux calvaire et combien sont morts avant d'atteindre le but, les mains encore pleines du grain de vérité ! Car, de tout temps, les hommes ont éprouvé une aversion particulière pour quiconque cherchait à élever leurs âmes, à libérer leurs esprits. Mais de tout temps aussi, les prophètes ont triomphé dans l'avenir et cela doit nous consoler.

A l'âge heureux des illusions, à cet âge où l'enfant croit pouvoir choisir sa destinée, j'ai parfois formulé le vœu de m'élever jusqu'à la Papauté. Je ne vous célerai point, Très Saint Père, que mon vœu était foncièrement impie, car si j'éprouvais pour les ministres du culte ces sentiments de bienveillance que je n'ai, d'ailleurs, jamais cessé de leur témoigner, j'avais, hélas ! déjà perdu la foi. Singulière antinomie, je le reconnais, et qui semble inexplicable de prime abord. Cependant, j'étais

parfaitement logique. Vos prêtres, en majorité, possèdent une grande douceur d'âme et une sérénité d'esprit qui m'ont toujours séduit. Cela tient à l'excellence de leurs études et à l'entraînement particulier qui précède leur sacerdoce.

Il me semblait donc qu'en m'enrôlant parmi eux, je développerais en moi ces qualités de mansuétude, légèrement teintées de scepticisme, que je considère comme indispensables pour faire aboutir utilement toute œuvre émancipatrice. De plus, je pénétrais les arcanes les plus mystérieux, les plus compliqués, de notre sainte religion. Vous devinez aisément quelle eût été ma force lorsque, mandataire direct de Notre Seigneur Jésus-Christ, j'aurais prononcé dans la chaire de Saint-Pierre les paroles dont cet Évangile est un résumé concis. La joie de ces minutes eût illuminé ma vieillesse et donné à mon pontificat une gloire spéciale. Toutefois, j'ai bien vite senti l'indélicatesse de pareils moyens ; ma conscience a compris que, même pour aboutir au bien, la ruse est blâmable et mes préférences ont été pour la lutte loyale, à visage découvert.

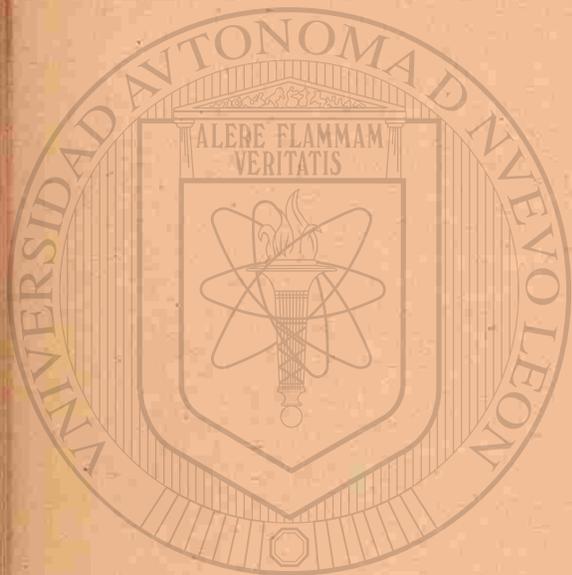
Mais vous, Très Saint Père, vous pouvez réaliser

mon rêve sans forfaire à l'honneur, car votre situation est toute différente. La foi seule a décidé de votre vocation. Votre sacerdoce fut donc sincère et votre dignité ne saurait être amoindrie parceque, mieux éclairé sur la fin de votre carrière, le doute se glisse dans votre esprit ainsi que votre sourire voltairien nous permet de le croire. Au contraire, ce serait accomplir un acte de courage et de vertu, que de rompre ouvertement avec les erreurs du passé pour proclamer les vérités de l'avenir. Je ne sais pas de mission plus noble et, par ce geste, vous deviendriez l'égal des plus illustres bienfaiteurs de l'Humanité. Songez à ces millions de fidèles dont la croyance repose en vous; que demain vous brisiez le Dogme et vous en faites des hommes libres. Ne parlez plus par la bouche des idoles et les simples eux-mêmes comprendront qu'elles sont des joujoux en plâtre, inutiles et dangereux.

Sans doute, de pareilles actions nécessitent une belle énergie. Mais l'élevation de votre caractère me certifie que vous sauriez être à la hauteur du rôle. En douter, serait vous calomnier. D'ailleurs, vous ne seriez pas le premier à faire le sacrifice

de votre vieillesse au bonheur de l'Humanité. Les professeurs d'énergie abondent en cette fin de siècle. C'est à qui se dressera pour proclamer la vérité dont il se croit le détenteur. Vous citerai-je le glorieux exemple de notre grand romancier national Emile Zola, dont le tourment de justice fait l'admiration de l'Univers intellectuel?...

Croyez-moi, Très Saint Père, prononcez les paroles de délivrance que les foules attendent depuis dix-huit cents ans. De votre auguste main secouez l'édifice des religions agonisantes. Dites aux hommes que Dieu commence à regretter sincèrement les cruels malentendus auxquels le voyage de son fils, sur terre, a donné lieu. Rien n'est encore perdu, le monde peut être racheté. Mais c'est à vous, plus qu'à tout autre, qu'il appartient de souffler sur les ténèbres et de projeter la lumière. Délivrez vos fils de la servitude religieuse et rendez-leur la liberté d'aimer. C'est le seul miracle que nous vous demandions. Puissiez-vous l'accomplir! Tel est le vœu que formule celui qui ne demande qu'à être le plus respectueux et le plus soumis de vos fils.



L'EVANGILE
DU BONHEUR

CHAPITRE PREMIER

UNE FORCE MYSTÉRIEUSE ET TOUTE-PUISSANTE
GUIDE L'HUMANITÉ VERS LE BONHEUR.

Et d'abord, est-il possible de donner une définition exacte du Bonheur?... Non, si nous nous plaçons au point de vue de l'absolu et de l'infini. Oui, si nous n'envisageons que le cercle étroit dans lequel évoluent nos existences actuelles. L'expérience apprend en effet que le bonheur est une impression

passagère — sensation ou sentiment — n'ayant ni stabilité, ni continuité. En est-il de même à travers l'éternité et l'immensité?... Nous ignorons. Peut-il exister quelque part un bonheur n'ayant ni commencement, ni fin?... Une telle pensée nous sourit, mais il n'est pas domé d'en vérifier l'exactitude.

Nous voici donc contraints à n'envisager le bonheur que dans les limites où il est permis de le connaître. Là, l'expérience supplée à l'intuition; elle acquiert la valeur d'une certitude scientifique et nous autorise à émettre cette définition : « LE BONHEUR, C'EST LA DURÉE DE RÉALISATION DU DÉSIR. »

Axiome si lumineux qu'il semble inutile de le démontrer. Les exemples abondent et suffisent : Pour l'enfant qui convoite un jouet, pour l'adolescent qui pourchasse une femme, pour le vieillard qui recherche les honneurs, le moment du bonheur commencera avec la possession du jouet, de la femme ou des

honneurs. Ce bonheur aura-t-il leur durée?... Non, hélas, car une loi aussi mystérieuse qu'implacable veut qu'il atteigne son maximum quand le désir se réalise, puis s'émousse avec la possession et finalement disparaisse. Ainsi, la seule observation du monde prouve sa fugitivité. Mais il nous reste la consolation de savoir que le désir se renouvelle et se recrée sans cesse. Sitôt le but atteint, notre regard aperçoit d'autres buts et dans notre âme germent aussitôt de nouvelles convoitises.

Les géomètres définissent la ligne en disant qu'elle est le parcours du point se mouvant à travers l'espace. Par analogie, et en s'appuyant sur l'axiome énoncé plus haut, on peut écrire que la courbe du bonheur dans une existence est représentée par la succession des désirs réalisés. D'où cette conclusion logique : Pour être heureux, multiplions nos rêves et cherchons à les vivre.

Si les hommes s'étaient mis d'accord sur ces principes primordiaux, bien des problèmes sociaux seraient résolus et l'équation de la douleur, si compliquée en apparence, eût été singulièrement simplifiée.

Malheureusement il n'en est rien, car la Métaphysique est intervenue. Et ici se place le double point d'interrogation qui surplombe l'Humanité depuis l'origine des siècles :

1° *L'homme peut-il rechercher le bonheur sur la terre?... 2° Le doit-il?...*

Elles sont nombreuses les philosophies ou religions qui prêchèrent le renoncement aux joies d'ici-bas, celles-ci proclamant par avance l'inutilité de tout effort, celles-là considérant le grand hymne de l'universelle souffrance comme le prologue nécessaire d'une vie future. Les unes aboutissent à la glorification de l'inertie sur l'action. Les autres subordonnent la réalité présente aux incertitudes du lendemain de la tombe et

transforment le mystérieux Créateur de l'Univers en un pédagogue barbare dont la plus belle pensée serait de légitimer la pénitence par la récompense. Pour les disciples de ces dogmes, le bonheur réside dans l'au-delà et le Futur. Mais comme les souffrances et les privations sont les voies directes qui les conduisent à cet Au-dela, on peut dire, sans grande subtilité, que leur bonheur se trouve dans leur souffrance.

La religieuse qui ankylose ses genoux sur les dalles du cloître et restreint sa nourriture aux légumes cuits à l'eau est convaincue que cette gymnastique et cette hygiène lui donneront droit à une éternité de béatitude ; elle place donc sa jouissance dans l'aigreur de sa douleur. Pour elle aussi, par conséquent, le bonheur trouve sa réalisation dans cette vie ; elle souffre, mais elle est joyeuse de souffrir. Seulement, si l'on ne considère que les lois qui régissent notre nature ter-

restre, on peut dire qu'un pareil bonheur a une signification toute négative.

Aussi bien, là n'est point le problème que nous nous proposons d'étudier; et, si nous voulons établir des théorèmes clairs pour aboutir à des solutions précises, il est nécessaire d'écarter de notre route toutes les subtilités qu'un esprit philosophique n'aurait pas de peine à accumuler.

La seule observation de l'Humanité, depuis ses origines les plus reculées jusqu'à nos jours, permet d'envisager comme une vérité absolue l'incompatibilité du bonheur avec la souffrance physique ou morale. Ainsi le veulent notre physiologie et notre psychologie; et les rares objections dont un rhéteur pourrait exciper, loin d'infirmes cette loi, viennent la confirmer indirectement.

Inconsciemment ou non, depuis les origines de l'Espèce, l'être vivant s'oriente avec persistance vers tout ce qui peut lui donner une

sensation de plaisir. Avant d'obéir au désir raisonné, il a subi le besoin instinctif. Les légendes religieuses veulent que l'âme ait animé la matière. J'incline plutôt à croire que c'est l'obscur travail de la matière, à travers des millénaires sans nombre, qui a enfanté péniblement l'âme consciente et dirigeante. Oui, avant que le dolichocéphale eût songé à éviter les pluies torrentielles ou les bises glaciales en se réfugiant sous l'abri des cavernes, le moins intelligent des animaux recherchait également son bien-être — abri contre le froid ou contre le chaud, n'importe — sous la seule poussée de l'instinct. Et qu'est-ce donc qu'un tel instinct, sinon le jeu merveilleux des forces mystérieuses de la chimie organique?...

Si bien qu'en réalité, il devient puéril de se demander si l'homme doit ou non rechercher le bonheur. Il suffit de constater qu'une loi incompréhensible, mais fatale,

guide la créature, à travers de perpétuels tâtonnements, vers ce qu'elle croit être le bonheur. Et l'histoire de l'Humanité, dépourvue des mensonges conventionnels, apparaît clairement comme un effort continu de l'Espèce vers les joies convoitées d'un commun accord par l'Esprit et par la Matière.

Depuis l'utilisation du feu et la confection des poteries informes jusqu'aux plus récentes applications de l'électricité, depuis les lointaines tueries des Barbares nomades jusqu'à nos guerres de modernes civilisés, depuis le viol de la première femelle par le premier mâle jusqu'à nos adultères délicatement compliqués, ce sont toujours les mêmes appétits de jouissance qui ont guidé les hommes.

Cette seule constatation suffit pour établir le droit au bonheur; car, quelque puissante que soit une idée, l'action lui est supérieure par cela seul qu'elle se manifeste. C'est en vain que tant d'esprits plus ou moins séduc-

teurs ont prêché aux hommes le renoncement aux joies d'ici-bas. Les hommes peuvent se laisser griser par la poésie des phrases, mais une Force dominatrice les conduit, étape par étape, avec parfois des retours en arrière, vers le summum des bonheurs terrestres.

Pourquoi, d'ailleurs, n'en serait-il pas ainsi?... Pourquoi renoncer bénévolement à ce qui peut être le charme de quelques minutes, si brèves et si fugitives soient ces minutes?... Les religions elles-mêmes ne condamnent pas l'idée de bonheur; seulement, elles en déplacent la réalisation, elles la rejettent dans l'Avenir, elles la fixent dans l'Au-delà. Aussi, chacune prêche pour son Ciel. Enlevez à chaque croyance le paradis plus ou moins grotesque qu'elle fait luire devant les yeux hypnotisés de ses fidèles et, du jour au lendemain, ceux-ci se changeront en autant de renégats. C'est qu'en réalité, personne n'ac-

cepte la souffrance pour la souffrance elle-même, sans l'espoir d'une compensation largement rémunératrice. L'amour totalement désintéressé de Brahma, du Christ ou de Mahomet est un sentiment qui n'a jamais existé.

Il reste donc à savoir si les religions possèdent la vérité ou si elles n'ont pour base que le mensonge. Mais, la question est insoluble, car elle n'a que deux issues : La Foi, la Raison. La Foi ne se discute pas. On l'a ou on ne l'a pas. Ceux qui l'ont réellement doivent fermer ce livre qui n'est pas écrit pour eux et ne saurait les convaincre. Les autres peuvent en poursuivre la lecture; ils y trouveront peut-être un enseignement utile.

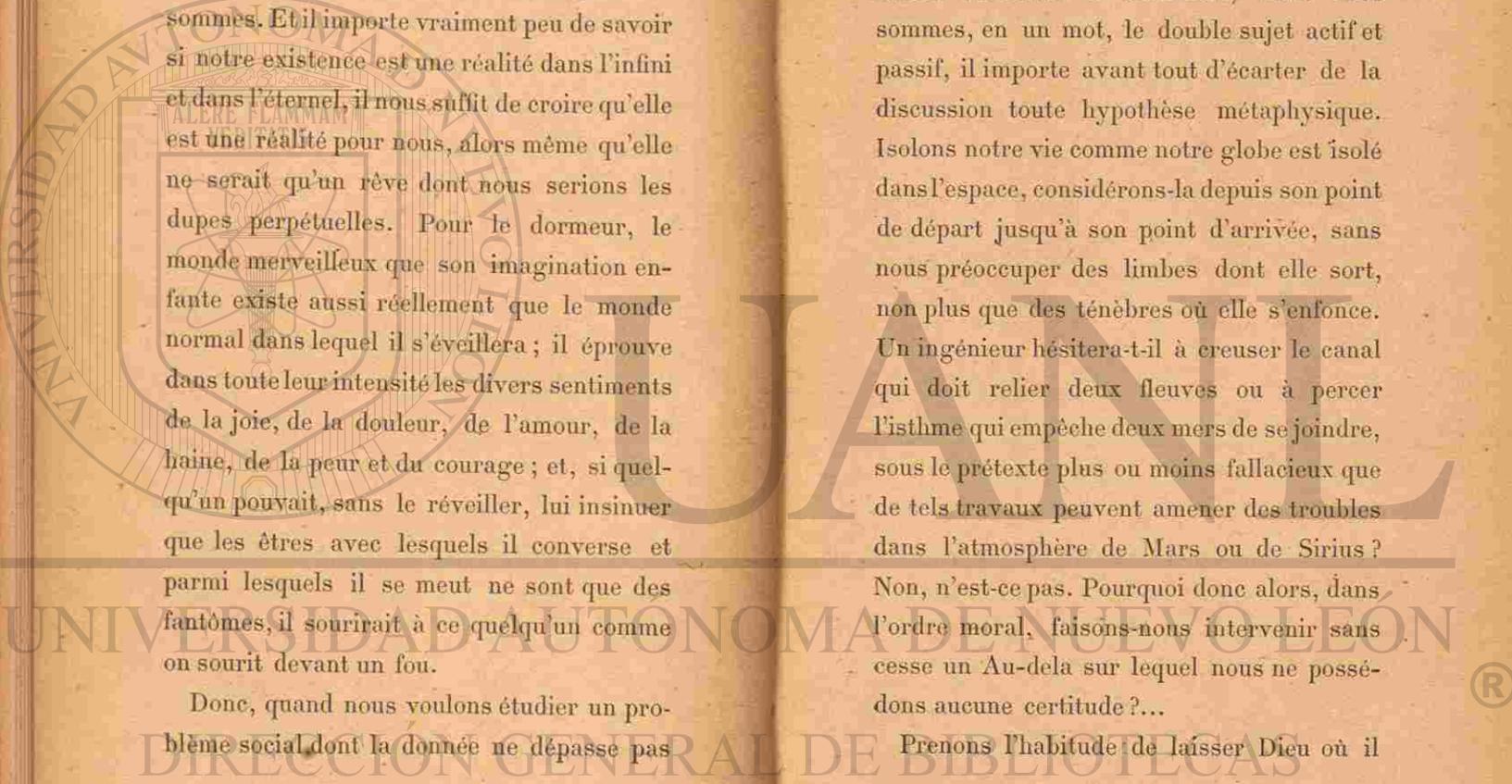
La raison seule m'inspire les pages qui vont suivre et qui, je l'espère, se déduiront l'une de l'autre comme une série de théorèmes. Sans doute, je vais heurter bien des idées admises pour vraies et éternelles; je

vais froisser bien des consciences dont l'idéal se reposait dans un équilibre qu'elles estimaient définitif; mais, l'amour de ce que je crois être la vérité triomphera de tous mes scrupules.

Mon siècle m'apparaît comme une époque transitoire entre le monde du Passé, dont l'âme a été façonnée par une idée religieuse dominante, et le monde de l'Avenir dont l'existence s'écoulera dans la réalité scientifique dépourvue du cadre nébuleux des causes premières ou des causes finales. Que notre esprit se complaise, en certaines heures, aux jongleries des hypothèses philosophiques; c'est son droit et le jeu est trop passionnant pour y renoncer de parti pris. Mais, quand nous voulons poser les bases d'une morale nouvelle, quand nous désirons alléger l'âme humaine du fardeau de ses douleurs, il nous faut, par avance et impitoyablement, quitter le terrain de la Métaphysique. Il devient inu-

tile de conclure que nous sommes parce que nous pensons ; il suffit de constater que nous sommes. Et il importe vraiment peu de savoir si notre existence est une réalité dans l'infini et dans l'éternel, il nous suffit de croire qu'elle est une réalité pour nous, alors même qu'elle ne serait qu'un rêve dont nous serions les dupes perpétuelles. Pour le dormeur, le monde merveilleux que son imagination enfante existe aussi réellement que le monde normal dans lequel il s'éveillera ; il éprouve dans toute leur intensité les divers sentiments de la joie, de la douleur, de l'amour, de la haine, de la peur et du courage ; et, si quelqu'un pouvait, sans le réveiller, lui insinuer que les êtres avec lesquels il converse et parmi lesquels il se meut ne sont que des fantômes, il sourirait à ce quelqu'un comme on sourit devant un fou.

Done, quand nous voulons étudier un problème social dont la donnée ne dépasse pas

notre sphère, dont les conséquences ne sauraient s'étendre à l'Au-delà, dont nous sommes, en un mot, le double sujet actif et passif, il importe avant tout d'écarter de la discussion toute hypothèse métaphysique. Isolons notre vie comme notre globe est isolé dans l'espace, considérons-la depuis son point de départ jusqu'à son point d'arrivée, sans nous préoccuper des limbes dont elle sort, non plus que des ténèbres où elle s'enfonce. Un ingénieur hésiterait-il à creuser le canal qui doit relier deux fleuves ou à percer l'isthme qui empêche deux mers de se joindre, sous le prétexte plus ou moins fallacieux que de tels travaux peuvent amener des troubles dans l'atmosphère de Mars ou de Sirius ? Non, n'est-ce pas. Pourquoi donc alors, dans l'ordre moral, faisons-nous intervenir sans cesse un Au-delà sur lequel nous ne possédons aucune certitude?...


Prenons l'habitude de laisser Dieu où il

est, en suposant qu'il soit quelque part, et perdons cette manie enfantine ou grotesque d'invoquer son arbitrage dans des questions dont il se soucie fort peu. Je ne me reconnais le droit ni de nier ni de certifier l'existence de Dieu; sur ce sujet les preuves affirmatives et négatives s'égalisent et se neutralisent. Mais je demeure profondément convaincu que l'idée divine n'a pas à intervenir dans le jeu des réalités d'ici-bas.

L'homme a des devoirs envers ses semblables et envers lui-même; il ne saurait en avoir envers un être dont la présence ne lui est pas révélée. Car, en dehors de la Légende du Golgotha qui ne peut plus que nous faire sourire, jamais le Créateur de l'Univers n'a manifesté à la créature sa façon de concevoir cet Univers. S'il est un point sur lequel nous possédons la liberté la plus absolue, c'est bien certainement celui de la croyance en Dieu.

Les appétits multiples et variés de notre chair nous rappellent à chaque instant que nous ne saurions échapper aux lois physiques ou chimiques dont nous ne sommes que l'admirable résultante. Le jeu des passions que nous subissons instinctivement, et quelquefois même contre notre volonté, nous prouve qu'en dehors du monde matériel il existe un monde sentimental auquel nous n'avons pas le pouvoir de nous soustraire. Mais jamais, à aucune seconde de notre existence, la personnalité de Dieu ne s'impose tyranniquement. Si l'on pouvait abstraire subitement de l'Humanité l'idée divine, la vie de cette Humanité ne se trouverait pas modifiée d'un iota. Pourquoi donc alors alourdir nos épaules avec des chaînes qui ne servent en rien à notre équilibre et ne peuvent qu'entraver notre marche?

Et quelles chaînes!... Je veux momentanément consentir à admettre que le Créateur

prenne quelque intérêt à nos ébats minuscules sur cette planète. J'irai même jusqu'à croire qu'il peut être sensible à nos témoignages d'adoration — encore que ce soit là une vanité bien mesquine de la part d'une Intelligence totale. Quel sera donc alors le meilleur moyen de l'adorer, sinon d'utiliser dans la mesure du possible les joies dont il a mis en nous la puissance?

Si quelque génial Vaucanson créait et animait un nouvel Adam, j'imagine que la plus grande marque de reconnaissance que pourrait lui témoigner ce merveilleux automate serait, non pas de se soustraire à l'ambiance vitale, mais bien d'y participer avec abondance. J'entends par là qu'il devrait communier avec toutes les belles et bonnes choses du monde dans lequel il viendrait de s'éveiller. Alors l'inventeur aurait le droit d'être fier de son enfant. Par contre, il ne saurait que le maudire et le re-

nier en le voyant s'immobiliser dans l'inaction de la prière et le nirvana du silence.

Aussi, n'y a-t-il réellement que très peu d'athées dans le sens philosophique que je donne à ce mot. Ceux qui, sans le vouloir, ont élevé l'athéisme à la hauteur d'un dogme, ce sont les religieux et religieuses qui, par la claustration et le renoncement aux biens d'ici-bas, ont tenté de détruire ou tout au moins d'annihiler l'œuvre divine dans ses fins les plus certaines. En plagiant la Mort, ils profanent la Vie, ils insultent leur Créateur. Un saint Labre ou une sainte Thérèse d'Avila n'apparaissent comme les plus grands ennemis de Dieu.

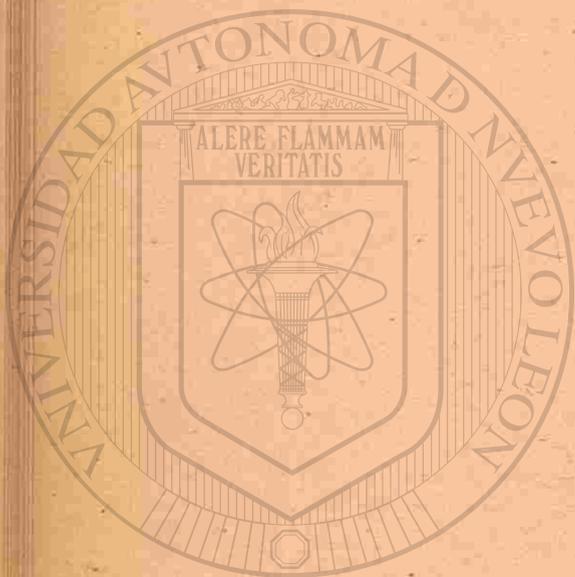
Donc, quel que soit le sommet sur lequel on se place pour envisager l'existence, que l'on fasse intervenir le Créateur ou que, selon ma pensée, on le laisse en dehors et au-dessus de nos misérables contingences, le raisonnement aboutit à des conclusions ana-

logues. Le bonheur est le but unique de la vie de l'homme ou de celle des sociétés. Non seulement nous avons le droit de chercher à nous procurer ici-bas la plus grande somme de joies, mais nous en avons le devoir.

D'ailleurs, je le répète, une force supérieure dont nous sommes les agents inconscients a triomphé sans cesse de nos volontés contraires ou de nos hésitations ; elle a merveilleusement conduit notre race vers un bien-être moral et matériel de plus en plus grand. Tout fait supposer que l'action de cette force continuera à se manifester. Si bien que c'est avec une sérénité mêlée d'ironie que l'on peut constater l'influence toute négative exercée par tant d'apôtres qui prêchèrent le renoncement aux joies terrestres. Leurs voix ont retenti dans le désert, leurs gestes se sont perdus dans la nuit, et l'Humanité a poursuivi sa marche impassible avec l'irresponsabilité d'une foule.

Vers quel mystérieux Chanaan se dirige cette foule?... Je l'ignore. Mais, si le but échappe à nos regards, du moins pouvons-nous apercevoir les stades les plus prochains par lesquels elle passera. Ce sont quelques-unes de ces étapes que je veux indiquer dans ce livre.

Loin de moi la vanité de croire que j'accélérerai d'une seconde la vitesse de cette théorie lente parmi laquelle je ne suis qu'une unité parfaitement négligeable !... Ce qui doit s'accomplir s'accomplira par la seule force des choses. Mon rôle est celui du Vates qui chante les temps futurs. J'indique les fruits mûrs que porte l'arbre du Bonheur ; nos petits-fils les cueilleront peut-être.



CHAPITRE II

L'AMOUR, BONHEUR ESSENTIEL, A POUR
SANCTION UNIQUE LE MARIAGE.

Le précédent chapitre aboutit à cette double conclusion : 1^o l'homme a non seulement le droit, mais le devoir de rechercher consciemment le bonheur. 2^o Qu'il ait ou n'ait point ce droit, depuis son apparition sur le globe, l'homme travaille inconsciemment à son bonheur.

L'effet est le même; seule la cause diffère. D'un côté, il y a l'apparence d'une volonté libre. De l'autre, il ne reste plus qu'une fatalité toute puissante, contre laquelle tout effort

devient inutile. Mais les résultats demeurent identiques.

Le droit au bonheur, considéré comme une loi unique et sacrée, telle est la base de cet Évangile. Dans les pages qui vont suivre, j'examinerai tour à tour les conditions acceptées jusqu'à ce jour pour atteindre le but et celles qu'il faudrait admettre pour y arriver réellement.

On n'attend pas de moi que je passe un examen méticuleux et gradué des divers bonheurs. L'arc-en-ciel en est nuancé à l'infini, depuis la joie de l'adolescent qui se sent naître à la vie et croit à l'utilité de l'action, jusqu'à celle du vieillard qui, dans le silence crépusculaire d'un soir d'été, projette avec douceur l'ombre immobile d'une existence terminée sur l'ombre mouvante d'un fleuve dont la jeunesse lui paraît éternelle. Le champ d'une pareille étude est vraiment trop vaste, la tâche serait trop complexe; il faut

savoir se limiter. Chaque cathédrale du Moyen-Age a été bâtie par des milliers d'ouvriers. Aucun d'eux pris isolément n'aurait pu réaliser une telle œuvre, même s'il avait eu devant lui plusieurs existences; mais l'ensemble rythmique des efforts a accompli le prodige. Il en est de même pour le Temple de Vérité; chacun apporte sa pierre et l'édifice s'élève de siècle en siècle.

Dans la gamme des bonheurs, je ne veux prendre que celui qui domine les autres comme il domine les temps et les âges; celui qui se trouve à la source de toutes les religions, de toutes les philosophies, de toutes les morales, de toutes les littératures; celui qui traverse l'histoire des rois et illumine la légende des peuples; celui qui est tour à tour béni, maudit, permis et défendu: l'Amour.

Il faut n'avoir jamais ouvert les yeux à la lumière du jour, n'avoir jamais regardé autour de soi, pour se refuser à constater que

l'Amour est la grande force qui régit l'Univers. Si dans le monde du minéral il échappe à notre observation, si dans celui du végétal et de l'animal il n'est qu'une loi physique assurant la continuation de l'Espèce, il devient, dans le monde des anthropoïdes que nous sommes, un mystère tour à tour charmant et douloureux, mais toujours compliqué !

Ce n'est pas avec quelques mots, ni même avec quelques phrases que l'on peut définir ce mystère, formuler les lois physiques qui en émanent et l'abstraire des préjugés religieux ou sociaux qui se sont cristallisés autour de lui. Ses origines sont obscures, ses manifestations capricieuses, ses fins incertaines. Nulle donnée solide pour baser une théorie, aucune uniformité expérimentale pour établir un code. Le civilisé de nos jours commence à connaître les forces chimiques et physiques qui agissent et réagissent sur notre globe. L'eau, le feu, l'air, la pluie, la

faim, la soif, ne sont plus pour lui des énigmes entières. Par contre, s'il s'agit de l'Amour, sa science est aussi vaine et inexacte que pouvait l'être celle de ses ancêtres des forêts préhistoriques. Sans doute l'anatomiste décrira avec certitude le jeu des organes par lesquels ce phénomène se manifeste. Mais il oubliera, et pour cause, de nous instruire sur les lois qui président à cette manifestation. Là commence le domaine de l'hypothèse.

De même que je ne me suis pas attardé à savoir si l'homme avait le droit de rechercher le bonheur, me bornant à constater qu'il agissait comme si ce droit lui appartenait, de même, je ne chercherai pas à expliquer le phénomène amoureux ; il me suffit de constater son existence. Dans les pages qui suivront, j'essaierai de formuler une théorie dont je ne revendique nullement la paternité, mais que j'aime parce que parmi tant d'explications vagues elle est celle qui repose le

plus solidement sur l'expérience. Pour l'instant, j'établirai seulement comme un principe la vitalité universelle de l'Amour, principe contre lequel personne n'osera protester, du moins je l'espère.

Voyons donc comment les sociétés ont pu mettre d'accord les légitimes aspirations du grand désir qui tourmente les hommes avec les règles précises de leurs religions, de leurs morales, de leurs jurisprudences. D'une façon à peu près générale on peut écrire que les peuples multiples, dont les agitations remplissent tour à tour le vide de cet Univers, ont donné à l'Amour comme sanction unique : le Mariage ; le Mariage, c'est-à-dire l'accouplement exclusif de deux êtres jusqu'à la mort de l'un d'eux, sans aucune possibilité pour l'un ou pour l'autre de demander ou d'accorder à un tiers les joies sentimentales ou voluptueuses. En vérité, jamais problème plus complexe n'a reçu solution plus simple. Il ne reste plus

qu'à examiner si cette solution est juste. L'expérience, hélas ! prouve que non ; car, si le Mariage — c'est-à-dire l'union indissoluble de deux êtres s'aimant à un moment donné — était non seulement la conclusion logique et naturelle du problème amoureux, mais encore sa seule solution, les hommes seraient universellement heureux. Or, il ne semble pas qu'il en soit ainsi.

Quelque optimisme qu'on apporte au spectacle d'ici-bas, il est bien difficile de nier que les malheurs les plus variés et les plus cruels ne tardent pas à être le corollaire fatal de l'amour ainsi compris. Ce qui nous autorise à supposer que la question a été mal résolue, qu'il n'y a pas eu adaptation rigoureuse entre la cause et l'effet, mais bien disproportion. En dynamique, il suffit qu'une courroie ait quelques centimètres en trop ou en moins pour que le mouvement des bielles et des volants soit heurté, saccadé, tant la

précision est nécessaire. N'est-il pas rationnel qu'une harmonie absolue soit également indispensable pour permettre au jeu des passions de se produire sans accroc, sans à-coup?

Les moralistes qui se refusent à modifier l'ordre des choses existant, prétendent que l'erreur réside non dans la théorie du mariage, mais dans sa pratique. Autrement dit, l'institution est parfaite, mais les hommes sont imparfaits; l'instrument est excellent, l'ouvrier est inhabile, d'où les désastreux résultats dont il a tort de se plaindre, puisque lui seul est coupable. Eh bien, je crois que les moralistes se trompent grossièrement. Le vice du système amoureux sur lequel est basée la société se trouve, selon moi, dans la conception idéale du pacte conjugal tel que la religion, la morale et la loi l'ont établi. Nous allons voir pourquoi.

Cette conception suppose non seulement que les conjoints n'ont jamais eu d'autre affection que celle qui les unit, mais encore qu'ils ne *doivent* plus, qu'ils ne *peuvent* plus en ressentir une autre. Ils sont dans la condition de deux êtres pour lesquels, sentimentalement et charnellement, l'Univers n'existe plus. Ils redeviennent Adam et Ève dans la solitude du Paradis.

Avant de faire appel aux arguments expérimentaux pour combattre une pareille théorie, je tiens à en souligner le côté criminel. Eh quoi! parce que ceux que la Légende nous assigne comme nos premiers ancêtres ont été condamnés à un amour unique de par leur situation de créateurs d'une Race, il faut aussi que nous, leurs lointains descendants, nous subissions une fatalité analogue! C'est donc en vain que pendant la suite des siècles la vie a éclos de toute part!... Le mystérieux travail par lequel Adam et Ève se sont diver-

sifiés à l'infini doit-il être tenu pour nul et non avvenu?... Répondre par l'affirmative c'est proférer contre l'œuvre divine le plus grand des sacrilèges.

Mais c'est là un argument d'ordre sentimental, et il en existe d'autres pour combattre cette conception du mariage. J'ai dit plus haut que, d'après elle, les conjoints ne *devaient* plus et ne *pouvaient* plus ressentir d'autre affection que celle qui les unissait. Il y a là deux idées distinctes : celle du *devoir*, celle du *pouvoir*. La première implique la soumission de la nature devant une loi quelconque, divine ou humaine ; la seconde conçoit l'accord parfait entre la nature et cette même loi. Examinons successivement ces deux idées.

J'ignore si la Nature, qui est une force inconnue et sur laquelle notre action paraît très limitée, peut se plier aux fantaisies d'un Évangile ou d'un Code dont l'esprit est en

désaccord avec ses perpétuelles manifestations. A vrai dire je ne le crois pas. Je suis même persuadé que toutes les forces volontaires de l'Humanité, unies pendant des milliers et des milliers d'années dans le but de contrarier le jeu d'une loi naturelle, échoueraient aussi misérablement que l'homme qui aurait la présomption d'éteindre le soleil en soufflant dessus.

Mais je veux admettre momentanément que cette volonté humaine ait le pouvoir d'asservir la Nature à ses fantaisies. La théorie du Mariage se résume dès lors à ceci : la Nature, déesse aussi mystérieuse que élémentaire, a créé l'homme de telle sorte qu'il peut connaître en sa courte existence la joie des amours nombreuses et variées ; mais l'homme *doit* refuser cette générosité au nom d'une morale qu'il s'est donnée gratuitement.

Un tel argument repose sur des bases si

fragiles qu'il est facile de le renverser. Tout d'abord rien n'est plus vaniteux ni plus grotesque que la prétention émise par l'homme de vouloir façonner à sa guise la Nature. C'est la révolte de l'insecte contre son créateur. Que penserait-on d'un cordonnier qui tiendrait à ses clients le langage suivant : « Cette chaussure, il est vrai, est trop petite pour votre pied, mais je vais couper les doigts de ce pied et vous verrez que vous serez chaussé admirablement. » J'imagine que le client répondrait : « Apprenez, monsieur, que la chaussure a été inventée pour s'adapter exactement au pied, tandis que le pied ne saurait être taillé selon la pointure de tel ou tel brodequin. »

Nous pouvons faire une réponse identiquement analogue aux moralistes. La Nature est antérieure à toutes les Lois ; celles-ci, sagement comprises, doivent — dans la mesure des libertés individuelles et col-

lectives — se modeler sur elle et non pas l'opprimer, la déformer. Au nom de quelle vérité s'arrogé-t-on le droit de vouloir emprisonner nos désirs dans le carcan d'une règle aussi fixe qu'immuable?... Où est-il celui qui le premier a promulgué un arrêt, dont la sanction criminelle pèse depuis l'aurore des siècles sur le flot des générations? L'histoire a omis de transmettre son nom. Nous ressemblons quelque peu à ces provinciaux placides qui ne s'assoient plus sur les bancs de leur promenade parce que l'édilité les fit repeindre voilà dix ans, et depuis lors a oublié de retirer les treillages destinés à les protéger pendant vingt-quatre heures. Nous conservons des coutumes dont nous constatons chaque jour les défauts, sans même savoir pourquoi nos ancêtres les adoptèrent.

Comme on le voit, cette Loi humaine qui s'insurge contre la Nature ne repose sur aucun fondement sérieux. Tout homme libre,

qui, sachant qu'il n'est pas seul sur terre, veut bien accepter les devoirs dont l'utilité lui paraît justifiée, a le droit de la combattre. Quant à la Loi divine dont le but serait le même, elle supposerait une révélation faite par la Divinité. Or, j'ai dit au commencement de ce livre que j'écarterai impitoyablement de la discussion tout ce qui a un caractère religieux. Je me refuse donc à discuter une telle doctrine et juge superflu de développer les raisons de ce refus.

On a vu que, d'après la conception courante du Mariage : les conjoints ne *devaient* plus et ne *pouvaient* plus ressentir d'autre affection que celle qui les unissait. Je viens d'examiner sur quelles bases incertaines et vagues reposait l'idée du *devoir*. Il reste à envisager celle du *pouvoir*.

Il est évident que si l'expérience démontrait qu'une fois mariés, les hommes n'aiment plus d'autre femme que la leur — et récipro-

quement — ce livre n'aurait aucune raison d'être. La conception actuelle du Mariage pourrait être fautive au point de vue théorique; elle serait excellente dans la pratique. Mais la divine Sagesse qui préside à l'harmonie de ce monde ne permet pas qu'il en soit ainsi. Toute vérité, morale ou mathématique, ne s'enferme pas uniquement dans l'arrangement de quelques phrases ou de quelques chiffres; elle se manifeste également dans l'ordre des réalités.

Aussi l'observation la plus sommaire montre que non-seulement l'amour n'unit pas éternellement les conjoints, mais encore que des désirs dont ils ne sont plus le but mutuel naissent dans leurs cœurs et dans leurs chairs. Ils *peuvent* donc aimer en dehors du foyer conjugal, de ce foyer dans lequel ils sont enfermés à perpétuité. Et c'est là précisément que se trouve le vice rédhibitoire de l'institution. En effet, le Mariage ne sau-

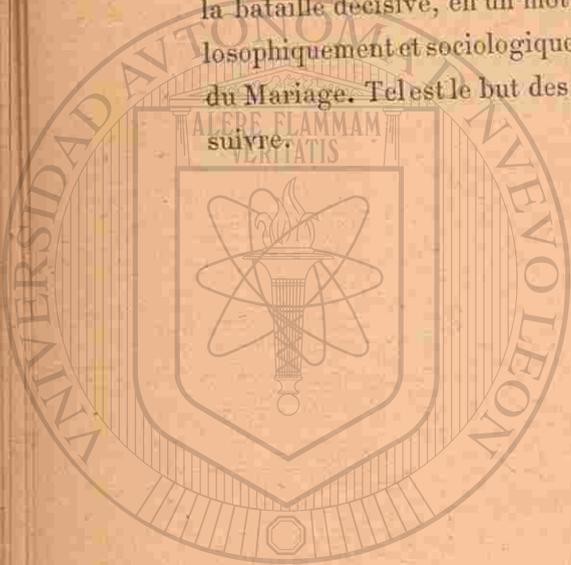
rait être considéré comme la solution parfaite et unique du problème amoureux, puisque les époux sont susceptibles de ressentir une passion nouvelle, étrangère. Or, dès que le désir s'insinue en eux, leur souffrance commence. Forcés plus ou moins résignés d'un baignoire auquel ils se sont condamnés volontairement, ils regrettent les libertés perdues. Mais il est trop tard. Le pacte est valable pour l'éternité. Rivés l'un à l'autre, ils deviennent des ennemis réciproques dans leur lutte pour le bonheur. La civilisation, je le sais, leur a donné les armes précieuses de la ruse et du mensonge, sans lesquelles leur situation ne tarderait pas à devenir le plus douloureux des martyres. Mais le mal, pour être dissimulé, n'en existe pas moins. Le dissimuler ou l'endormir n'est qu'un faux-fuyant ; le guérir est l'essentiel.

Donc, pour tout philosophe impartial, il appert que la conception actuelle du Mariage

est fausse dans la théorie et barbare dans la pratique. Ne serait-il pas temps de songer sinon à la détruire radicalement, du moins à la modifier profondément?... Ne vaudrait-il pas mieux chercher à comprendre quelles sont les grandes lois de l'Amour, puis, une fois ces lois définies, créer une morale nouvelle, une morale qui nous permettrait de connaître tous les bonheurs que la généreuse Nature veut bien nous octroyer et qui nous délivrerait définitivement de la morale surannée dont nous sommes encore les esclaves?...

Depuis que je médite sur ces problèmes, mon opinion n'a point varié; j'estime que l'heure d'une transformation, ou plutôt d'une évolution, a sonné au cadran des siècles. Le spectacle de l'Univers vient chaque jour fortifier ma croyance. A travers la trame de divers romans, j'ai déjà formulé ma pensée à cet égard. Ce n'était là que des combats

d'avant-garde ; il s'agit aujourd'hui de livrer la bataille décisive, en un mot, d'établir philosophiquement et sociologiquement le procès du Mariage. Tel est le but des pages qui vont suivre.

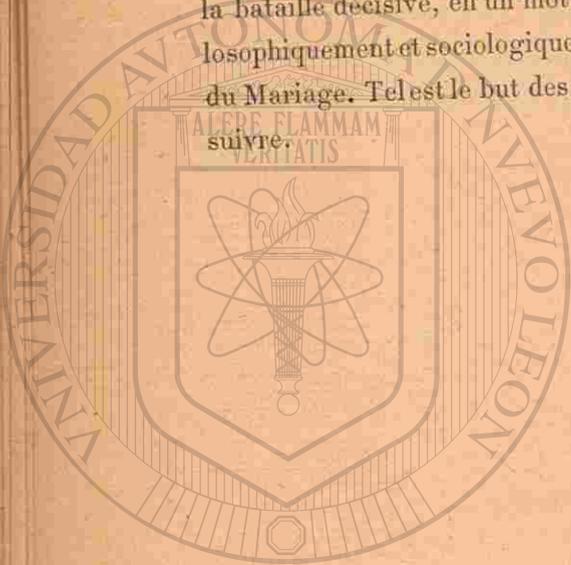


CHAPITRE III

HYPOTHÈSE DES FLUIDES AMOUREUX

On vient de voir que le Mariage, tel qu'il existe depuis ses origines obscures, ne répond que très imparfaitement au grand besoin d'amour qui tourmente l'Humanité. Sa conception ne repose sur aucune base sérieuse et sa pratique est lamentable. Il est nécessaire, à présent, d'examiner pourquoi il en est ainsi ; oui, il est indispensable de montrer jusqu'à quel point les lois de la Nature sont méconnues ou faussées et de faire voir les tristesses et les calamités sans nombre auxquelles aboutit forcément un pareil non-

d'avant-garde ; il s'agit aujourd'hui de livrer la bataille décisive, en un mot, d'établir philosophiquement et sociologiquement le procès du Mariage. Tel est le but des pages qui vont suivre.



CHAPITRE III

HYPOTHÈSE DES FLUIDES AMOUREUX

On vient de voir que le Mariage, tel qu'il existe depuis ses origines obscures, ne répond que très imparfaitement au grand besoin d'amour qui tourmente l'Humanité. Sa conception ne repose sur aucune base sérieuse et sa pratique est lamentable. Il est nécessaire, à présent, d'examiner pourquoi il en est ainsi ; oui, il est indispensable de montrer jusqu'à quel point les lois de la Nature sont méconnues ou faussées et de faire voir les tristesses et les calamités sans nombre auxquelles aboutit forcément un pareil non-

sens. C'est ainsi que procède l'inventeur. Avant de détruire l'œuvre dont il constate l'imperfection, il en cherche minutieusement les défauts afin de les faire disparaître dans une création nouvelle.

Mais avant d'aller plus loin, il convient, sinon de définir l'Amour — ce qui semble bien difficile — du moins d'étudier ses manifestations, leur but et leur durée. Tout d'abord, l'expérience nous permet d'émettre cet axiome : L'Amour est une force inconnue qui pousse l'un vers l'autre deux êtres de sexe différent*.

Donc, deux êtres se désirent ; leur première pensée est de se le dire ; leur seconde de se le prouver. Dès qu'ils se sont aperçus, dès que la divine révélation s'est faite en eux, une mystérieuse sympathie les rapproche. Avant même de se parler leurs regards fié-

* Je ne m'occuperai pas ici du cas très particulier des passions unisexuelles.

vreux ont traduit les troubles de leurs cœurs. Il semble que leurs âmes soient de lointaines amies qui se sont perdues et qui se cherchent depuis des temps immémoriaux. Joyeuses de se retrouver, elles s'épousent en silence dans le décor magique des féeries immatérielles. Tel est le prélude. Puis, tout ce que l'Humanité peut mettre de charme, de tendresse et de caresse, dans ses divers langages est vite épuisé par les amants. Déjà leur désir a connu les joies initiales. Un peu de leur rêve s'est réalisé. Mais un désir plus grand les poursuit ; un rêve plus élevé les hante.

Et ce sont des frôlements d'épiderme, des contacts de mains, des effleurements de la joue. Après des milliers d'autres, ils inventent le baiser et leurs bouches s'attardent en l'ineffable communion des lèvres. Mémorables secondes où la matérialité de leur essence s'accuse en leur révélant une volupté nouvelle ! Êtres de chair, ils prennent conscience de leur

réalité et constatent que les extases sentimentales se prolongent par les attouchements corporels. L'Initiation est commencée, mais elle n'est pas finie. La Force mystérieuse qui les précipite l'un vers l'autre les conduira jusqu'au bout. Heureux, ils ne le sont pas, car le besoin d'une fusion plus complète les tourmente. Chacun d'eux est semblable à l'aiguille aimantée d'une boussole attirée par un même pôle. S'ils avaient le don d'analyser leurs sensations, ils se compareraient volontiers à des réceptacles de fluides — le *fluide amour*, si l'on veut — dont le trop-plein cherche une échappatoire. Ils devinent que l'instant du plaisir sera celui qui présidera à l'union de ces fluides. Et la Nature, comme une mère clémente, les guide insensiblement vers l'acte suprême.

Cette mystérieuse pénétration des sexes a toujours été considérée par les philosophes et les religions comme une jouissance pure-

ment animale, quelque peu dégradante en soi, mais légitimée par la loi qui préside à la reproduction des espèces. Un tel anathème ne repose que sur des raisons de sentiment, des partis pris d'éducation, des conceptions reçues par atavisme. Non seulement je ne saurais, pour ma part, y souscrire, mais je montrerai plus loin combien le baiser charnel, tel qu'il est en notre pouvoir, nous élève au-dessus du monde matériel et nous rapproche de la divinité. Oui, jamais notre âme ne se dégage mieux de sa gaine et ne s'envole plus haut dans l'infini que durant les brèves secondes de la volupté. De toutes les actions humaines, c'est incontestablement la plus noble ; l'impossibilité de sa fréquence y ajoute un charme précieux en la préservant de la banalité.

Mais, revenons à nos amants. Ils viennent de s'aimer et l'apaisement succède à la béatitude. Ils sont redescendus du ciel où ils pla-

nèrent. En réalité leurs fluides s'étant confondus et leur désir n'étant autre que le trop-plein de ces fluides cherchant leur échappatoire, il s'ensuit que ce désir est mort. Ils n'ont plus rien à espérer... du moins pour le moment, car cette mort n'est que passagère.

Si, leurs deux êtres étant remis en présence, le phénomène dont nous venons de suivre les diverses phases ne devait plus jamais se reproduire, la durée de l'amour ici-bas serait limitée à celle de l'étreinte. Les couples connaîtraient une union unique, après laquelle leurs deux unités se sépareraient, chacune allant à la recherche d'une unité nouvelle. Le Monde, considéré sous cet angle, deviendrait semblable à un immense tourbillon dans lequel les atomes s'unissent puis se séparent, et cela indéfiniment, sans que jamais les deux mêmes atomes se retrouvent en contact une seconde fois. Si telle était la Loi naturelle, nous n'aurions qu'à la subir sans

chercher à savoir si la multiplicité des unions est morale ou non. La morale ne devant jamais être une entité préexistante, mais bien au contraire la règle d'un jeu auquel nous participons en vertu de forces inconnues et supérieures.

Mais les Lois de l'Amour ne sont pas telles, du moins d'une façon aussi absolue. Après la joie du spasme, succèdent chez les amants les heures du repos. Ils n'ont plus le désir immédiat — car l'expérience leur a appris qu'il ne serait pas en leur pouvoir d'y obéir — mais ils conservent le souvenir du bonheur vécu sachant, toujours par l'expérience, qu'ils pourront le revivre. Leur amour, pour employer une expression familière à la mécanique, est « en puissance ». Et cela, jusqu'à ce que le nouvel amas de fluides dirige leur désir vers l'étreinte.

Ainsi, l'accouplement de deux êtres n'est que la conséquence physique du chargement

de fluide amoureux dont ils sont les réceptacles, je dirais presque : les bouteilles de Leyde. Si ce fluide peut renaître après une, dix, cent étreintes, sa puissance cependant va en s'affaiblissant peu à peu, jusqu'au jour où il sera épuisé entièrement. Ce jour-là, l'union des amants est terminée ; la Nature le leur signifie par l'impuissance passionnelle dans laquelle ils se trouvent l'un envers l'autre.

Est-ce à dire que ces amants sont définitivement morts à l'Amour ?... Non, certes ; et c'est précisément là, je le répète, que gît le vice rédhibitoire du Mariage. Il suffit que chacun d'eux soit mis en présence d'une unité nouvelle et sympathique pour que des phénomènes identiques se produisent. Et cela indéfiniment, jusqu'aux confins de la vieillesse. D'où ce théorème : DEUX ÊTRES DE SEXE DIFFÉRENT MIS EN PRÉSENCE ÉPROUVENT L'UN POUR L'AUTRE UNE ATTRACTION DONT L'INTENSITÉ ET LA DURÉE SONT EN RAISON DIRECTE

DU FLUIDE AMOUREUX AUQUEL LEUR JONCTION DONNE NAISSANCE.

L'expérience de la vie nous apprend qu'aucune passion n'est éternelle. Cela signifie simplement que jamais deux êtres ne se sont rencontrés possédant des fluides assez puissants pour renaître indéfiniment, après chaque étreinte, depuis l'instant où ils se sont vus pour la première fois jusqu'à la fin de leur existence. En fixant à trois années la durée des amours humaines, je crois établir une moyenne fort raisonnable. Par suite, dans une société intelligente, dont les lois s'inspireraient des volontés de la Nature au lieu de les contrarier de parti pris, le contrat conjugal ne pourrait être valable que pendant ce laps de temps. Ou mieux encore, le mariage devrait être limité à la mort de l'amour. De cette façon Mariage et Amour seraient synonymes et l'harmonie régnerait entre les sexes.

On peut concevoir dès lors quel élément de perturbation l'indissolubilité des unions apporte dans l'ordre social ; mais avant d'examiner les maux sans nombre qui en résultent, je tiens à compléter la théorie de l'amour que je viens de formuler en quelques phrases.

Si je m'en tenais à ces lignes, on ne manquerait pas de me reprocher d'avoir négligé totalement tout le côté sentimental de la passion. A vrai dire, il suffirait de répondre que ce côté sentimental n'existe que dans notre cerveau, qu'il n'est que la poésie charmante, mais mensongère, sous laquelle notre imagination s'est plu à masquer la vérité. Mais il est préférable de le démontrer.

L'amour, ai-je dit, est une force mystérieuse qui attire deux êtres. Pour l'homme, cette attraction a lieu par le regard ; ce qui le séduit chez la femme, c'est la grâce, la beauté, la plastique. La couleur des yeux,

le dessin du visage, la ligne du corps déterminent sa passion. Or ces yeux, ce visage, ce corps sont non-seulement le réceptacle du fluide amoureux, mais ils sont encore les surfaces sur lesquelles il se condense et desquelles il rayonne.

Nous disons d'un être qu'il nous est sympathique et cela, bien souvent, à première vue, sans avoir pris contact avec lui. Sur quoi basons-nous ce jugement rapide, corroboré neuf fois sur dix par une plus longue connaissance ? Nous le basons, à notre insu, sur l'influx nerveux qui, parti de son âme, est venu caresser la nôtre, semblable à la vague naissant sur une rive pour aller mourir sur l'autre. Mais, dans la circonstance, ce que nous appelons âme est un mot dont le sens exact nous échappe et auquel nous prêtons une signification toute conventionnelle permettant d'éviter les longues périphrases que réclamerait une définition précise. L'âme de-

vient plus que jamais la grande X mystérieuse sur laquelle la philosophie s'hypnotise sans résultat. C'est qu'en réalité, dans le cas actuel, l'âme et la matière sont si étroitement unies qu'il est bien difficile de les séparer. Peut-être l'âme n'est-elle qu'une matière plus affinée dont la présence échappe à la perception grossière de nos sens.

Qu'importe d'ailleurs la cause obscure d'un phénomène dont le résultat est tangible ! Il ne s'agit pas ici de rêvasser dans la métaphysique, mais bien d'établir l'accord entre les Lois de la Nature et celles de la Morale.

Certes, leur inspiration ne les trompe point, ces amants, qui, pour exprimer le délicieux émoi de leur cœur, épuisent le vocabulaire laudatif des épithètes et des métaphores. N'ayant point en leur connaissance le mot précis qui traduirait leur état physiologique, ils recourent à des périphrases dont aucune n'est totalement exacte, mais dont chacune

contient une parcelle de vérité. De la bien-aimée, ils comparent les yeux à des étoiles, les dents à des perles, les lèvres au corail, les joues à des roses. Images poétiques, par lesquelles se formule l'exaltation de leurs âmes, mais dont la signification ne laisse pas d'être enfantine et vague. De ce que les étoiles, les perles, le corail et les roses sont des choses mystérieuses, rares, délicates ou jolies, l'esprit des hommes en a fait des synonymes au mot beauté dont le sens, en devenant trop général, a perdu en valeur. Mais, dépouillée de sa poétique phraséologie, la pensée des amants veut proclamer simplement avec ardeur la beauté des yeux, des dents, des lèvres et des joues de leur idole. Car toujours, les objets de leur adoration sont des parties de la matière et les comparaisons auxquelles ils recourent pour exprimer leur enthousiasme évoquent des images matérielles. Le côté sentimental de la passion n'est

donc que le prélude entre l'état de l'indifférence et celui de l'union charnelle. Prélude divin portant son charme en lui-même, mais prélude devant aboutir aux joies dont il est en quelque sorte l'annonciateur.

Chez la femme, ce côté de l'amour a des assises encore plus matérielles. Ce qui la séduit dans le mâle, ce n'est plus la finesse, c'est la force. Elle pourra ignorer les mobiles de son affection et se tromper sur les troubles de son cœur. Il n'en est pas moins certain qu'elle ne fera que subir l'attraction victorieuse du fluide amoureux de celui qu'elle va aimer. Ce n'est pas, sans doute, à la séduction de la musculature qu'elle cède, mais bien au potentiel fluidique dont cette musculature est le détenteur. Et comme il existe une harmonie relative entre cette musculature et ce potentiel, elle ne fera qu'obéir à l'instinct profond et inconscient qui sommeille en elle.

J'ai dit que l'harmonie n'était que relative; je pourrais ajouter qu'elle tend à disparaître, ou plutôt à déplacer ses pôles, en suivant la sélection de l'Espèce. Pour des raisons obscures, que la science ignore totalement, il semble que la force intellectuelle affirme, de plus en plus, sa suprématie sur la force musculaire. Si bien que le potentiel du fluide d'amour est bien plutôt en rapport avec la première qu'avec la dernière. Et là encore le merveilleux instinct que je mentionnais tout à l'heure guide la femme.

Pour désigner un homme dont les facultés sexuelles sont faibles ou voisines de l'impuissance, une expression populaire dit qu'il manque d'imagination, c'est-à-dire d'intelligence. L'expérience tend donc à prouver qu'il existe une corrélation mystérieuse et cependant réelle entre les centres intellectuels et ceux de la volupté. Je reviendrai plus loin sur cette remarque; elle me servira à démon-

trer que les joies de l'amour ne sont pas l'apanage de l'animal, mais bien plutôt celui du civilisé, du demi-dieu, contrairement aux opinions reçues jusqu'à ce jour. En un mot, l'amour élève la créature au lieu de la dégrader. Pour l'instant, qu'il me suffise de constater que la sentimentalité à laquelle la femme croit obéir dans son choix a pour cause première la puissance sensuelle de l'être vers lequel elle se sent attirée.

Si bien qu'en réalité, l'amour n'est pas double : sentimental ou sensuel ; il est un, sensuel et sentimental. Loin de s'exclure, ces deux côtés se complètent. Chacun a sa grandeur et son charme. La fleur succède au bourgeon, mais tous les deux ont une sève identique. Ce sont là des vérités tellement lumineuses, que j'éprouve quelque honte à les certifier. Il fallait cependant les répéter au seuil de ce livre, afin d'éviter par la suite que la pensée qui le domine soit amoïn-

drie et par cela même défigurée. Ce n'est pas contre l'inintelligence ou la mauvaise foi de l'adversaire que je tiens à me mettre en garde, mais bien plutôt contre le zèle excessif du disciple possible. Je ne redoute guère le premier, si mon œuvre possède la logique solide dans laquelle je la conçois ; rien ne peut prévaloir contre la Vérité. Par contre, je crains que l'outrance du second ne veuille voir en moi, exclusivement, qu'un apôtre du sensualisme, au sens habituel que l'on prête à ce mot.

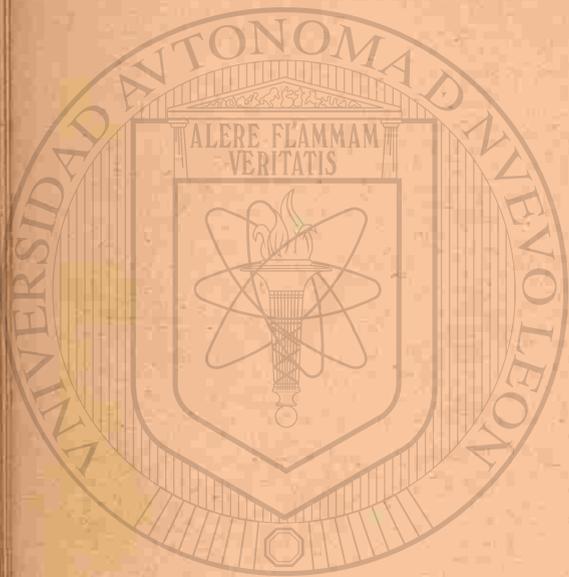
Or, ainsi que je viens de l'écrire, ma conception de l'amour est basée sur la parfaite corrélation existant entre la passion sentimentale et la volupté charnelle. Je n'admets point que la seconde soit sacrifiée à la première ; ni réciproquement, que la première disparaisse devant la seconde. Elles sont les fleurs jumelles issues d'une même tige, les effets égaux résultant d'une même cause.

Cette cause, nous l'avons vu, n'est autre que la force fluidique développée chez deux êtres et les précipitant l'un vers l'autre pour une série d'étreintes, plus ou moins nombreuses, selon son potentiel. Telles amours peuvent durer des années, telles autres avorteront au bout de quelques mois. Mais, jusqu'au jour où la vieillesse et la maladie auront détruit la source même du fluide, chaque unité, homme ou femme, retrouvera en présence d'une nouvelle unité une nouvelle puissance d'amour.

Ce n'est point là une théorie vaine issue d'un rêve; c'est un fait indiscutable que l'expérience et l'observation corroborent chaque jour. Sauf de très rares exceptions, après cinq ou six ans de fidélité, un mari n'éprouve plus aucun désir pour sa femme; il se croit impuissant pour le restant de son existence. Mais qu'une inconnue passe dans l'orbite de sa vie et il sentira se réveiller en

sa chair toutes les ardeurs de la jeunesse. La réciprocité est également vraie. Toutefois, par sa constitution, l'épouse reçoit dans l'acte l'influence au lieu de la donner. Son rôle en acquiert une demi-passivité qui la rend, en quelque sorte, sujette du mâle et peut retarder pour elle la minute cruelle où la communion n'a plus le désir pour prélude.

Vouloir faire du Mariage un lien éternel c'est, je le répète, violer les lois de la Nature dans ce qu'elles ont de plus absolu. Un tel viol ne s'accomplit pas sans entraîner les pires calamités; ce sont ces calamités que le chapitre suivant va faire ressortir comme autant de phénomènes logiques.



CHAPITRE IV

ÉVOLUTION LOGIQUE DE L'AMOUR DANS LE MARIAGE.

La conception idéale du Mariage suppose deux jeunes gens qui, à l'écllosion de leur puberté et épris l'un de l'autre, peuvent s'unir. Si l'on songe que l'amour naît quelquefois vers la quinzième année et cela avec une ardeur telle que celui qui en est l'objet peut ne plus éprouver par la suite ce sentiment avec autant de violence, on constate déjà que cette union idéale n'est pas toujours réalisable.

Quelques-uns me diront que ce cas est ex-

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

ceptionnel. Soit, je l'admets; encore que cette exception soit plus fréquente qu'on ne le croit. D'ailleurs, ce livre prétend viser aux généralités; je préfère donc fixer à la vingtième année le moment où l'union des sexes devient une loi de nature. On peut affirmer, sans craindre un démenti, qu'arrivés à cet âge, l'homme et la femme subissent certainement les sollicitations impérieuses de l'amour. Leur mariage est-il possible?... Oui, pour la femme; non, pour l'homme. Quelle que soit la classe sociale à laquelle il appartient, jamais à cet âge, l'adolescent ne possède la liberté morale ou les ressources matérielles suffisantes pour assurer l'existence de celle qu'il épouserait. C'est le moment de sa vie où il ne doit songer qu'à lui, égoïstement, et donner le grand effort de travail qui lui permettra de prendre une place prépondérante dans la mêlée humaine. Aussi sur une statistique de mille mariages, à peine

en trouverait-on un seul dans lequel le mari n'a pas dépassé la vingtième année. En fixant à vingt-cinq ans, pour l'homme, l'âge normal des épousailles, je crois établir une moyenne raisonnable. C'est donc un minimum de cinq années pendant lesquelles il se trouvera dans une situation contraire aux lois de la Nature et à celles de la Société. Quoi qu'il fasse pendant ce laps de temps, il souffrira: physiquement, s'il a l'imbécile volonté de réprimer les élans de sa chair; moralement, s'il est obligé de recourir à la ruse et au vol pour s'assurer sa part d'amour. Triste alternative, en réalité, puisqu'il faut être ou victime ou bourreau.

D'autre part, bien que les jeunes filles aient la possibilité de se marier au sortir de l'enfance, on peut néanmoins, par suite de circonstances ramifiées à l'infini, fixer à vingt ans l'âge moyen du mariage pour celles qui se marient. Si l'on songe à la rapidité de la

vie et surtout, pour la femme, à la brièveté du temps de l'amour, on demeure saisi de mélancolie en constatant que pour elles — et ce sont les heureuses — quatre ou cinq années sont perdues dans la stérilité de l'attente. Pour ma part, je n'ai jamais pu pénétrer dans un lieu de réunion mondaine, sans éprouver un sentiment de révolte en contemplant tant de vierges dont la beauté s'étirole inutilement, et qui représentent ce que j'appellerais volontiers un *Capital d'amour* immobilisé. Elles sont là, mûres pour la volupté, impatientes de connaître le grand mystère qu'elles soupçonnent. Le trouble de leurs âmes transparait sous la pureté de leurs regards. Mais des préjugés barbares les condamnent au mensonge de l'insensibilité. Et cependant l'invincible fluide émane de leur être, rayonne en ondes attractives, tandis qu' autour d'elles les désirs rôdent, les possibilités de bonheur se précisent. Hélas ! il leur

est défendu de créer ce bonheur, de participer à la vie universelle, de multiplier les sources de joie. L'Humanité ressemble à un pauvre qui pleurerait sans cesse sur sa misère en se refusant à puiser dans des trésors qui lui appartiennent. Si encore la virginité de la femme avait une utilité, une raison d'être, on comprendrait la protection dont on l'entoure. La sagesse de l'homme serait celle de l'horticulteur qui cultive ses rosiers, jusqu'au jour où il pourra cueillir les fleurs dans leur maximum de beauté.

Mais il n'en va pas de même en la circonstance. Non-seulement de seize à vingt ans la beauté de la jeune fille subit une perpétuelle métamorphose qui la rend diversement désirable à chaque heure de son existence ; mais passé cet âge, sa beauté s'immobilise pendant deux ou trois ans, puis décline de jour en jour, si elle n'est pas fécondée par la divine rosée de l'amour. Ce ne sont pas là de vaines ou

paradoxaux théories, mais bien des réalités que l'observation la plus élémentaire certifie sans cesse. Il suffit de regarder les vieilles filles de trente ans restées réellement vierges ; leurs charmes sont plus flétris que ceux des femmes de quarante ans. Qu'elles se marient et en l'espace de quelques mois une jeunesse nouvelle fleurit dans leur regard. Donc, la chasteté n'est point conservatrice de la beauté. Dès lors, n'y a-t-il pas lieu de gémir en songeant aux milliards de vierges dont le charme triomphal se perd de minute en minute, sans possibilité de retour, et cela dans l'espoir d'un hymen problématique ?... Avec cette innombrable légion de sacrifiées, un Dieu clément pourrait peupler pour l'éternité les paradis de Mahomet. Ainsi, avant d'arriver à l'étude directe du Mariage, il m'a fallu constater que l'homme et la femme souffrent déjà par le seul fait de son existence. Toutefois, ces souffrances sont peu de chose en

comparaison de celles dont il devient la cause immédiate et que nous allons envisager.

Je suis tellement convaincu de l'excellence des idées pour lesquelles je plaide, que j'ai résolu de présenter celles que je combats sous leur aspect le plus favorable, sous leurs apparences les plus séduisantes. Mes adversaires auraient donc mauvaise grâce à voir en moi un pessimiste de parti pris. Ainsi, je vais prendre comme exemple le mariage idéal, le mariage d'amour. J'irai même plus loin et je consentirai à admettre qu'il soit le cas général, bien que l'expérience prouve le contraire. Examinons consciencieusement ses divers avatars. L'homme a vingt-cinq ans, la femme en a vingt. Le couple est uni par la plus violente des passions. Oh ! je n'hésite pas à l'écrire, les mois qui vont suivre l'hymen seront des mois d'ivresse absolue, de bonheur surhumain. Pour ceux-là qui peuvent s'aimer librement, dans le triomphe de leur

jeunesse et de leur beauté, le paradis des légendes devient une réalité terrestre. Les mesquineries de l'existence disparaissent à leurs yeux; ils planent dans un décor de rêve. Toutes les petites misères de la vie, tous les froissements de l'intimité s'évanouissent comme les génies malins dans les contes orientaux.

Pour ceux-là, le vieux proverbe devient vrai : l'argent ne fait pas le bonheur. Il leur importe peu que la table soit servie avec abondance, que les bûches flambent dans le foyer; la passion les nourrit, la passion les réchauffe. Ils ne vivent que pour eux; leurs regards sont des sources abondantes dans lesquelles ils puisent des joies toujours nouvelles. Et, la main dans la main, ils marchent avec la sérénité des dieux, bravant les méchancetés du sort, dédaignant les fourberies du monde.

Mais, hélas! nous avons vu qu'un tel

amour n'est pas, ne peut pas être éternel. C'est à peine si trois années se sont écoulées et la flamme qui consumait les conjoints s'éteint graduellement. Est-ce à dire que la femme soit moins belle, l'homme moins séduisant? Non pas. Ils sont encore rayonnants de jeunesse et de santé. Leurs cœurs sont aussi vibrants à la passion, leurs âmes aussi éprises d'idéal. Seulement les fluides dont ils étaient l'un pour l'autre les condensateurs se sont épuisés dans la série des étrointes. Si la bonté les anime, si le souvenir radieux de leur passé les purifie, ils veulent encore s'aimer, mais ils ne le peuvent plus car la divine source est tarie.

Sans doute, s'ils étaient désormais réellement morts à l'amour, ils vivraient encore relativement heureux, avec ça et là de lointaines et brèves flambées de passion, semblables à ces fusées de feu d'artifice oubliées qui éclatent après le bouquet final et ont quelque chose

de lamentable et d'attendrissant à la fois. Mais c'est à peine s'ils sont au milieu de la vie et — nous l'avons vu précédemment — de nouveaux fluides naissent en eux sous la violence desquels leur chair tressaille en silence.

Hélas ! non seulement ces fluides ne les rapprochent plus mais ils deviennent une cause continue de douleur latente. Tous les deux souffrent de ce qui faisait leur bonheur quelques années auparavant, c'est-à-dire de cette intimité qui les met sans cesse en présence et devient aussi lourde que la chaîne des anciens forçats. C'est qu'en réalité, sans le distinguer nettement, ils sentent très bien l'un et l'autre qu'il existe de par le monde, tout près d'eux peut-être, deux autres êtres dont les fluides, mis en contact des leurs, détermineraient une nouvelle et violente passion.

S'ils rencontrent ces deux unités, la Nature triomphera du pacte social. De part et d'autre

les entraves seront rompues et les couples se reformeront selon la grande loi d'harmonie. Car pour ceux-là, l'adultère est insuffisant ; il leur faut la possession libre et totale, la présence réelle à toutes les heures, la communion pour toutes les nuits. Aussi, n'hésitent-ils pas à fuir, couple héroïque, loin des familles, loin des villes, loin des patries. Mais, la plupart du temps, ni l'un ni l'autre des conjoints devenus indifférents ne rencontrent les deux unités idéales auxquelles leur état fluïdique correspond à ce moment précis de leur existence. Et, comme ils n'ont pas la patience d'attendre cet idéal, qui d'ailleurs peut ne plus passer sur leur route, ils se contentent d'un à-peu-près. Car, deux inconnus, de sexe différent, mis en présence dans les limites de l'âge d'amour, auront toujours en eux une somme de fluïde, quelque minime soit-elle, qui les poussera vers l'étreinte, cette étreinte dût-elle être unique. Ainsi de part et

d'autre, commencera l'inépuisable série des grands ou petits adultères, voire même des simples tromperies sans lendemain. Désormais, le bonheur n'est plus possible pour ce couple désuni ; et cela pour mille raisons.

Certes, l'adultère en est une ; mais il n'est pas la principale. En effet, grâce aux nombreuses commodités de notre civilisation, un mari et une femme peuvent se tromper mutuellement et abondamment pendant de longues années, tout en ignorant leurs infidélités réciproques. Or, comme la connaissance seule de la faute entraîne la souffrance, l'état d'ignorance dans lequel ils demeurent leur permet encore de conserver l'illusion.

Mais en dehors de l'adultère, il y a bien d'autres causes, plus infimes en apparence, plus graves en réalité, qui viennent chaque jour contrarier le bonheur conjugal, au point de le rendre impossible. Dès qu'ils ne sont plus l'un pour l'autre l'objet d'un désir cons-

tant, l'homme et la femme ne tardent pas à se laisser aller au penchant naturel de leur égoïsme. Toutes les petites concessions réciproques que la passion rendait, non seulement faciles, mais agréables disparaissent. A moins qu'il n'y ait — ce qui est bien rare — une communion absolue entre les pensées et une concordance parfaite entre les appétits, la paix du foyer se transforme en un état de guerre permanent. Les amants d'autrefois deviennent des ennemis acharnés, dont la lutte pour être sourde, n'en est pas moins cruelle. C'est une série de coups d'épingle et d'égratignures qui, pour des âmes sensibles, sont plus douloureuses que de larges blessures.

Ainsi que je l'ai dit précédemment, l'être humain, quelles que soient les circonstances qui l'entourent, s'oriente avec persistance vers le bonheur. Aussi, chacun des conjoints cherchera selon son tempérament à se consoler des malheurs de son ménage. Pour la

femme, la consolation principale, pour ne pas dire unique, sera l'adultère. Et cela se conçoit. Jeune fille, elle n'a connu l'amour que de nom ; ses premières années d'union ont éveillé dans sa chair toutes les ardeurs qui y sommeillaient. Si, comme je le suppose ici, elle a fait un mariage d'inclination, son mari a été son premier amant. Il est donc tout naturel que lorsque cet amant disparaît, au moment où sa jeunesse et sa beauté sont mûres pour la volupté, elle veuille le remplacer et aille vers l'adultère.

Mais l'adultère — à moins d'une très grande liberté difficile à concilier avec le mystère — n'est pas et ne peut pas être le bonheur. Il s'y mêle d'abord l'idée de partage, toujours pénible pour les âmes délicates. Ensuite, c'est de l'amour volé, de l'amour pris à la hâte et en cachette. Je veux bien admettre que le fruit défendu ait son charme ; mais il a aussi son amertume.

Quelle ne sera pas la souffrance de la femme en rentrant dans son foyer, de s'asseoir en face de l'homme qu'elle commence à détester, alors que son cœur et ses sens sont bien loin, auprès de l'aimé qu'elle vient de quitter ! Sous son regard dédaigneux et hostile toutes les tares de l'époux, que l'amour avait voilées jusqu'alors, apparaîtront en pleine lumière. Son indifférence deviendra de la haine, une haine qui, pour être sournoise, n'en sera que plus terrible. Sa conscience lui dit bien qu'elle a tort, que cet homme n'est pas responsable du mal qui la tourmente, que seule la Société est la grande coupable. Mais son sentiment ne lui permet pas de raisonner, sa nature cède à l'impulsion du moment, et le mari, jouant le rôle de paratonnerre, attire sur sa tête toutes les électricités nerveuses.

Quoi qu'il fasse, quoi qu'il dise, il sera dans son tort. S'il demeure silencieux on l'accusera d'indifférence. S'il havarde, on lui

reprochera sa futilité. S'il se renferme dans un scepticisme supérieur il passera pour un imbécile. Si sa philosophie l'incite au rôle de conciliateur, on trouvera de l'ironie dans sa parole et on le traitera d'impertinent. Tous les menus faits que la vie journalière du ménage entraîne avec elle seront autant de sujets de scène. Les parents, les enfants, les domestiques, les commerçants, les voisins, le concierge, fourniront de continuel prétextes pour atteindre le mari, c'est-à-dire l'être gênant. Selon leur caractère et selon celui de l'ennemi dont elles visent la tranquillité, les unes bouderont, les autres s'emporteront, toutes joueront le rôle de victimes. Car trouver le moyen de se faire plaindre tout en étant coupable, est une des grandes ruses de la femme; et le nombre de celles qui, au sortir des bras de l'amant, reprochent au mari de ne pas les faire respecter est incalculable.

Mais, dira-t-on, grâce aux dons de la Nature, l'homme est le détenteur de la force. Il pourra toujours dominer sa compagne et lui imposer silence. C'est une solution, en effet. Malheureusement, elle répugne aux esprits délicats; de plus elle ne simplifie rien. D'abord, la femme aura recours au merveilleux talisman qu'elle possède : les larmes. Elle pleurera avec abondance, comme elle sait pleurer, c'est-à-dire en donnant l'impression d'une grande souffrance, alors que, neuf fois sur dix, ses glandes lacrymales seules seront en cause. Si l'homme a un cœur sensible, il regrettera sa brutalité, quémandera son pardon, assumera pour lui tous les torts. Si, blasé par l'expérience ou d'âme grossière, il veut à tout prix triompher par la puissance de ses muscles, la femme se réfugiera dans sa faiblesse, se fera toute petite et soumise, laissera l'orage passer, avec la certitude de prendre sa revanche. Et elle la

reprendra, sa revanche, elle la reprendra au centuple, sournoisement, tranquillement, avec la joie immense de savourer sa vengeance.

Voilà donc, pour la femme, la perspective de l'adultère : le bonheur tourmenté auprès de l'amant, de perpétuelles discordes auprès du mari. On m'objectera, je le sais, que toutes les épouses ne sont pas adultères ; soit, je veux bien l'admettre. Mais je répondrai que dans le cas actuel, il s'agit d'un mariage d'amour. La femme est donc une passionnée ; son cœur a déjà battu, ses sens ont déjà vibré. Forcément, logiquement, elle redemandera à l'amour les voluptés dont elle a goûté l'ivresse et dont elle est sevrée. Aussi, bien que cela paraisse un peu paradoxal, on peut affirmer que le mari qui a contracté une union de ce genre est certain, plus que tout autre, d'être trompé dans l'avenir. Il aurait tort de se plaindre outre mesure, car, avant

d'arriver à l'inévitable et universel malheur, il aura connu des joies qui valent la peine d'être vécues et dont le souvenir est toujours une consolation.

Aussi bien, pour le mari dont l'épouse restera fidèle, la vie du ménage sera tout aussi intolérable, sinon davantage. Un malaise perpétuel planera sur le couple. Peut-être l'homme et la femme n'auront-ils rien à se reprocher ; ils souffriront cependant l'un pour l'autre et l'un par l'autre. C'est que tous deux attendent et espèrent le bonheur, en vertu de la grande Loi déjà énoncée, et ils savent que le bonheur n'est plus possible entre eux. Ils en arrivent alors à se considérer comme des obstacles réciproques et s'ils se résignent néanmoins à porter la lourde chaîne qui les rive, c'est avec la mort dans l'âme et la haine dans le cœur.

Faussement, dans leurs rapports quotidiens, leurs regards expriment une sym-

pathie voulue. Cette sympathie est toute d'apparence, de surface, mais au fond de leur pensée leurs sentiments réels se traduisent par une animosité que rien ne saurait désarmer.

Si la femme n'a plus l'adultère pour tromper l'ennui dont elle se meurt et ouvrir à son rêve la porte de l'inconnu, son caractère ne tarde pas à s'aigrir. Active, énergique, elle voudra dominer, jouer le rôle du maître. Elle s'immiscera dans les affaires de son mari, lui dictant en toute occasion la ligne de conduite qu'il devra suivre. Elle lui soufflera ses desirs et lui insinuera ses ruses pour qu'il avance plus rapidement dans sa carrière ou s'enrichisse plus vite dans son commerce.

Jamais, d'ailleurs, elle ne sera satisfaite de la situation qu'il occupe. Et ce seront de perpétuelles scènes de ménage, avant le dîner, pendant et après, et même jusque dans l'alcôve, scènes au courant desquelles elle lui re-

prochera àprement ses maladresses, son incapacité, lui citant en exemple la prospérité de ses rivaux ou de ses amis. Ces derniers ne seront pas longtemps les familiers de la maison, car elle les éliminera un à un, à moins qu'ils ne soient pour elle des auxiliaires utiles. D'une façon générale, tout homme qui se marie agirait sagement en brisant la veille de ses noces toutes ses amitiés d'enfance. Si sa femme doit le tromper, il y a beaucoup de chances pour que ce soit parmi ses amis qu'elle choisisse son premier amant. Si elle lui reste fidèle, elle sera jalouse d'eux, jalouse de leur ascendant sur celui qu'elle rêve d'asservir sous son joug. Tous les moyens lui seront bons pour combattre leurs conseils, pour détruire leur autorité. Elle insinuera contre eux les pires perfidies, exploitera leurs oublis, travestira leurs sentiments, certaine du triomphe. Et elle triomphera.

Si la femme est molle et paresseuse et qu'il

lui soit indifférent de commander dans la maison, le tableau change de couleurs, mais n'en devient pas plus séduisant pour cela. Tandis que madame passera son temps à rêvasser sur des chaises longues ou à dissiper sa fortune en achats frivoles et inutiles, les domestiques s'arrogeront les droits des maîtres absents. La poussière s'accumulera sur les murs et les meubles, les repas ne seront jamais servis à l'heure, les viandes seront desséchées ou mal cuites, les vêtements garderont leur boue, le linge manquera de boutons. Sans doute, dans les premiers temps, l'homme voudra faire preuve d'énergie. « Suis-je le maître, oui ou non ?... » s'écriera-t-il ; et les bonnes se succéderont de mois en mois. Puis, ne se voyant ni soutenu, ni secondé, il finira par laisser aller les choses et se contenter d'un à-peu-près acceptable par crainte du pire. Car les serviteurs, rusés comme des singes et instruits par l'expérience, sauront

abriter leur paresse derrière celle de madame. Si bien que le malheureux époux ne pourra plus réprimander l'une sans heurter l'autre et s'attirer de la sorte les plus cruels ennuis.

Il ne faut pas croire, d'ailleurs, que la femme soit plus heureuse. L'impartialité que j'apporte dans cette étude me force à reconnaître que, si elle assume parfois le rôle du bourreau, elle joue non moins souvent celui de victime ; car, dans le Mariage, il y a égalité de souffrance.

Pour l'homme aussi, l'adultère est le grand dérivatif aux tourments du foyer. Et cela se conçoit, puisque l'amour est le bonheur suprême pour lequel l'Humanité s'agite. Toutefois, pour des raisons multiples, l'adultère n'aura pas dans l'esprit du mari la même importance prépondérante qu'il prend chez la femme. L'explication en est simple. L'homme, sauf quelques cas particuliers, n'arrive pas

vierge jusqu'au mariage. Il a déjà éparpillé son cœur un peu partout et l'amour n'est plus pour lui une révélation. Sa femme est sa dernière maîtresse. Sans doute, il la trompera le jour où il commencera à la regarder sans désir. Mais, déjà blasé sur les émotions sentimentales, il conservera sa tranquillité d'esprit. Ses tromperies seront uniquement sensuelles. Ce seront des aventures d'un jour ou d'une semaine auxquelles son âme ne participera pas. Pour bien préciser la différence qui existe entre les deux genres d'adultères, je dirai volontiers que la femme apporte dans le sien la qualité, tandis que l'homme se contente de la quantité.

Les résultats, pour le ménage, sont d'ailleurs les mêmes. En rentrant dans son intérieur, le mari fera sentir sa mauvaise humeur en s'enfermant dans un mutisme lourd de haine. Et comme l'homme, à de très rares exceptions, ne possède pas l'admirable don de

la dissimulation, qui est l'apanage du sexe féminin, sa colère, pour demeurer silencieuse, n'en sera pas moins visible et brutale. Tous les défauts de sa femme, physiques et moraux, lui apparaîtront en pleine lumière à présent que l'amour n'est plus là pour les transformer en autant de qualités. Fort de la supériorité de son cerveau et de la solidité de son instruction, il raillera son ignorance, oubliant qu'il n'a rien fait pour élever jusqu'à lui cette âme jeune et confiante, alors qu'il était le Maître bien-aimé. Mûri dans son égoïsme grossier, il piétinera lourdement sur toutes les délicatesses qu'il ne comprendra pas et considérera comme des sensibleries imbéciles. Son orgueilleuse vanité l'empêchera de prononcer les douces paroles du pardon, et si, par hasard, il se montre élément, ce sera dans l'intérêt de sa tranquillité ou par crainte de l'opinion publique.

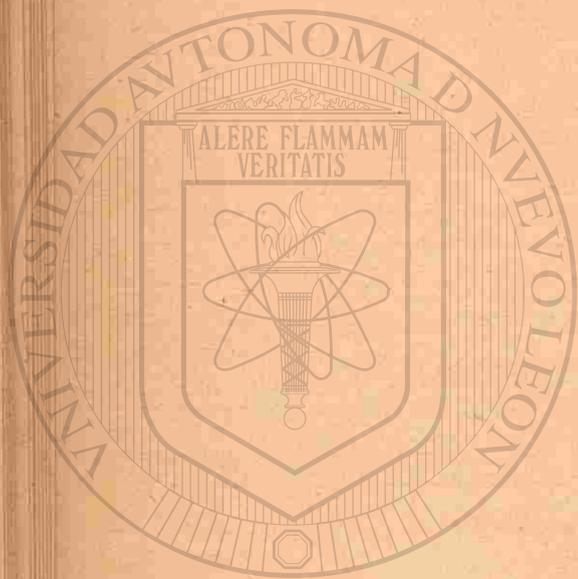
Il oubliera les jours de rêve et les nuits

de volupté qu'il doit à sa compagne pour lui reprocher amèrement d'avoir su le prendre par des sortilèges et des mensonges. S'il est avare, il épluchera ses dépenses une à une et réduira son budget au minimum indispensable. L'achat d'une toilette deviendra un sujet de bataille. A table, il imposera ses goûts, et le soir, il réglera les sorties et les plaisirs au gré de ses fantaisies. Son despotisme s'affirmera dans les moindres détails.

Ainsi, après quelques mois ou quelques années de vie commune, l'homme et la femme deviennent des bourreaux réciproques. C'est entre eux une guerre perpétuelle jusqu'à ce que l'un des deux abdique. Ni l'un ni l'autre pourtant ne sont coupables. Leurs âmes sont bonnes, leurs cœurs sont nobles, leurs esprits sont généreux. Ils n'ont qu'un désir : être heureux ; et, c'est parce qu'ils ne peuvent exaucer ce désir qu'ils souffrent

et font souffrir les autres. Le mariage est la cause unique de leur malheur ; et non point seulement leur propre mariage, mais la conception générale du Mariage sur laquelle repose notre société, c'est-à-dire l'idée d'éternité dans l'amour qui veut que la femme n'appartienne durant toute sa vie qu'à un seul homme.

En vain, depuis des siècles et des siècles, la Nature proteste contre une telle barbarie ; en vain, la douleur humaine clame sans fin les plus lugubres lamentations qui aient jamais retenti sous le ciel ; en vain, l'universel adultère montre que le pacte conjugal avec la fidélité réciproque pour sanction n'est qu'une chimère dont il est impossible d'être dupe ; le Mariage n'en subsiste pas moins, immuable comme la Bêtise, trompeur comme la Religion, cruel comme la Guerre.



CHAPITRE V

SUITE DE CETTE ÉVOLUTION ABOUTISSANT
A LA HAINE.

Si le pacte conjugal suscite entre les deux époux une guerre perpétuelle, il les achemine également, soit ensemble, soit isolément, vers les vices les plus regrettables, vers les passions les plus funestes. Car l'opposition des maris vertueux aux célibataires pervers est un des plus jolis mensonges sur lesquels repose notre éducation. Le spectacle impartial du monde prouve, au contraire, que le

mariage est la source de toutes les maladies morales et physiques.

Ne pouvant plus trouver le bonheur dans l'amour permis, le mari et la femme ne tarderont pas, en dehors de leurs adultères réciproques, à chercher des consolations dans les jouissances secondaires. Le plaisir de la table est un de ceux qui souriront le plus vite à leur paresse, à leur besoin de tranquillité. Abandonnant les nobles organes créateurs de la volupté, devenus à peu près inutiles, leur sensualité se réfugiera dans l'estomac. Ils goûteront une joie bestiale à prolonger l'heure des repas, à manger des plats compliqués, à boire au delà du besoin. La gourmandise deviendra vite une passion maîtresse, d'autant plus néfaste qu'elle paraît anodine, d'autant plus tyrannique qu'elle exige la progression. Ses ravages ne tardent pas à se manifester.

Le visage perd sa finesse, le ventre

prend des dimensions informes, l'esprit s'alourdit, le regard s'éteint, la vieillesse arrive avant l'âge. Toutes les maladies résultant d'une trop forte nutrition : l'eczéma, la gravelle, la goutte transforment le corps en un objet de laideur, en une machine de souffrance. L'intelligence, n'étant plus éperonnée par le désir du sexe, s'engourdit dans un matérialisme de bête de somme pour qui la pitance devient l'idéal le plus élevé.

Ce bien-être là, c'est celui de la grande majorité des époux, de ceux qui se résignent à leur sort, qui acceptent leurs chaînes. Pour eux, l'existence n'a plus d'inconnu, l'avenir est prévu comme l'emploi du temps dans un bague. L'état de leur embonpoint marque les degrés plus ou moins rapides de leur double déchéance.

Mais tous ne se contentent point des joies de la gourmandise à domicile. Il en est pour lesquels leur ménage est un tel enfer

qu'ils y séjournent le moins possible. Dès que leurs occupations les laissent libres, ils courent au café ; et le soir, après dîner, ils y retournent. Le cercle, le café, voilà le double refuge des maris. Ils s'y trouvent dans la proportion de trois contre un célibataire. Et cela se conçoit.

Le célibataire se complait dans son intérieur, quelque modeste que soit cet intérieur. Il y vit avec lui-même. Le passage de sa maîtresse y a laissé un doux parfum d'amour ; sa présence flotte dans l'atmosphère et son souvenir s'attache aux moindres objets. La solitude ne lui pèse pas ; elle a pour lui ce charme du recueillement qui succède aux grandes voluptés. Les agitations de l'Université, les rumeurs vaines des foules ne franchissent point son huis-clos ; car il sait bien qu'ici-bas le seul bonheur réel est d'aimer et d'être aimé. Veut-il travailler?... Il pourra tranquillement s'atteler à la besogne, sans

crainte d'être dérangé par le bavardage futile et intempestif d'une femme. Éprouve-t-il le besoin de sortir?... Il connaîtra les longues promenades en liberté, sans but, avec le seul plaisir de pourchasser l'inconnue dont le sourire l'a séduit au passage. Le café ne sera pour lui qu'un lieu de rendez-vous ; tandis que pour l'homme marié c'est un second intérieur, un autre chez-soi, dans lequel il trouve deux puissants dérivatifs à ses ennuis : la boisson et le jeu.

La boisson, voilà le grand consolateur de tous ceux qui souffrent et n'ont point l'énergie de surmonter leur douleur. Le liquide aux couleurs variées qui sourit dans leur verre leur apporte l'oubli et le rêve pour quelques heures. L'attrait du jeu donne à l'intelligence une pâture, aux nerfs une émotion, et prend ainsi l'envergure d'une véritable passion. Aussi, le mari dont la maison est devenue un enfer demande à l'ivresse et

aux cartes la part de bonheur dont le mariage l'a frustré. On devine aisément quels seront les ravages causés par ces funestes plaisirs.

Ce livre n'a point pour but de les étudier. Il suffit seulement d'indiquer qu'ils sont l'une des nombreuses conséquences d'une institution dont notre civilisation se montre si fière.

Mais, dira-t-on, tous les maris ne s'adonnent pas à la gourmandise, à la boisson ou au jeu. Il en est qui, même lorsque l'amour a disparu, s'efforcent encore à aimer leur femme, à lui témoigner des tendresses, à rester pour elle un amant. Rien n'est plus vrai ; je crois même que ceux-là sont la généralité, car j'incline pour toute chose à considérer les hommes comme bons, généreux et dévoués. Seule, la société est mauvaise et ses lois sont défectueuses.

Oui, un grand nombre de maris et de femmes, ceux-là surtout qui ont fait des ma-

riages d'inclination, s'ingénient à prolonger de quelques années, puis de quelques mois l'agonie de leur amour. Leur passé est si resplendissant, qu'ils s'accrochent désespérément à tous les souvenirs de ce passé avec l'espoir de le ressusciter. Et c'est alors qu'ils vérifient à leurs dépens cette théorie des fluides dont je me suis servi pour établir les Lois de l'Amour. Car, si des parcelles de tendresse sommeillent toujours dans leurs cœurs, si des besoins d'affection naissent encore dans leurs cerveaux, les divins fluides dont leurs deux êtres étaient les réceptacles sont épuisés sans espoir de retour, et leurs caresses avortent pitoyablement, à présent que le désir n'y préside plus. Ils veulent encore s'étreindre, mais ils ne retrouvent plus le fougueux élan passionnel de jadis. Et c'est alors qu'ils ont recours à tous les excitants de la volupté.

Ils commenceront d'abord par évoquer au

moment opportun l'image de celui ou de celle qu'ils voudraient posséder s'ils étaient libres. Oui, tandis que leurs lèvres prononceront des paroles de tendresse auxquelles leur cœur demeurera étranger, ils substitueront volontairement à la réalité présente l'illusion de leur rêve et accompliront ainsi un *adultère virtuel*. Cet adultère, si fréquent entre époux au bout de quelques années, passe forcément inaperçu, puisque nos esprits n'ont pas le don de double vue; mais il est autrement grave, autrement irrémissible que l'autre, celui que les lois punissent et les morales réprouvent. Car il constitue l'unique crime d'amour. Qu'importe le contact des chairs, lorsque les âmes se sont épousées à travers l'espace! Ce n'est d'ailleurs pas un adultère sentimental; c'est bel et bien un adultère charnel, puisque la pensée agit sur les sens au point de déterminer le plaisir.

Si la femme ou l'homme trompés de la sorte soupçonnaient le mensonge dont ils sont la dupe heureuse, ils souffriraient les mille morts de la jalousie et cingleraient d'injures l'infidèle. Ils auraient raison de souffrir, mais tort d'accuser. L'infidélité n'a été qu'un pieux mensonge, et, seul le mariage est une fois de plus coupable en exigeant que deux êtres prolongent au delà des limites normales l'action des fluides dont la Nature les a doués l'un envers l'autre.

Mais les époux lassés ont encore recours à d'autres stratagèmes pour réveiller leur désir mort. Ils s'ingénient à simuler la nature en raffinant la volupté. Aussi peut-on dire que le mariage est la grande école de la dépravation. Loin de moi, certes, la pensée de restreindre l'acte conjugal à la conception dans laquelle le Christianisme l'a renfermé. Ce qui constitue la principale supériorité de l'homme sur les animaux, c'est d'avoir su

trouver quelques variantes ingénieuses. Les esthètes de Rome et d'Athènes avaient raison en considérant le corps comme un chef-d'œuvre pour lequel aucune adoration n'est superflue. Sous ce rapport, mon âme demeure profondément païenne. Mais, autant les caresses compliquées sont inoffensives et légitimes lorsqu'elles émanent du grand désir qui pousse deux amants à s'étreindre plus complètement, autant elles deviennent nuisibles quand elles ont pour but la suggestion de ce désir absent. Il ne faut pas chercher ailleurs le secret de la déchéance prématurée de certains maris. Ceux-là aussi sont des victimes du mariage, car ils ont voulu se jouer de la Nature en prolongeant leur amour au delà des limites normales ; et la Nature a pris sa revanche.

Certes, toutes ces conséquences désastreuses du pacte conjugal suffisent amplement pour condamner une institution dans

laquelle le bonheur s'allie au malheur dans la proportion de un à dix. Elles ne sont rien cependant en comparaison de l'inimitié haineuse qui, de jour en jour, sépare les cœurs des époux et va, chez quelques-uns, jusqu'à la suggestion du crime. Pour comprendre la possibilité d'un tel état d'âme, que personne n'a jamais avoué mais que bon nombre de conjoints ont connu, il ne faut pas craindre de pousser la psychologie conjugale jusqu'aux extrêmes limites de l'analyse et de l'observation. Il faut également ne pas s'arrêter au sens incomplet et grossier des mots et chercher les nuances multiples qu'ils permettent de définir. Alors, la vérité que je viens d'énoncer un peu brutalement apparaîtra dans toute sa douloureuse exactitude.

Il est évident que, sauf de rares exceptions dont je n'ai pas à m'occuper ici et dans lesquelles je ne fais pas entrer l'adultère, le mariage n'a jamais armé le bras d'un assassin.

Mais il serait puéril de ne condamner le crime que lorsqu'il se manifeste par l'action et de le négliger si ses effets ne dépassent pas le monde mystérieux que chacun porte en soi. Devant l'Infini, l'action et la pensée se confondent et se valent. Si, dans notre univers restreint, elles ne s'identifient pas toujours, cela tient à des causes extérieures qui n'altèrent en rien leur parité nouménale.

Or, lorsqu'entre les conjoints les relations deviennent de plus en plus tendues, lorsque de part et d'autre on formule des vœux de liberté, il est bien évident que l'idée de la mort apparaît comme une solution possible et heureuse. Sans doute, ni l'homme ni la femme ne se résoudront à l'accomplissement du crime ; les âges barbares sont révolus et la vue du sang répugne à ces civilisés. Je vais même plus loin dans mon optimisme et je crois que si ces ennemis irréconciliables pouvaient se détruire sans être inquiétés, en

pressant de leur main gantée sur un bouton, à la façon dont on appelle au téléphone, ils n'accompliraient pas ce geste cruel, car une bonté triomphante les en empêcherait. Non, je le répète, leur vertu ne réside pas uniquement dans la peur du gendarme ; elle a ses racines dans la sensibilité même de leur âme. C'est là, si on le veut, un raffinement détourné de l'égoïsme. Je le reconnais bien volontiers ; mais un tel égoïsme, par ses conséquences utilitaires pour l'Espèce comme pour l'Individu, constitue l'un des plus beaux progrès de la civilisation. La crainte des fantômes, apparaissant sous la forme des remords, a remplacé celle de la maréchaussée.

Mais, si l'homme et la femme n'ont plus la sauvagerie nécessaire à l'accomplissement, même imaginaire, de l'acte criminel, cela ne signifie point qu'ils n'en aient pas la pensée au cours des heures douloureuses de leur martyrologe. Cette pensée ne revêtira point

la forme brutale que je lui prête, mais elle s'insinuera perfidement en s'abritant derrière l'éventualité des accidents. J'entends par là que l'un et l'autre s'habitueront à envisager non seulement sans tristesse, mais plutôt avec joie, la possibilité de leur veuvage.

Or, l'idée du veuvage, impliquant celle de la mort, révèle de la part de celui qui la conçoit un état d'âme parfaitement criminel. Le reste importe peu ; ce n'est plus qu'une question de nuances.

Ainsi, par le seul fait de l'existence du Mariage, notre humanité se trouve rétrograder parfois jusqu'aux jours ténébreux de sa sauvagerie originelle. Et si, en dépit des sollicitations perfides qui l'assaillent, la créature terrestre résiste à ses instincts ancestraux, cela tient à ce qu'à travers les âges, elle a acquis des trésors inépuisables de patience, de dévouement et d'abnégation.

La douleur, avec ses mille variétés, n'en

apparaît pas moins comme la conséquence logique et fatale du Mariage. Or, pour aboutir à cette évidence, j'ai envisagé volontairement l'union idéale, celle des conjoints puissants en jeunesse et en beauté, aux destinées desquels l'amour préside. L'impartiale analyse de leur commune existence donne trois ou quatre ans de bonheur, puis des années infinies de souffrance. Que serait-ce donc si j'avais pris des époux indifférents l'un à l'autre, dès le premier jour de leur noce ?...

Je n'ignore pas que dans la pensée des jurisconsultes, pensée ratifiée par un grand nombre de personnes, les idées de mariage et d'amour sont loin d'être indissolubles. Si la passion existe entre les époux, c'est tant mieux ; mais si elle est absente d'autres mobiles peuvent la remplacer. Dans certain monde, la nécessité d'unir deux noms ou deux fortunes prime toute considération. Cette conception en vaut peut-être une autre ; les

épousailles ainsi conçues sont simplement des associations, nobiliaires ou commerciales, qui peuvent avoir leur utilité, voire même leur charme.

Seulement, que devient l'Amour ?... Il ne faut pas oublier qu'au seuil de cet Évangile, l'observation de l'Humanité nous a amené à proclamer « *la vitalité universelle de l'Amour* ». Et si nous avons étudié le Mariage — qui en soi-même nous intéresse médiocrement — c'est parce que nous avons constaté que les Lois et les Religions l'ont institué précisément pour répondre à ce grand besoin d'amour. Mais alors, ce dilemme s'impose : Ou le Mariage est la sanction de l'Amour, et dans ce cas nous venons de voir que l'union la mieux comprise aboutit à des calamités sans nombre. Ou le Mariage doit être envisagé comme l'association de deux êtres unis par des intérêts matériels ou par des affinités intellectuelles, et alors il faut reconnaître à ces con-

jointés la liberté de chercher hors de leur foyer les joies du cœur et de la chair. Donc, quelle que soit l'hypothèse que l'on adopte, on en arrive logiquement à la condamnation du Mariage tel qu'il existe actuellement.

Eh bien ! je le demande en toute sincérité, n'est-il pas permis d'espérer que l'énigme amoureuse de la vie a d'autres solutions que celles adoptées jusqu'à ce jour par l'ensemble des civilisations ? Pour ma part, je demeure profondément convaincu de l'affirmative. L'essentiel est d'avoir le courage de les rechercher. Il faudra sans doute détruire quelques préjugés admis depuis des temps immémoriaux comme des vérités immuables. C'est là une loi fatale qui veut que l'Avenir s'édifie sur les ruines du Passé. Nos pères pouvaient se résigner à leur sort, car ils étaient encore trop éloignés des horizons nouveaux que nous apercevons. Une telle résignation ne nous convient plus ; en montant le calvaire

des siècles, l'homme a acquis le droit d'augmenter ses possibilités de bonheur. La légende du Christ résume le grand symbole de l'Humanité ; comme Lui, depuis ses lointaines origines, Elle agonise sur le Golgotha et chaque heure de son agonie lui donne une parcelle de divinité. Sans doute, les époques de transition ont été douloureuses ; mais la Transfiguration sera glorieuse, car une fois l'effort accompli, l'Univers s'équilibrera dans une harmonie plus complète, jusqu'au jour de l'harmonie totale qui semble être le but des manifestations vitales à travers l'Espace et le Temps ; et ce jour-là le Fils du Père aura réalisé ici-bas le Royaume de son Père.

CHAPITRE VI

L'AMOUR A-T-IL POUR BUT UNIQUE
LA CRÉATION ?

J'ai négligé jusqu'ici la présence de l'enfant, ainsi qu'on a pu le constater. Cette omission était volontaire ; car je n'ignore pas que son existence complique singulièrement la question des rapports entre les sexes et je reconnais avec bonne grâce qu'elle est la principale pierre d'achoppement, pour ne pas dire la seule, que rencontre toute théorie visant à l'émancipation absolue de la femme. Toutefois, je ne crois pas que la présence de

des siècles, l'homme a acquis le droit d'augmenter ses possibilités de bonheur. La légende du Christ résume le grand symbole de l'Humanité ; comme Lui, depuis ses lointaines origines, Elle agonise sur le Golgotha et chaque heure de son agonie lui donne une parcelle de divinité. Sans doute, les époques de transition ont été douloureuses ; mais la Transfiguration sera glorieuse, car une fois l'effort accompli, l'Univers s'équilibrera dans une harmonie plus complète, jusqu'au jour de l'harmonie totale qui semble être le but des manifestations vitales à travers l'Espace et le Temps ; et ce jour-là le Fils du Père aura réalisé ici-bas le Royaume de son Père.

CHAPITRE VI

L'AMOUR A-T-IL POUR BUT UNIQUE
LA CRÉATION ?

J'ai négligé jusqu'ici la présence de l'enfant, ainsi qu'on a pu le constater. Cette omission était volontaire ; car je n'ignore pas que son existence complique singulièrement la question des rapports entre les sexes et je reconnais avec bonne grâce qu'elle est la principale pierre d'achoppement, pour ne pas dire la seule, que rencontre toute théorie visant à l'émancipation absolue de la femme. Toutefois, je ne crois pas que la présence de

l'enfant empêche d'apporter dans les règlements sociaux de l'amour les modifications profondes que j'entrevois.

De même qu'avant d'aborder l'étude du Mariage, je me suis complu à étudier l'Amour lui-même, dans ses causes comme dans ses effets, je rechercherai également à déterminer les lois qui existent entre l'acte passionnel et l'enfant avant d'envisager la situation de ce dernier par rapport à ses parents.

Agir inversement serait donner à la conception du mariage la valeur d'une loi divine et préétablie, tandis que je la considère comme un pis-aller provisoire auquel s'est résignée l'Humanité dans l'attente d'un mieux qui reste encore à trouver. En un mot, l'Amour est l'œuvre de la nature, le Mariage est celle de l'homme. Essayons donc tout d'abord de percevoir quels liens mystérieux existent entre l'œuvre de volupté et l'œuvre de création. Et, de suite, le problème se pose

avec une simplicité merveilleuse : L'œuvre de création est-elle la conséquence logique de l'œuvre de volupté ou n'en est-elle que l'accident aléatoire ?...

L'un des grands penseurs de ce siècle, Schopenhauer, a résolu ce problème avec tant de clarté qu'il ne reste plus qu'à approuver ou à combattre sa théorie. Malgré la haute estime que je professe pour ce philosophe, malgré la distance qui sépare mes modestes essais de son œuvre puissante, je n'hésite pas à m'inscrire, sur ce point-là du moins, parmi ses contradicteurs. Selon Schopenhauer, l'Amour serait un subterfuge aussi charmant que trompeur inventé par la Nature pour assurer la reproduction de l'Espèce.

L'idée, certes, est ingénieuse ; elle a pour elle toutes les apparences de la vérité et il se peut même qu'elle en contienne quelques parcelles. Mais je doute fort qu'elle soit toute la vérité. La théorie de Schopenhauer ne repose

guère que sur une série d'observations qui, habilement choisies et groupées, forment un faisceau de preuves à l'appui du théorème révélé. Malheureusement, une série d'observations contraires, et sur la véracité desquelles tout le monde sera d'accord, peuvent, comme on va le voir, sinon détruire entièrement cette théorie, du moins lui enlever son sens trop absolu et trop général. Mais alors, nous n'aurons plus devant nous qu'une conception curieuse de l'Amour et non une loi mathématique, universellement vraie comme celle de la pesanteur.

On s'explique mal que la Nature, déesse toute-puissante, soit obligée de recourir à de misérables ruses pour faire triompher sa volonté. La gratifier d'une telle intelligence, c'est vouloir acquérir le droit de la mépriser par derrière. Car, étant donné qu'elle disposait de tous les éléments et de toutes les forces, on reconnaîtra qu'il lui eût été tout

aussi facile d'assurer l'œuvre de reproduction isolément, sans y adjoindre les joies de la volupté. Cette astucieuse Nature n'a pas été aussi clémente quand, pour réaliser les fins douloureuses de ses fantaisies, elle a établi l'œuvre de mort et cela d'une façon autrement certaine que l'œuvre de procréation. Là surtout, sa clémence aurait dû recourir à l'amour ou à quelque chose d'analogue, afin d'envelopper d'un décor séducteur l'agonie de la créature. D'ailleurs, l'idée de transformer la Nature en une espèce de Providence laïque m'a toujours paru plus poétique que sérieuse. La simple observation du monde prouve que les forces mystérieuses qui règlent l'évolution du Minéral, du Végétal, de l'Animal ont l'inflexibilité d'une Loi mathématique.

Mais c'est là une chicane d'ordre sentimental à laquelle j'attache peu d'importance. D'autres raisons abondent pour combattre la théorie de Schopenhauer que je veux consi-

dérer, momentanément, comme exacte. Oui, je vais admettre pour l'instant que l'enfantement soit le but unique de tout roman passionnel et nous allons voir à quelles inévitables conséquences cette hypothèse aboutira. En effet, si la Nature était logique avec elle-même, l'enfant ne saurait exister sans l'amour ou réciproquement l'amour ne pourrait se manifester sans être suivi aussitôt de l'enfant. Or, la plus banale des observations nous montre tous les jours des unions fertiles entre deux êtres qui se détestent par la chair comme par le cœur et des unions stériles entre des amants passionnément épris et désireux de procréer.

Mais il y a mieux encore. Si la loi formulée par Schopenhauer était rigoureusement exacte, la femme ne pourrait enfanter qu'autant qu'elle aurait vibré sous les caresses de l'homme. Or, on constate fréquemment le cas d'épouses insensuelles ayant un ou plusieurs

enfants et qui, devenues sensuelles par la suite, demeurent stériles. Que l'on ne vienne pas dire que ce sont là des exceptions, n'infirmant en rien la règle commune. Tous les hommes passionnés, tous ceux qui ont prodigué leurs étreintes et se sont complu dans la confession des amantes, savent bien que de tels exemples sont au contraire très fréquents. Par suite, l'amour et la procréation, malgré les liens apparents qui les rattachent, sont en réalité deux phénomènes distincts, pouvant à la rigueur se manifester l'un sans l'autre. Du côté de l'amour, la démonstration n'est pas à faire. Des milliers d'êtres se sont aimés et n'ont pas reproduit. En ce qui concerne la procréation, la preuve paraît plus délicate à établir. Et cependant, qui donc osera invoquer l'amour devant l'accouplement productif de deux êtres n'éprouvant l'un pour l'autre aucun sentiment d'affection et dont la femme, au moment de l'acte, sera restée impassible ?

Plus on examine la question de près et plus on s'aperçoit que le Génie de l'Espèce est loin de présider à l'union des couples. A chaque instant la Nature est flouée ou plutôt se trompe elle-même, car je ne fais pas intervenir ici les supercheries pouvant provenir du fait volontaire des amants. Il faut avouer d'ailleurs que la Nature a bien mal pris ses précautions et, si la pensée que lui prête Schopenhauer était exacte, on pourrait dire que son œuvre est d'une rare imperfection. Puisque son but est l'accroissement indéfini de l'Espèce, elle aurait dû établir la constitution génitale de la femme de telle sorte que toute femme fécondée fût, non seulement impropre à inspirer ou à ressentir l'amour, mais encore à se prêter à l'accomplissement de l'acte. Nous savons qu'il n'en est rien et que, sauf les quelques semaines qui précèdent ou suivent l'accouchement, la future mère peut jouer son rôle d'amante. Je

vais plus loin et je n'hésite pas à écrire que si la Nature ne s'était réellement servie du frisson voluptueux que pour assurer la reproduction de l'Espèce, elle aurait dû prendre des dispositions telles : 1° que ce frisson n'eût jamais pu être éprouvé par l'individu solitaire. 2° qu'il fût matériellement impossible de flouer l'œuvre d'amour dans ses fins créatrices. Je ne crois pas qu'il soit bien utile d'insister pour démontrer qu'il n'en est pas ainsi.

Je pourrais continuer en renversant un à un tous les arguments secondaires sur lesquels Schopenhauer a étayé sa théorie du Génie de l'Espèce. Mais, tel n'est pas le but de ce livre et il me suffit d'avoir rendu évidentes les principales invraisemblances qui enlèvent à cette théorie la valeur d'une loi mathématique. Je voulais simplement établir que l'œuvre de volupté et l'œuvre de création sont indépendantes l'une de l'autre et, par

suite, doivent conserver leur importance personnelle et ne pas être hiérarchisées.

Pourquoi ne pas admettre, jusqu'à preuve du contraire, que, parmi tant de forces inconnues au milieu desquelles nous nous agitons et dont nous ignorons les causes et les effets, il existe deux grands courants fluidiques : 1° le fluide amoureux, dont j'ai parlé précédemment et qui m'a permis de donner au phénomène de l'amour une explication non seulement plausible mais en accord avec l'expérience. 2° le fluide vital qui formerait dans l'Univers la chaîne mystérieuse dont les anneaux invisibles relieraient les générations aux générations?...

On me répondra, je le sais, que le mot « fluide » ne correspond à rien de précis, que ni le chimiste, ni le physicien n'ont encore pu isoler avec leurs instruments cet agent impondérable. Je ne l'ignore pas. Mais, de ce que la science soit impuissante, quant à

présent, à définir clairement la force inconnue que sous-entend le mot « fluide », est-ce une raison pour que cette force n'existe pas? Personne ne le pensera; aujourd'hui surtout où le dernier des contremaitres utilise merveilleusement l'électricité, alors que les savants ne savent toujours pas en quoi consiste exactement le fluide électrique.

Il en est de même pour l'amour et la procréation. Tous les jours, des êtres s'aiment, s'unissent et quelquefois procréent. Une trop belle harmonie préside aux destinées de notre Univers, pour que ces phénomènes ne soient pas régis par des lois certaines. Ces lois, nous les ignorons. Mais du moins si la cause demeure inconnue, l'effet rentre dans le domaine de notre observation. Et, de même que pour donner à une lampe électrique toute l'élégance désirable il n'est pas nécessaire de se préoccuper de l'existence du fluide qui lui porte sa lumière, de même il importe peu de

connaître l'essence de l'amour pour orienter ses manifestations vers la plus grande somme de bonheur.

Dans la question qui nous occupe, il s'agit de savoir si la présence de l'enfant peut contre-carrer ce bonheur ou si, au contraire, elle n'a sur lui aucune influence. Avec Schopenhauer, l'Individu disparaît devant l'Espèce. Elle seule importe et c'est pour elle uniquement que la Nature a travaillé. Par suite, le bonheur de l'Individu devient une quantité négligeable, du moins en théorie. Car, en pratique, nulle philosophie, nulle morale, nulle religion n'empêcheront l'être humain de vouloir ardemment son bonheur et d'y travailler de toutes ses forces. Nous l'avons vu au seuil de ce livre et je ne reviendrai pas sur cette vérité que je considère comme fondamentale.

Mais alors, si l'avenir seul de l'Espèce importe, si son présent n'est rien, la vie n'est plus qu'un misérable mensonge ; les hommes

sont de pitoyables mercenaires qui non seulement ne verront jamais le résultat de leur travail, mais qui n'ont même pas la certitude que ce travail ait un but, une utilité. S'il en était ainsi, la véritable sagesse serait de prêcher la fin du monde ; l'anéantissement progressif de la race deviendrait une conclusion logique. Car, quelle que soit la force qui régirait cet Univers, Dieu ou Hasard, une telle force serait mauvaise et notre génie et notre vertu consisteraient à lui échapper.

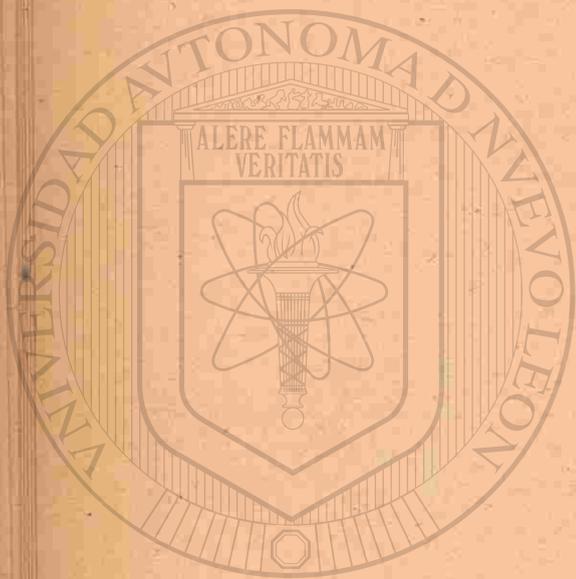
Mais il n'en est pas ainsi ; si le passé est le créateur du futur, si l'ancêtre a préparé l'homme de l'avenir, ce passé et cet ancêtre ont eu néanmoins leurs heures de bonheur. En un mot, l'Espèce et l'Individu ont des droits égaux, si on les compare à leur durée respective. L'une a l'éternité, l'autre a la minute. Il est donc puéril de vouloir établir entre eux une hiérarchie et subordonner celui-ci à celle-là. J'imagine que pour le regard

d'un Dieu, ou même simplement d'un philosophe, la libellule qui naît et meurt dans l'espace d'un jour et l'astre qui met des milliards de siècles pour s'éteindre n'ont pas une valeur bien différente.

La vérité, c'est que la vie de l'individu est respectable par elle-même ; par suite, l'existence de l'enfant est aussi intéressante que celle de ses parents ; elle ne l'est ni plus ni moins. J'excepte le cas très particulier d'un accouchement dangereux où la vie de la mère ne peut être sauvée que par la mort du fœtus. Là, l'hésitation n'est même pas permise ; la science médicale l'a fort bien compris. Le choix est d'ailleurs trop inégal. D'un côté, un être conscient, ayant connu des jours de joie et de douleur et dont l'âme suit avec angoisse les péripéties de la lutte où elle est en jeu ; de l'autre côté, un embryon encore plongé dans la pénombre intermédiaire qui sépare le Néant de la Vie et la Vie de la Mort. Sauf

cette exception, il ne faut donc pas subordonner l'intérêt des ascendants à celui des descendants, ni réciproquement ; mais il faut envisager le bonheur personnel des uns et des autres et chercher à lui donner son développement maximum. Le bonheur pour tous, telle doit être la devise de toute philosophie et de toute sociologie.

Je vais voir quelle est la condition faite à l'enfant par la conception actuelle du mariage ; puis, j'examinerai plus loin quels changements la suppression, ou tout au moins la modification du mariage, peuvent apporter dans l'existence de l'enfant.



CHAPITRE VII

LE ROLE DE L'ENFANT DANS LE MARIAGE.

Par les conditions mêmes de sa naissance, l'enfant dépend plus de la mère que du père ; la maternité est toujours une certitude, la paternité n'en est jamais une. Cependant, l'amour des parents est égal. Il est de plus universel, il se manifeste chez les sauvages comme chez les civilisés ; enfin il a existé de tout temps. Aussi, a-t-on une tendance à le considérer comme une loi de la Nature.

Certes, on a raison de constater la solidité de ce sentiment ; mais je crois qu'on l'explique mal, je veux dire qu'on ne l'explique qu'im-



parfaitement. Vouloir restreindre cet amour à la voix du sang, c'est en diminuer la valeur, c'est de plus commettre une légère inexactitude. Il n'y a plus guère que les romanciers et les dramaturges de bas étage qui croient encore aveuglément à cette fameuse voix du sang, dont d'ailleurs ils ont légèrement abusé. Il en est de cette formule comme de bien d'autres ; elle a l'avantage d'être comprise de tout le monde et de définir simplement un phénomène qui, par lui-même, est assez complexe et dont, en réalité, nous ignorons la véritable explication. Peut-être serait-il préférable de reconnaître notre ignorance.

Il est évident, en effet, que l'amour paternel n'est point connexe avec la paternité.

Bien des hommes aiment des enfants dont ils savent n'être point les pères. Des femmes stériles adoptent des orphelins qu'elles élèvent avec autant de dévouement que si elles les avaient mis au monde. Est-ce que, dans

le règne animal nous ne voyons pas des poules couver avec confiance des œufs qu'elles n'ont point pondus ? Par contre, certains parents haïssent et même martyrisent leurs enfants. Si donc, l'amour des pères et des mères pour leur progéniture est une loi de nature, ce n'est pas une loi rigoureusement absolue.

On peut dès lors supposer que, tout en puisant sa force essentielle dans les liens du sang, l'amour paternel ou maternel trouve encore sa raison d'être dans des causes que l'on n'a pas assez expliquées jusqu'à ce jour. Tout d'abord, je crois que l'affection de l'homme pour l'Enfance est un sentiment général ; nous pouvons préférer nos enfants ; mais en réalité, ce que nous aimons, c'est l'enfant. Nous l'aimons peut-être inconsciemment parce qu'il est le continuateur de l'Espèce ; il porte en lui le mystère des temps futurs. Et nous l'aimons surtout réellement, à la façon dont les petites

filles aiment leur poupée, c'est-à-dire parce qu'il est une miniature de notre humanité. Nous l'aimons pour son charme et son ingénuité. Jusqu'à sa dixième année, c'est un être mignon, dans toute l'acception du mot. Pour lui, les métaphores du poète sont à peine exagérées : il a la blancheur des lys, la grâce des colombes, l'incarnat des roses. Il y a des femmes laides et des hommes bêtes. Je n'ai jamais vu d'enfants absolument laids ou bêtes. A cet âge, ils possèdent tous une certaine séduction, une intelligence parfois curieuse, une originalité toujours amusante. Combien de fois, dans les réunions mondaines, fuyant l'effroyable médiocrité de leurs parents, ai-je trouvé auprès d'eux un refuge consolateur ! La personnalité de leur esprit, le côté vraiment individuel de leur âme, en font des êtres à part, pour ainsi dire étrangers à notre univers. C'est peut-être pour ces raisons que lorsque l'imagination religieuse a

voulu matérialiser sa conception des anges et des séraphins, elle a dessiné ou modelé le corps des bébés en y ajoutant des ailes.

Dès lors, n'est-il pas tout naturel que cet amour latent de l'homme pour les enfants se spécialise et s'agrandisse pour celui qui vit à son foyer, qui croit sous ses yeux, qui tend vers lui ses petites mains joyeuses ou suppliantes?... L'existence en commun, le partage des mêmes bonheurs et des mêmes souffrances, créent des liens dont on ne soupçonne la solidité que le jour où l'on veut les briser. Combien de maris et de femmes qui connaissent leurs trahisons réciproques et néanmoins ne peuvent se séparer !... L'habitude a creusé pour leurs âmes des ornières profondes dont elles n'arrivent pas à s'évader. De même l'affection des parents pour les enfants se développe et se fortifie au courant des jours.

La vérité, c'est que cet amour fut à l'origine des espèces une loi de nature ; j'entends

par là qu'il faut chercher son explication dans les phénomènes chimiques ou physiques qui président à la couvaison des œufs, à l'éclosion puis à la nutrition des petits. Un instinct mystérieux, sur le pourquoi duquel la philosophie et la science sont restées muettes jusqu'à présent, a voulu que le mâle et la femelle n'abandonnent pas le produit de leur union avant que ce produit ait atteint un développement suffisant pour pourvoir à ses besoins. Le jour où le petit être, guidé par l'expérience acquise en observant ses ascendants, peut assurer par lui-même son existence, l'amour paternel ou maternel perd sa raison d'être au point de vue physiologique. Aussi, dans le règne animal, non seulement les petits devenus grands ne suivent plus leurs parents, mais ils ne les reconnaissent même plus si le hasard les met en leur présence.

Il est certain que l'amour qui unit les premiers hommes à leurs enfants n'eut point

d'autre source. Plus tard, quand la pensée a germé, quand le sentiment s'est immiscé dans les actes, l'amour paternel ou maternel s'est intellectualisé et spiritualisé. Il n'a plus été seulement une fonction normale du phénomène de la vie, il est devenu une manifestation psychologique. Puis, à travers les siècles, la sociologie et les religions n'ont point manqué d'en faire un devoir. Aujourd'hui, il est une vertu. En réalité, seules les définitions ont changé, la chose est restée la même. Entre la vertu des temps présents et la loi chimique ou physique des âges préhistoriques, il n'y a d'autre différence que celle des millénaires révolus.

Il n'en est pas de même pour l'amour filial; la Nature ne l'a pas créé, n'en ayant aucun besoin pour assurer la reproduction de l'Espèce. C'est un produit des civilisations. Je doute fort qu'il existe parmi les animaux,

et, parmi les hommes, je crois qu'il ne se manifeste réellement que chez les simples qui l'acceptent comme vérité d'Évangile et chez les esprits supérieurs dont la sensibilité exquise se complait dans la reconnaissance. Pour les autres, ce n'est qu'un sentiment conventionnel faisant partie de l'héritage moral que les générations se transmettent l'une à l'autre.

Il était nécessaire de remonter aux racines mêmes de ce double sentiment : amour paternel ou filial, avant de voir ce qu'il est devenu avec la conception actuelle du mariage et d'étudier ce qu'il pourrait être en présence des diverses modifications que cette conception est appelée à subir.

Certes, dans l'organisation moderne de la famille, les premières années de l'enfance sont délicieuses — sauf certains cas exceptionnels dont je n'ai pas à tenir compte ici. L'amour des mères a des dévouements exquis. Le bébé

est pour elles une poupée nouvelle, plus séduisante et plus passionnante que celles dont leurs jeunesse se divertirent. De son côté, l'enfant n'a pas encore de désirs, puisqu'il ne connaît rien de l'univers dans lequel il entre. Sa vie est celle d'un animal de luxe dont les jouissances sont purement physiques. Il est heureux à la façon dont le sont les petits chiens des mondaines et les petits chats des vieilles filles. Mais son bonheur est négatif, car il est inconscient. Que son berceau soit bien chaud et son lait bien sucré, qu'une main complaisante agite un polichinelle, il ne lui en faut pas davantage.

Avec son premier éveil à la vie naîtront ses premières souffrances. Il commencera à vouloir et sa volonté ne sera pas libre pour l'action. Il s'apercevra bien vite que ses parents sont des maîtres sans lesquels il ne peut agir. Et de ces maîtres-là, il en est comme de tous les maîtres ; il y a ceux en-

vers lesquels l'obéissance est le plus doux, le plus facile des devoirs, et d'autres envers qui la soumission n'est que la résignation momentanée de la faiblesse devant la force.

Sans doute ceux-ci peuvent être servis et écoutés avec ponctualité ; mais ils le sont à la façon des tyrans. On les redoute et on les hait. Le couperet du bourreau et les chaînes des geôliers sont leurs instruments de domination. Ils imposent leur joug et ceux qui le subissent n'ont d'autre désir que de le secouer le jour où les circonstances le leur permettront. Il est d'autres maîtres, et ceux-là seuls dominent réellement, car ils règnent par l'amour et non point par la force. Ils conquièrent les âmes par la séduction. On va vers eux comme on va vers ce qui est supérieur et l'on attend d'eux les mots qui enseignent. Leurs serviteurs sont des amis auxquels il plaît de conserver une certaine humilité par déférence.

Au fond, les enfants ressemblent aux femmes ; ils ne demandent qu'à être guidés. Mais il faut que celui qui les guide ait le tact de ne jamais faire sentir son pouvoir. Il faut, surtout, les bien persuader qu'ils sont libres et — cela dût-il être pénible — avoir le respect de leur liberté. Malheureusement, il n'en est pas ainsi et, dans quatre-vingt-dix-neuf familles sur cent, l'éducation est déplorable. La plupart du temps, les parents passent d'une faiblesse excessive à une autorité ridicule. Au lieu d'apprendre à leurs fils et à leurs filles à penser par eux-mêmes, ils les élèvent ainsi que des petits singes dont les grimaces font rire.

En approchant de sa huitième année, l'enfant commence à perdre son bonheur. Son instruction devient la question capitale ; et, justement, au lieu de lui donner le goût du travail, on lui en donne l'horreur par une série de mesures vexatoires dont l'énuméra-

tion n'a pas à prendre place dans ces pages. On fait appel à sa gourmandise ou à sa vanité, jamais à sa conscience. C'est une erreur de croire que l'enfant soit paresseux par nature ; la paresse est la caractéristique d'une âme dolente ou d'un esprit désabusé ; or, l'enfant est avant tout un être d'action et de conviction. L'essentiel est de l'intéresser au travail, et c'est ce que l'on oublie.

Rien n'est aussi facile, pourtant, que d'élever une âme jeune vers les idées généreuses qui dominent et domineront toujours l'Humanité. Mais au lieu d'élargir l'horizon devant leurs enfants, les parents prennent plaisir à le rétrécir. De plus, ils faussent leurs idées. D'un côté, tous les mensonges bibliques et physiologiques, depuis les souliers de Noël jusqu'aux bébés trouvés sous les choux ; de l'autre, la glorification des richesses et de l'autorité. Loin de combattre les instincts ataviques et barbares que l'hu-

manité a eu tant de peine à vaincre, au moins partiellement, la famille goûte un certain plaisir à les développer et à les exalter. Il semble que le père et la mère n'agissent ainsi qu'afin de fortifier le pouvoir que leur donne la Loi et que la tradition a exagéré. Ils veulent être des maîtres, et, bien que l'expression paraisse excessive, leurs enfants sont forcément des esclaves, plus ou moins heureux, mais des esclaves. Exigeant d'eux une obéissance absolue, ils les éduquent pour la tyrannie des autres. Leur idéal serait qu'ils fussent des moutons dociles envers eux et des loups féroces envers autrui. Car, il s'agit de défendre la communauté, tout en s'inclinant devant les volontés hiérarchisées des ancêtres. Le bénéfice de l'héritage est à ce prix.

Voilà pour le domaine intellectuel de l'enfance. Son domaine sentimental est encore moins favorisé. On a vu précédemment en

quel état de guerre perpétuel vivaient les époux. Le père et la mère qui ont le respect de leurs enfants devraient leur cacher soigneusement les discordes qui les divisent.

Non seulement il n'en est pas ainsi, mais l'un et l'autre cherchent à accaparer le cœur de leur progéniture, ne reculant devant rien pour arriver au but. Les femmes surtout excellent dans cet exercice. Déjà jalouses de l'affection du fils ou de la fille pour son père, quand ce père est un époux qu'elles aiment, leur mauvaise foi ne connaît plus de limite le jour où, ayant cessé d'aimer cet époux, elles commencent à le haïr.

Dès lors, quoi qu'il fasse, l'enfant ne peut être heureux ; il souffrira dans ses affections filiales et il souffrira dans son repos. Si sa petite âme sait déjà s'élever aux hauteurs sereines du devoir, il voudra faire œuvre de mansuétude et de réconciliation. Tâche ingrate entre toutes, au succès de laquelle

il ne saurait réussir quelle que soit sa patience. D'ailleurs, comment pourrait-il réussir ?... Il n'est pas en son pouvoir de ressusciter l'amour dans le cœur des anciens amants devenus des ennemis irréconciliables. Non seulement on le repoussera, mais on l'accusera de part et d'autre de faire le jeu de l'adversaire. Penché sur les pages arides des grammaires ou des précis d'histoire, il sentira passer sur son front le vent des colères conjugales. Ayant entendu ses maîtres vanter les joies du foyer et les douceurs de la famille, il se demandera avec inquiétude si ses parents ne sont pas des exceptions. Non, pauvre enfant, tes parents ressemblent à tous les parents, ta famille à toutes les familles. Toi aussi, plus tard, tu te laisseras prendre à l'éternel piège d'amour et tu connaîtras à ton tour l'amertume atroce du mariage. Tu ne seras pas plus coupable que ton père ; ta femme sera aussi inno-

cente que ta mère. Et tes enfants souffriront comme tu as souffert. Et il en sera ainsi, parmi les peuples et à travers les siècles, tant que des coutumes barbares consacreront l'éternité du Mariage.

L'enfant grandit ; il a quinze ans. L'Univers sollicite sa curiosité. Semblable au jeune oiseau qui sent croître ses ailes, il aimerait voler autour du nid dans lequel il fut si bien, mais où il commence à s'ankyloser. Jusqu'à ce jour, il n'a été que le reflet de ses ascendants, il voudrait être lui-même. Le développement de sa personnalité le tourmente comme un prurit. Son jeune esprit inquiet se complait au spectacle du monde. Il a hâte d'agir librement ou, du moins, d'avoir l'illusion de sa liberté.

Si la famille était ce qu'elle devrait être, loin de contrarier de pareils désirs, elle les seconderait dans la mesure du possible. Son action se ferait sentir discrète et délicate,

pour aider l'enfant à devenir un homme ou une femme. Pour la jeune fille, la mère serait une amie, une grande sœur clémentine ; envers le garçon, le père jouerait le rôle de confident, se targuant uniquement de son expérience et, encore, avec quel scepticisme !...

Il n'en va pas ainsi dans la réalité. L'amour des parents qui, jusqu'alors, comportait quelque grandeur, commence à tourner vers un égoïsme mauvais. La raison de cette métamorphose est des plus simples. Jusqu'à cet âge, leur amour a été une loi de nature, ainsi que nous l'avons vu. Il puisait sa raison d'être dans les causes chimiques ou physiques qui assurent la perpétuité de l'Espèce. A présent il n'en est plus de même. Théoriquement, l'enfant peut suffire à sa propre existence ; et si, dans la pratique, il a encore besoin du secours de ses parents, cela tient uniquement à la constitution de la société. C'est là un bienfait de la civilisation ; pen-

dant que d'autres travaillent pour lui, l'enfant peut rester improductif durant des années plus ou moins longues et s'assimiler ainsi, brièvement, le pénible labeur des générations qui l'ont précédé.

Il faudrait donc, logiquement, que sa famille continuât à lui assurer l'aide matérielle, tout en lui laissant une liberté de plus en plus grande. Il faudrait, en un mot, que les parents songeassent au bonheur de leurs descendants et non au leur. Mais ils ne peuvent se résoudre à ce sacrifice qui est celui des véritables affections. Je ne nie point que leurs intentions ne soient quelquefois excellentes ; mais elles sont plus souvent puérides.

L'inconvénient d'une telle éducation est que l'adolescent n'apprend pas à penser par lui-même, encore moins à agir. Au lieu de se fortifier, sa volonté s'anémie, son individualité disparaît. Et cela, entre quinze et vingt ans, c'est-à-dire à l'âge critique de l'exis-

tence, à l'âge qui décide de l'avenir. Cette étape de la vie est pourtant celle où la personnalité s'accuse le plus nettement. Les jeunes gens et les jeunes filles de cet âge ont toujours en eux un côté d'intéressant. C'est, en quelque sorte, leur apport d'humanité nouvelle, ce par quoi ils diffèrent des milliers et des milliers d'individus qui les ont précédés. Puis, sauf quelques rares élus appelés à jouer le rôle de chefs dans le troupeau humain, la grande majorité ne tarde pas à s'émasculer, à n'être plus que le reflet des ascendants. Ainsi, la jeunesse se passe et les plus beaux rêves s'évanouissent avec elle.

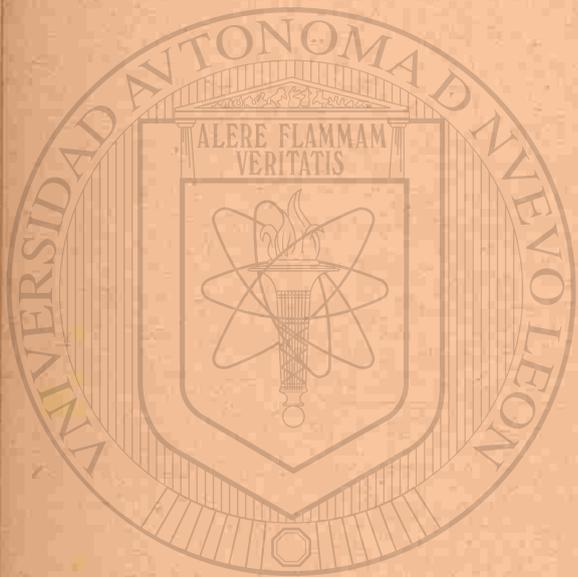
Du moins, pourrait-on pardonner à la famille — telle qu'elle existe actuellement — le rôle déprimant qu'elle exerce sur les enfants, si elle leur assurait le bonheur. Mais ce bonheur, elle ne le leur donne ni dans le présent, ni dans l'avenir. Les parents eux-mêmes ne sont pas heureux ; car, comme il arrivera

forcément un moment où la disjonction s'opérera entre eux et leur progéniture, en retardant la liberté de cette dernière ils se préparent des motifs de souffrance.

Que l'on ne vienne donc plus désormais défendre l'éternité terrestre du mariage par la nécessité sociale d'assurer aux enfants la protection des parents et la stabilité du foyer. Cette raison est d'abord mauvaise par elle-même, car elle affirme le droit de sacrifier le bonheur réel de ceux qui sont au bonheur problématique de ceux qui ne sont pas encore. De plus elle est fautive, car nous venons de constater que si l'influence de la famille est excellente pour l'enfant jusque vers sa dixième année, elle devient pour lui, après cet âge, souvent inutile et quelquefois dangereuse.

Nous verrons par la suite quels sont les moyens qui, tout en laissant aux couples la liberté de se joindre et de se disjoindre selon

les rythmes de l'amour, assureraient à leurs produits tout le bien-être de l'existence jusqu'au jour de leur développement intégral. Il ne nous paraît pas impossible de concilier ces deux desiderata.



CHAPITRE VIII

UNION LIBRE ET AMOUR LIBRE.

Si l'on admet la suppression possible du Mariage, — et c'est ce que nous venons de faire — il devient légitime d'envisager les moyens qui permettront de régler entre les sexes les rapports amoureux. Deux conceptions se présentent : 1° l'Union libre. 2° l'Amour libre.

L'Union libre, c'est le mariage contracté par deux êtres sans recourir à la sanction sociale que donne le maire, non plus qu'à la bénédiction religieuse qu'octroie le prêtre. Mais alors, de deux choses l'une : ou cette

union demeure intacte jusqu'à la mort de l'un des contractants et elle devient identique au Mariage, au point de vue du fait en lui-même; ou elle est rompue d'un commun accord entre les conjoints et elle rentre dans la conception de l'Amour libre.

Comme on le voit, l'Union libre n'a pas de caractère personnel. Elle ne saurait donc être une solution. Tout au plus est-elle un pis-aller, mais un pis-aller préférable au Mariage car elle conserve une certaine dignité dont ce dernier est trop souvent dépourvu. Il y a toujours quelque noblesse à s'élever au-dessus des préjugés de son époque, à mépriser les bénéfices des héritages et les lâchetés de la foule. Malheureusement, il faut bien le reconnaître, sauf de très rares exceptions, l'Union libre n'a pas encore été pratiquée loyalement. Sans doute, des jeunes filles et des jeunes gens ont pu s'aimer librement et vivre conjointement pendant un temps plus

ou moins long. Mais en général ceux qui ont agi de la sorte appartenaient à des classes sociales trop éloignées l'une de l'autre pour que le fait de leur union constituât réellement une liaison libre. Je m'explique.

Il n'entre point dans ma pensée de hiérarchiser les classes et d'établir entre elles des distinctions d'infériorité ou de supériorité. Les qualités du cœur et de l'intelligence sont les seules qui m'intéressent, car elles seules pourraient, sinon supprimer l'inégalité des fortunes, du moins légitimer cette inégalité. A chacun selon ses facultés, telle sera la devise des sociétés futures, le jour où une harmonie plus grande réglera les actions des hommes. Actuellement, il n'en est pas ainsi et je suis bien obligé de constater que l'union d'une ouvrière avec un jeune homme ayant une profession dite libérale emprunte aux circonstances sociales un caractère exceptionnel qui lui enlève précisément le bénéfice de

cette liberté dont elle n'a que les apparences. Il est certain, en effet, que ce jeune homme aurait trouvé dans son monde une jeune fille à laquelle son éducation et ses hérédités lui eussent fait donner la préférence. S'il ne l'a pas choisie, c'est parce que les préjugés se sont dressés entre elle et lui comme une barrière infranchissable. Ne pouvant, pour une raison quelconque, se résoudre au mariage, et d'autre part désireux d'avoir un foyer, de sentir auprès de soi la présence d'une compagne, il a fixé son choix parmi celles qui, déshéritées du sort, préféreraient encore l'aléatoire d'une union illégale à la solitude d'une existence de vieille fille souvent misérable. Je n'entends point dire que l'amour soit exclu de telles associations; il peut très bien exister de part et d'autre. Mais je répète que lorsque la société voudra tenter un essai loyal de l'Union libre, il faudra que cette union se pratique entre conjoints du

même rang. Un jour arrivera certainement où cette épreuve sera faite. Ce sera la transition nécessaire entre le passé et l'avenir. Transition intéressante, mais peu durable; car, ainsi que je l'écrivais plus haut, où cette union ne sera que l'identique copie du mariage actuel — et ce serait avoir fait un grand effort pour aboutir à un petit résultat — ou bien elle deviendra l'Amour libre.

Il est incontestable que la loi d'amour qui unit les sexes sera exempte de tout esclavage quand l'Humanité aura atteint l'idéal d'harmonie vers lequel elle tend d'un mouvement lent mais continu. Oui, un siècle viendra où les vierges et les adolescents pourront s'aimer en toute liberté, selon la puissance de leurs fluides, sans que la crainte des lendemains assombrisse leurs joies présentes. Ce jour-là, l'amour sera vraiment libre; j'entends par là qu'il ne subira d'autres lois que celles de la Nature.

Et encore, je reconnais à la Science, si son pouvoir peut aller jusque-là, le droit de perfectionner la Nature dans le sens du bonheur.

Alors, régnera véritablement sur terre l'âge d'or que les poètes ont placé si faussement à l'origine du monde. Il est heureux d'ailleurs qu'ils se soient trompés ; car, si nous ne parvenons pas à expliquer le mystère qui préside aux destinées de l'Espèce, si nous ignorons le sens de la vie, si nous n'apercevons même pas sa raison d'être, du moins sommes-nous obligés de constater que l'évolution se produit du mal vers le bien, du laid vers le beau, de l'erreur vers la vérité. Parmi tant de sujets d'angoisse, c'est une consolation précieuse pour l'esprit du philosophe.

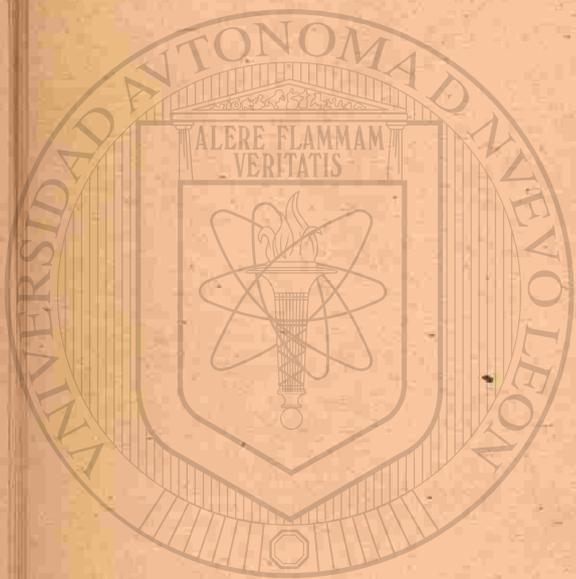
Pour que l'Amour libre ne soit plus seulement une théorie, mais devienne une réalité, il faudrait que les hommes fussent justes et bons, les femmes sincères et pondérées. Il faudrait également que l'individu eût une

conception plus altruiste de l'Univers. Jusqu'à ce jour, chaque homme a cru qu'il n'avait à travailler qu'à son bonheur personnel et que ce bonheur pouvait exister non seulement sans celui d'autrui, mais même en face de la douleur d'autrui. C'est un sentiment mesquin d'abord ; c'est une erreur ensuite. Qu'ils le veuillent ou non, les hommes sont étroitement liés entre eux et leurs efforts ne réussiront qu'autant qu'ils seront unis comme un faisceau de forces dirigées dans le même sens. Qu'il me soit permis de recourir à une comparaison familière. Quand des ouvriers veulent soulever une poutre ou tirer sur un cordage, un chef les dirige et d'un coup de sifflet imprime à leurs élans un rythme uniforme. Le fardeau est enlevé ou hissé sans qu'aucun des manœuvres n'ait dépensé ses forces inutilement. Au contraire, si chacun d'eux poussait selon sa fantaisie, sans obéir à une direction générale, le soliveau resterait

en place, immobile. Peut-être a-t-il fallu plusieurs siècles pour que les travailleurs aient mis en pratique cette loi élémentaire de la mécanique.

Eh bien, il en est de même pour le bonheur. Chacun accomplit des efforts désespérés pour l'attirer vers soi, non seulement sans s'occuper des efforts analogues de son voisin, mais en s'ingéniant à les contrarier. Et cela, dans l'unique espoir d'avoir une part plus grosse. Vanité puérile que la réalité vient démentir chaque jour. Sans doute, quelques âmes généreuses font abnégation de leur personnalité et travaillent pour un but commun. Mais elles sont isolées, et par cela même impuissantes. Toutefois, elles ne sont pas inutiles. Leur petit nombre ira en grossissant, ralliant les indécis, imprimant l'élan initial, concourant ainsi à la formation totale du grand faisceau harmonique. Insensiblement, la minorité deviendra une majorité. Ce

jour-là, le chef n'aura plus qu'à paraître ; il sera le Messie que la prière des hommes sollicite depuis l'aurore des âges. Je crains bien, hélas ! que plusieurs siècles ne s'écoulent avant sa venue. D'ailleurs, que ferait-il présentement ?... Il ne rencontrerait que des incroyables, car les ouvriers ne sont pas encore mûrs pour accomplir la besogne de Justice et de Vérité.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE IX

LA FEMME DEVIENT PAR LE TRAVAIL

LA COMPAGNE DE L'HOMME.

Je dirai plus loin quels seront les compromis possibles par lesquels la Société s'orientera insensiblement vers l'Amour libre; car il ne faut pas espérer une métamorphose instantanée du Mariage. Pour être vermoulue, cette institution a des bases encore solides, au moins en apparence. Mais je veux dès à présent montrer ce que sera l'Amour libre, le jour où la théorie deviendra une réalité.

Il nous faut tout d'abord constater les

progrès rapides, accomplis depuis quelques années à peine, par l'émancipation de la femme. Jusqu'à présent, sauf dans les classes ouvrières, l'homme seul travaillait. La mère, l'épouse, la fille, demeuraient les gardiennes du foyer. Certes, un tel rôle ne laisse point que de séduire notre imagination toujours éprise de poésie. Et il serait parfait dans un monde idéal où le rêve n'aurait point comme contrepoids l'action. Malheureusement, il ne nous est pas permis de nous leurrer avec des chimères et nous sommes forcés de tenir compte des contingences. Or, il faut bien le reconnaître, par le seul fait que la femme était soustraite, volontairement ou non, à la première nécessité de l'existence qui est d'assurer cette existence, elle perdait forcément les droits que peut conférer une telle responsabilité. Sans doute, les émancipatrices d'aujourd'hui ont raison quand elles réclament pour la femme des droits analogues

à ceux de l'homme ; mais elles ont tort quand elles accusent celui-ci d'avoir promulgué jusqu'à ce jour les lois à son avantage. Ayant eu toutes les responsabilités, il était équitable qu'il eût tous les droits. Les mœurs tendent à changer — et c'est pour le mieux. Le code suivra leur impulsion.

Done, un jour viendra où la femme sera l'égale de l'homme devant le travail. Cette révolution, qui sera la plus grande et la plus féconde de l'Humanité, s'accomplira pacifiquement et progressivement. Elle ne rencontrera, d'ailleurs, aucun obstacle sérieux. Les apparentes inégalités que la Nature a établies entre les sexes sont trop minimes pour qu'ils ne soient pas aptes, l'un comme l'autre, à accomplir des besognes sensiblement identiques. La force musculaire, qui pouvait avoir son importance aux époques de barbarie, n'a plus sa raison d'être aujourd'hui où les perfectionnements de la machine réduisent au

minimum l'effort du travailleur. Seule, la valeur intellectuelle devient discutable. Sans doute, présentement, le cerveau de l'homme est supérieur à celui de la femme; mais si l'on songe que celle-ci a été pendant de longs siècles privée de toute instruction, on a le droit de supposer que son infériorité n'est qu'apparente et qu'il suffira d'une ou deux générations pour qu'elle rattrape la distance qui la sépare du mâle. Aussi bien, certaines femmes ont déjà fait preuve dans les sciences, les lettres et les arts, d'une intelligence très souple, très assimilatrice. Il leur a manqué la personnalité; mais c'est là un don de naissance qui n'est dévolu qu'à une élite très restreinte. Il est permis d'espérer que leur sexe figurera un jour parmi cette élite.

Les différences essentielles qui séparent la femme de l'homme et lui assignent actuellement un rang secondaire dans l'Espèce résident ailleurs; elles se trouvent presque

uniquement dans la faiblesse de sa raison et l'atrophie de sa conscience. Jusqu'à ce jour la femme a été et n'a été qu'un être de sentiment obéissant aux impulsions de son cœur. Par là, elle s'est portée aux extrêmes du bien et du mal; elle a accompli les plus grands dévouements et commis les plus grands crimes. Inconsciente dans l'un comme dans l'autre cas, elle n'a jamais raisonné son action; ce fut là sa faiblesse, mais ce fut là sa force. Et ce fut son bonheur.

Faire acte de raison, en toute circonstance, est l'un des devoirs les plus pénibles que le sage ait à remplir ici-bas. Cela nécessite une belle culture d'âme jointe à l'ardent amour de la vérité. Il faut arriver à abstraire sa conscience, à la projeter en quelque sorte en dehors du moi, de façon à ce qu'elle se prononce entre autrui et le moi, ainsi qu'un juge impartial entre deux rivaux. Mais ce perpétuel effort est douloureux, car il va souvent à

l'encontre des sentiments les plus intimes. Toutefois, il développe la volonté et embellit l'existence. Se sentir maître de soi, vaincre les instincts égoïstes, dominer les influences nerveuses est une des joies les plus nobles que puisse goûter un esprit délicat.

Je ne crois pas que la femme ait encore pu atteindre de tels sommets. Et cela se conçoit ; chez elle, jusqu'à présent, le cœur a dominé le cerveau ; il l'a dominé d'autant plus facilement que l'on a refusé à ce cerveau toute nourriture. Dès lors la femme obéit à son instinct, c'est-à-dire au sentiment qu'elle éprouve à la minute même où elle agit. Sa justice est la négation même de l'idée de justice, laquelle suppose l'impartialité ; or, l'amour ou la haine, la sympathie ou l'antipathie sont la base de tous ses jugements. Je frémis en songeant au total d'injustices qui se produiraient si, du jour au lendemain, les femmes participaient pour moitié dans la di-

rection des affaires publiques. D'ailleurs, elles sont les premières à connaître cette imperfection de leur nature. Cela est si vrai que, dans les situations qu'il leur est permis d'atteindre actuellement, elles préfèrent de beaucoup se trouver sous la haute direction des hommes.

Tenue en esclavage ainsi qu'un bel animal de luxe à tous les besoins duquel on pourvoit, la femme n'a pas eu besoin de penser par elle-même. Sa conscience s'est atrophiée. Mais comme d'autre part son intelligence demeurait souple et lucide, elle s'est complu à développer la seule faculté qui pût lui être utile : la ruse. Prisonnière, elle a agi envers son maître comme un prisonnier envers son geôlier. Cela est tout naturel, et je proclame en toute justice qu'elle eut raison. Puisqu'elle n'était pas traitée d'égale à égal et qu'elle ne jouissait point des mêmes libertés que son compagnon, il était normal

qu'elle cherchât à dorer les barreaux de sa cage, à limer les anneaux de sa chaîne. Il faut reconnaître qu'elle a merveilleusement réussi dans ce rôle. Elle est devenue l'être de ruse par excellence. Et la ruse chez elle est d'autant plus dangereuse que la nature l'a douée d'une âme de comédienne. J'entends par là que son tempérament lui permet de jouer tour à tour les rôles les plus opposés avec une intensité de vérité extraordinaire. Il serait puéril de lui en témoigner la moindre rancune; car son excuse réside dans son inconscience, et celle-ci, je l'ai dit, provient de sa servitude. L'homme seul est coupable; du moins, nos ancêtres le furent pour nous.

Mais l'Humanité évolue. Les générations se succèdent et ne se ressemblent point; chacune bénéficie de l'effort accompli par celle qui l'a précédée. Le travail et la liberté feront de la femme l'égale de l'homme en lui donnant la raison et la conscience qui lui man-

quent actuellement. Elle acquerra graduellement le sens de la responsabilité, et, par suite, deviendra apte à remplir toutes les fonctions sociales. Ce jour-là, les deux sexes seront égaux dans le travail.

La première conséquence de ce progrès sera une réduction du labeur et un abaissement des salaires; et ce phénomène ne se localisera pas à telle classe de la société; il sera à peu près général. L'artiste, le bureaucrate, l'avocat, le commerçant, subiront cette baisse dans une proportion identique. De prime abord, ce nouvel état de choses peut causer quelque inquiétude; mais en l'examinant de près, il apparaît aussi rassurant que logique.

Actuellement, en effet, sauf dans les classes ouvrières, l'homme est seul travailleur. En supposant les deux sexes égaux par le nombre, il doit donc fournir un travail double puisqu'il a deux existences à assurer. Il n'en

sera plus ainsi le jour où la femme gagnera suffisamment pour pourvoir à ses besoins. Le travail de l'homme sera diminué de moitié ; de même son salaire. Mais ses charges suivront une décroissance au moins analogue. Si l'on vérifie attentivement le budget d'un homme moderne, on demeure surpris par la disproportion qui existe entre les recettes qu'il réalise et les dépenses nécessitées par son entretien personnel. Ces dernières atteignent à peine le tiers des premières. Où donc passent les deux autres tiers ?... On le devine aisément ; ils servent à assurer l'existence de la femme, de la maîtresse ou des maîtresses. C'est le tribut payé à l'amour ; c'est l'impôt du sexe. C'est le prix de la cage aux grilles dorées derrière lesquelles le petit oiseau charmeur et oisif pourra roucouler à son aise.

Pendant des siècles, volontairement d'abord, puis contrainte, la femme s'est conten-

tée d'être ce petit oiseau charmeur et oisif. La naïveté poétique des moralistes disait qu'elle était « la gardienne du foyer ». Nous avons vu précédemment combien ce rôle est incompatible avec son bonheur d'abord, avec celui de l'homme ensuite. Aujourd'hui, elle se refuse à demeurer plus longtemps dans un esclavage inutile, sans dignité comme sans plaisir. Aidons-la fraternellement à prendre sa place auprès de nous. Quand cette place sera prise, il n'existera plus, socialement, de différence entre les deux sexes.

Pouvant suffire à ses besoins, la femme n'aura plus à lutter pour la conquête du mâle. Ses ruses seront inutiles ; son rôle de charmeuse visera seulement les victoires de l'amour. Elle sera vraiment libre. Dès lors, rien ne s'opposera à ce que les sexes s'unissent selon les rythmes de leurs désirs. Deux êtres, attirés l'un vers l'autre, pourront ne plus compter avec les nécessités de l'exis-

tence. Chacun d'eux conservera la responsabilité de sa fortune. Ils vivront comme deux amis mettant en commun leur tendresse et participant également aux charges du ménage. Le jour où leur passion sera morte, le lien qui les unissait perdra sa raison d'être ; ils se sépareront sans souffrance, comme sans rancune, pour convoler l'un et l'autre vers de nouvelles amours *.

La triste amertume des passions agonisantes, les révoltes de l'âme et de la chair, le vertige de la liberté, tout ce qui constitue actuellement le lourd esclavage du mariage, n'existera plus. Les deux amants ne deviendront plus deux ennemis. Le bonheur leur sera de nouveau permis, sans qu'ils aient à recourir aux mensonges dégradants, aux adultères inutiles.

* Je laisse volontairement de côté la question de l'enfant que je traiterai dans un prochain chapitre.

Je n'ignore point les objections que cette théorie peut soulever. On ne manquera pas de me faire remarquer que l'amour ne s'envole pas simultanément, à heure fixe, ainsi qu'un oiseau auquel on rend la liberté. Son agonie se prolonge, semblable à des ondes sonores qui vont en diminuant. D'où l'éternelle souffrance des fins de liaison rendant les ruptures si douloureuses. Encore est-ce heureux quand la passion s'efface graduellement dans l'un et l'autre cœurs, quand la divine illusion ne survit pas chez une âme demeurée seule et dépareillée. Ces arguments ont leur valeur. Mais il faut bien reconnaître que, loin d'aggraver ces états psychiques, l'Amour libre ne peut que les atténuer. En effet, quand la mort de l'amour n'arrive pas simultanément dans les cœurs des amants ou des époux, cela prouve que ceux-ci n'étaient pas réellement destinés l'un à l'autre. Les fluides qui les unirent ne s'égalisaient pas en intensité. Sans

doute ils s'aimèrent parce que les circonstances sociales ne leur avaient point permis de rencontrer l'Élu véritable auquel ils étaient séparément destinés, de par leur essence amoureuse. A défaut de cet élu, qui ne s'est point trouvé sur leur route, ils se sont contentés de celui qui leur apparaissait comme son image plus ou moins parfaite. Toutefois, il n'y avait pas entre leurs âmes une jonction absolue ; il ne pouvait donc pas se produire, à l'heure de la lassitude, une disjonction symétrique. De là, une souffrance réciproque.

Avec l'Amour libre, de semblables phénomènes se produiront peut-être encore ; cependant, ils deviendront l'exception au lieu d'être la généralité. Grâce à la grande liberté qui régnera dans les mœurs, les deux sexes ne seront plus perpétuellement séparés ; jeunes hommes et jeunes filles mêleront leurs jeux et leurs travaux. Deux inconnus se rencon-

trant pourront s'aborder avec aisance, s'ils croient sentir en eux une attraction réelle. Et le jour où deux êtres voudront s'unir, ce ne sera plus à l'improviste, mais en présence d'un choix illimité. On conçoit alors que les couples évolueront avec une harmonie plus grande.

Ce n'est pas tout ; actuellement, les ruptures entre amants sont beaucoup plus douloureuses en apparence qu'en réalité, car les circonstances sociales aggravent pour moitié l'amertume des séparations. De part et d'autre, l'indifférence a succédé à l'amour, et cependant le couple hésite à se disjoindre, pour mille raisons secondaires. Si l'homme a l'âme sensible, il songe au triste sort qui attend sa compagne, non seulement parce qu'elle restera seule, dans la lutte pour l'existence, mais encore parce que ses amies, et jusqu'à ses parents, qui lui pardonnaient sa liaison aux jours de prospérité, prendront leur revanche

à l'heure du délaissement. De son côté, la femme connaissant l'avenir incertain qui lui est réservé, se cramponne avec désespoir aux dernières apparences de l'affection. C'est ce qui explique que, dans bien des cas, il est plus facile à des époux de divorcer qu'à des amants de rompre une liaison.

Avec l'Amour libre les nuances n'existeront plus et les difficultés seront aplanies. L'injuste suprématie du Mariage disparaîtra et l'honneur d'une femme ne dépendra plus de la tendresse de son cœur ou de l'ardeur de ses sens. Pour mériter l'estime, il lui faudra d'autres vertus, plus sérieuses et plus utiles.

On ne manquera pas non plus d'objecter qu'une pareille théorie conduira vite à la licence. Aucune loi ne réglementant les rapports sexuels, ceux-ci suivront librement les instincts de la nature. Non seulement cette perspective ne doit point effrayer les moralistes, mais elle doit au contraire les rassurer.

En effet, grâce à la liberté des mœurs qui existera — ainsi que je viens de le dire — les couples se formeront non plus au hasard, mais selon les grandes attractions de l'amour. Présentement, peu d'hommes et peu de femmes ont connu dans leur existence une passion réelle, dominante. Certes, ils ont cru aimer, mais combien peu nombreux sont ceux qui ont pu réellement s'unir — légitimement ou non, il n'importe — à l'être qui leur aurait dispensé les grandes joies de la passion !... Pour un couple parfait, harmonique, combien d'unions bâtardes !... De là ce perpétuel besoin de changer, cette course folle à la poursuite de l'âme sœur. De là aussi l'éternel adultère, les perpétuelles tromperies.

Certes, je crois l'avoir démontré, un amour unique durant toute la vie est un rêve irréalisable. C'est là une fatalité — bonne ou mauvaise, je l'ignore — devant laquelle il faut s'incliner. Mais de grandes amours, éche-

lonnées le long de l'existence, deviendraient possibles. Actuellement, on peut établir comme moyenne qu'un homme atteignant la vieillesse, depuis l'heure de sa puberté jusqu'à la veille de sa mort, a des rapports sexuels, d'une durée plus ou moins longue, avec deux ou trois cents femmes. Maîtresses d'une heure, d'une semaine ou d'une année, elles ont été pour la plupart des pis-aller acceptés dans l'attente de celles que l'on désire et dont les circonstances éloignent. Avec l'Amour libre, les obstacles disparaissent ; ceux qui sont destinés l'un à l'autre ne seront plus contraints à se fuir, ou tout au moins à s'éviter, le jour où ils se rencontreront. Ils pourront s'aimer et comme ils réaliseront l'un pour l'autre l'Idéal poursuivi, au lieu d'être éphémère, leur union aura tous les éléments de durée que l'on peut demander aux liaisons d'ici-bas. Il s'établira de la sorte une certaine harmonie qui ne peut pas exister dans l'état

de choses actuel. Les tromperies seront moins fréquentes. Si bien que pour ceux qui croient à la nécessité d'une moralité en amour et qui font de la permanence du lien charnel la condition même de cette moralité, l'Amour libre apparaît comme plus moral que le Mariage. Quant à moi, je n'en ai jamais douté. Je dois avouer toutefois que je ne considère point comme connexes les idées de moralité et d'amour et que je reconnais à tout être le droit de varier ses étreintes à l'infini, si tel est son rêve.

A côté de ces objections, dont je crois avoir démontré la faible valeur, la liberté de l'amour comporte des avantages inappréciables ; le premier de tous sera de donner aux vierges le droit d'aimer. Les préjugés parmi lesquels nous naissons font à ce point partie intégrante de notre existence, qu'il nous est impossible d'imaginer une Humanité différente de la nôtre. Or, tandis que nous sommes

remplis d'indulgence envers l'homme qui accomplit l'œuvre de chair en dehors du mariage, notre rigorisme ne connaît pas de châtement assez sévère, ni de mots suffisamment injurieux, pour châtier la jeune fille qui se permet une licence analogue. Dans cette inégalité de traitement, à l'égard des deux sexes, réside la plus grande des injustices. Notre hypocrisie l'excuse en alléguant les conséquences de l'acte qui ne sont pas les mêmes pour la femelle et pour le mâle. C'est là un mensonge social ; au point de vue de la nature, le seul qui importe dans la circonstance, le père et la mère ont une égale responsabilité envers l'enfant. Mais, dans l'esprit des lois, il importe avant tout de sauvegarder le Mariage ; de là cet excès de rigueur à l'égard de la fille-mère, car sa fraude est visible, tandis que celle de l'homme de l'est point.

L'Amour libre rendra à la jeune fille la

liberté qu'une civilisation plus apparente que réelle lui a ravie. Toutes les vierges dont la beauté s'étiole, dont les désirs se consomment dans l'attente d'un fiancé problématique, pourront suivre les penchants de leur cœur sans craindre la colère des parents ou le mépris des familles. Si l'on songe au capital d'amour qui, dans l'état actuel des mœurs, se trouve immobilisé, on devinera aisément la somme de bonheur dont l'Humanité future s'enrichira. C'est le but qu'il s'agit d'atteindre.

Au fond, il y a une telle identité entre les morales civiles et religieuses, que l'on ne sait vraiment plus quelle est celle qui a calqué l'autre. Les libres-penseurs qui attaquent l'Église oublient trop souvent que leur enseignement ressemble singulièrement à celui du catéchisme. A l'exemple de Don Quichotte, ils se battent contre des moulins à vent ; leurs discussions, neuf fois sur dix,

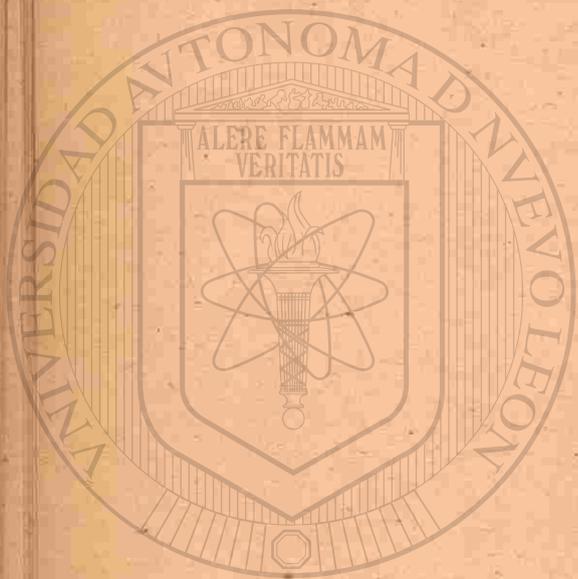
s'attardent à des querelles de mots. Au lieu de prêcher au nom d'un Dieu, ils décrètent au nom d'une Loi. Mais le résultat est identique; c'est l'âme même de la société qu'il convient de modifier profondément, dans le sens de la perfection, et non les apparences transitoires sous lesquelles elle se manifeste. Cette vérité devient singulièrement tangible dans la question qui nous occupe. Personne n'osera nier que le commandement de l'Église :

Œuvre de chair désireras
En mariage seulement

est considéré comme un dogme fondamental aussi bien par les croyants que par grand nombre d'incrédules. Or, ces deux mauvais vers, en apparence si insignifiants, sont la base unique sur laquelle reposent toutes nos sociétés. Nous vivons, nous pensons, nous agissons d'après eux. Ils sont la consécra-

tion directe, absolue, du Mariage. Il importe vraiment peu de brûler le petit manuel qui les renferme si le législateur les recueille dans son code. Ce qu'il faut, c'est extraire progressivement de l'âme des foules la pensée dont ils ne sont que l'expression.

Hélas ! la lutte de la raison contre les religions est loin d'être terminée. Nous avons pu briser les dogmes, leur esprit subsiste toujours. Les préjugés sont comme les mauvaises plantes ; il faut les arracher pendant longtemps pour arriver à détruire leur graine.



CHAPITRE X

LE SORT DE L'ENFANT DANS L'AMOUR LIBRE.

J'arrive au point le plus délicat du problème : l'Enfant. Dans un roman * quelque peu fantaisiste et paradoxal, je me suis plu à envisager l'hypothèse d'une *parturition artificielle*, c'est-à-dire la création de l'être humain sans le secours de la femme. Malheureusement, ce n'est là qu'une conception de romancier. Certes, elle est séduisante ; mais bien que je croie la science capable d'accomplir tous les miracles, je n'ose espérer d'elle

* *Le roman d'un singe.*

celui-là ; c'est regrettable, car il simplifierait singulièrement la question des rapports entre les deux sexes. Ainsi que je l'écrivais alors, ceux-ci, « libérés de toute crainte, pourraient perpétrer leur union, uniquement guidés par la puissances des fluides. Une morale plus haute que celle des religions présiderait à la constitution des familles ; car, prenant pour but la reproduction de l'espèce, les États imposeraient à chaque individu un nombre d'enfants proportionnel à la fortune. »

Puisque ce ne sont là que des rêves, envisageons l'Humanité telle qu'elle est et essayons d'établir consciencieusement ce que deviendra la famille avec l'Amour libre, notre pensée n'étant point de la supprimer mais bien de l'élargir. Par les soins qu'il réclame pendant les toutes premières années de son existence, l'enfant appartient plus exclusivement à la mère qu'au père. C'est donc elle qui devra veiller sur le nouveau-né. Je ne doute point

d'ailleurs que ces soins très complexes et très délicats ne se simplifient peu à peu grâce au progrès. C'est ainsi que l'allaitement naturel disparaîtra insensiblement — dût l'ombre de Jean-Jacques Rousseau en tressaillir de colère.

Cet allaitement est un restant de barbarie qui s'est transmis jusqu'à nos jours, grâce à une sentimentalité de mauvais goût. Il avait sa raison d'être aux époques lointaines où le bipède apparut sur le globe. La nature prévoyante assurait la nutrition de l'enfant jusqu'à ce qu'il eût les forces nécessaires pour suivre ses parents à la recherche de la pitance quotidienne. J'ai dit : « la nature prévoyante », mais c'est là une expression qui ne me satisfait qu'à moitié et que j'emploie pour éviter une digression trop longue. Il est bien évident que ce phénomène de l'allaitement, si simple en apparence, si complexe en réalité, ne s'est pas accompli par le seul fait d'une

intelligence extériorisée, Dieu ou Nature, mais bien en vertu de causes mystérieuses que nous ne soupçonnons pas encore, que nous ignorerons peut-être toujours. L'essentiel est ici de savoir que l'allaitement est une loi de Nature. Mais y a-t-il une raison supérieure qui puisse contraindre l'Humanité à subir éternellement cette loi?... Je ne le crois pas ; car, s'il en était ainsi, l'homme moderne devrait renoncer à tous les bénéfices du progrès et revenir aux âges de la sauvagerie. Sous des prétextes analogues, il devrait se dépouiller de ses vêtements, puisque la Nature avait doté son ancêtre d'une toison suffisante pour le préserver des rigueurs des saisons. Les plus élémentaires ustensiles, tels que les cuillers et les fourchettes, pourraient être proscrits et condamnés, attendu que la Nature a oublié de les inventer et que les chimpanzés actuels savent s'en passer.

En ce qui concerne l'allaitement naturel,

la science n'a pas prouvé qu'il soit indispensable, ni même nécessaire. Le biberon peut très bien remplacer le sein de la mère ou de la nourrice. Si les arguments physiologiques avaient place ici, je pourrais démontrer que ce mode de nutrition est préférable dans bien des cas. Je connais au moins un homme qui fut élevé ainsi et qui, arrivé à l'âge de la maturité, ne s'en porte pas plus mal.

J'ai pris cet exemple parce qu'il est typique et qu'il démontre que, grâce à l'industriel progrès, tous les soins réclamés par l'enfance arriveront à se simplifier d'une façon analogue.

N'étant plus absorbée par la maternité, la femme pourra vaquer à ses occupations habituelles. L'œuvre de création ne paralysera guère son travail que pendant quelques semaines. Il lui restera encore le souci de l'éducation du nouveau-né, et c'est là une tâche suffisamment importante pour requérir son attention. Toutefois, ce n'est plus une

corvée uniquement matérielle, et les joies qui s'y trouvent jointes en compensent largement les ennuis. Délicieuses années pendant lesquelles la jeune âme sort de ses limbes pour prendre conscience de l'Univers.

Certes, je crois peu à l'immuabilité des êtres sur cette planète. Il est évident que, de génération en génération, le monde moral et le monde physique subissent les lois éternelles du transformisme. Mais, quel que soit le devenir de l'Espèce, je suis persuadé que l'enfance conservera ce charme magique qui nous émeut si doucement. Oui, quelque profonde, quelque complète que soit l'évolution de nos mœurs, l'amour maternel et paternel restera immuable. Ce sentiment n'est point connexe au Mariage ; il ne faut donc pas que le cœur des mères redoute la venue de l'Amour libre. D'ailleurs, nous allons voir minutieusement ce que la paternité et la maternité deviendront alors.

Tant que le couple dont l'enfant est le produit gardera son unité, la question ne souffre aucune difficulté. Ainsi que dans nos ménages modernes, le père et la mère veilleront également sur leur descendant. Leurs devoirs et leurs droits seront identiques. Je prends donc l'hypothèse de la disjonction de ce couple. Cette disjonction pourra être douloureuse, mais du moins, grâce à la révolution accomplie dans les mœurs, elle n'entraînera avec elle aucune animosité sérieuse. Il ne faut pas oublier, en effet, que les femmes et les hommes d'alors seront élevés dans des idées diamétralement opposées à celles des temps présents. La conception du mariage, dont nous subissons l'hérité depuis tant de siècles, a pénétré si profondément dans nos consciences, que les époux divorcés souffrent pendant les premiers mois qui suivent le divorce, en songeant que celle-là qui fut leur femme peut appartenir à un autre. Cette dou-

leur a sa raison d'être ; elle est le produit logique et direct de cette morale religieuse que les générations se sont transmise l'une à l'autre depuis les plus lointaines origines de l'histoire ; morale qui s'est infusée dans notre sang, qui, si j'ose ainsi m'exprimer, a pénétré jusqu'à la moelle de nos os ; morale qui veut que l'époux considère l'épouse comme sa propriété exclusive pendant toute sa vie. Voilà pourquoi notre époque, qui est par excellence une époque de transition, renferme simultanément des énergies de sens opposés. Elle joint le crépuscule du monde qui disparaît à l'aurore de celui qui se lève. Nous portons toujours en nous la servitude du Mariage, et néanmoins nous allons impérieusement vers la liberté de l'Amour. De là une absence d'équilibre, un manque de cohésion dans la société moderne. On peut regretter ces tiraillements ; mais ils sont nécessaires, car ils certifient la marche en avant et

constituent une des conditions du progrès.

Ainsi, l'amitié pouvant survivre à l'amour dans l'avenir que nous envisageons, les amants désunis conserveront encore des rapports plus solides que ceux qui existent de nos jours, dans bien des ménages, entre mari et femme. L'enfant issu de leur accouplement sera le lien imbrisable qui unira leurs cœurs à travers l'existence. Il deviendra le magicien grâce au sourire duquel ressusciteront les tendresses mortes. Il est probable qu'alors l'enfant portera le nom de sa mère ; en tous cas, sauf d'infimes exceptions dans la discussion desquelles ce livre de généralités ne saurait pénétrer, c'est auprès d'elle qu'il restera pendant les premières années de sa vie, c'est-à-dire jusque vers l'âge de huit ans. Son entretien sera assuré financièrement et de façon égale par les deux êtres qui l'auront procréé.

Je suis persuadé que le jour où la société

que j'entrevois fonctionner régulièrement, cette grosse question de l'argent, qui joue dans notre monde un si grand rôle, n'aura plus alors qu'une importance secondaire. Je dirai plus loin ce que deviendra l'héritage.

L'essentiel est de comprendre que l'argent n'aura plus la valeur excessive — philosophiquement parler — qu'il a de nos jours. Sans doute il conservera sa raison d'être, qui n'est autre que de faciliter les transactions commerciales entre civilisés ; mais il n'inspirera plus ces passions égoïstes dont l'avarice est la synthèse. Les personnes qui défendent la famille telle qu'elle est constituée ne se doutent pas que cette famille est l'une des causes les plus certaines de l'âpreté que revêt la lutte pour la vie. Non seulement l'homme doit, en plus de son existence, assurer celle de sa femme et de ses enfants, mais il lui faut encore thésauriser pour constituer une dot à ses filles, s'il veut les marier un jour. Dès

lors l'instinct d'économie, développé par des sentiments que l'état de choses actuel encourage, ne connaît plus de limites. De là cet accroissement aussi immoral qu'inutile de certaines fortunes à côté de misères navrantes. Certes, il ne faut pas médire de notre temps ; jamais la charité n'a élevé une voix aussi éloquente. La philosophie, la politique, la littérature — voire même la religion — sollicitent la pitié du riche en faveur du pauvre. Je ne crois pas que de nos jours il y ait encore de mauvais riches, dans le sens vraiment tragique que l'on donnait jadis à cette expression. Soulager le mal est bien ; mais le supprimer serait peut-être plus juste et plus logique.

Lorsque l'Amour libre aura modifié la constitution de la famille et que la femme sera devenue, par le travail, l'égale de son compagnon, la course à l'argent aura perdu cette espèce de sauvagerie qui la caractérise pré-

sentement. Sans doute, on pourra songer encore à économiser ; mais du moins sera-ce uniquement par prévoyance pour la vieillesse et non pour laisser aux descendants une fortune qu'ils gagneront par eux-mêmes. Il est donc permis de supposer que les pères verseront de leur propre mouvement, entre les mains des mères, la part qui leur incombera dans l'élevage de leurs enfants. Toutefois, si l'individu oublie ses devoirs ou cherche à s'y soustraire, il appartiendrait à la société de les lui rappeler. Il suffirait pour cela d'une simple loi. Mais ceci rentre dans le domaine du législateur. La solution est applicable dans son principe ; et c'est là l'essentiel.

Donc, pour résumer en dix lignes ma pensée, depuis sa naissance jusqu'à l'âge de huit ans, l'enfant, en cas de disjonction du couple, restera sous la tutelle de sa mère. S'il y a protestation motivée de la part du père, il appartiendra à la Loi de prononcer,

comme elle le fait actuellement après le divorce. La vie matérielle de l'enfant sera assurée en parties égales par ses deux ascendants. Si l'un d'eux se refuse à ce devoir, la Loi interviendra pour le contraindre.

Quand il a atteint l'âge de huit ans, l'enfant a suffisamment pris conscience de la vie matérielle pour pouvoir remplir par lui-même les fonctions élémentaires du petit civilisé. Il sait se lever, s'habiller, vaquer à sa propreté, manger, se coucher. En principe, j'admettrais volontiers que le garçon allât avec le père, et que la petite fille restât avec la mère. Mais il va sans dire que la plus grande liberté devra être laissée aux couples disjoints. L'essentiel est qu'il y ait harmonie de pensée des deux côtés ; autrement dit, libre consentement.

Comme toute idée nouvelle, celle-ci semblera bizarre à première vue. Toutefois, si au lieu de sourire on veut l'examiner de près, on s'apercevra que non seulement elle n'apporte

aucune révolution, mais qu'elle s'est réalisée de tous temps avec la conception de la famille. N'est-ce pas le père, en effet, qui se charge de l'éducation des fils, tandis qu'il laisse à la mère le soin de veiller sur ses filles?... Donc, au point de vue moral, cette innovation sera plus apparente que réelle. Quant à la question financière, elle ne saurait présenter de sérieuses difficultés, le couple, disjoint ou non, devant participer également à l'éducation des enfants. Quelques esprits légers ne manqueront pas de s'écrier : « Et quand il n'y aura pas d'argent ? » Je leur demanderai à mon tour : « Et quand il n'y a pas d'argent dans les ménages actuels ? » Et lorsqu'ils auront répondu à ma question, je répondrai facilement à la leur. Non seulement cette observation ne saurait être un obstacle, mais il est bien certain qu'avec l'Amour libre, la pauvreté sera moins pénible pour les parents et pour leur progéniture.

L'éparpillement des couples amoindrira peut-être les liens familiaux, mais il fortifiera les liens humanitaires, ce qui est préférable au double point de vue sentimental et utilitaire. La fraternité sociale, qui n'est encore qu'un mot, deviendra par la force même des choses une réalité. Si bien que cet avenir envisagé par ses détracteurs comme le triomphe de l'égoïsme, apportera au contraire des éléments d'altruisme que nous ne pouvons pas soupçonner.

Je dois ajouter que l'éducation de l'enfant de huit à quinze ans sera singulièrement facilitée par l'existence d'établissements spéciaux qui ne seront autres que nos modernes lycées transformés et améliorés. Depuis quelque temps un certain mouvement d'opinion s'est prononcé contre l'internat. Ce mouvement a sa raison d'être. Nos établissements scolaires ont besoin de subir des modifications profondes. Tels quels, tels sur-

tout que les hommes de ma génération les ont encore connus, ils répondaient à un état social qui disparaît de plus en plus. Lorsqu'ils furent créés la nation était essentiellement militaire. L'armée avait alors une suprématie qu'elle n'a plus; c'était vers elle que se tournaient les classes aisées. L'ombre de Napoléon planait toujours sur la France. La discipline des lycées était en harmonie avec le militarisme ambiant. La vie de caserne y trouvait en quelque sorte une reproduction en miniature. De là l'uniforme avec sa tunique et son képi, la marche par file de deux et au pas pour se rendre d'une classe à l'autre, le silence dans les rangs et au réfectoire, le dortoir et le séquestre, etc... Nous n'avons plus maintenant une conception aussi étroite de la discipline. Les jeunes générations regimbent à se sentir traiter comme des enfants de troupe. Elles n'ont pas tort, car l'idéal de la vie s'est déplacé. La légende

des champs de bataille a beaucoup perdu de son magnétisme et ce n'est plus elle qui captive la jeunesse. L'Intelligence tend à prendre une suprématie réelle sur la Force; la guerre apparaît de plus en plus comme le dernier geste de la Barbarie.

Il faut nous réjouir de ce progrès et montrer quelque indulgence envers ceux dont le seul tort est de se hâter d'en bénéficier. Les écoliers d'aujourd'hui réclament certaines libertés qui ne sont pas incompatibles avec l'intérêt de leurs études. L'Université leur en a déjà accordé quelques-unes, bien minimes encore, mais elle sera contrainte d'octroyer graduellement toutes les autres. Si bien que l'internat se modifiera complètement et la faveur lui reviendra. Il finira même par être dans l'avenir le seul régime des établissements universitaires pour l'un et l'autre sexe.

Ce jour-là, non seulement l'initiative individuelle ne sera plus étouffée chez l'enfant,

mais au contraire elle sera développée par tous les moyens. Le lycée ne représentera plus une réduction bâtarde de la caserne ; il sera l'initiation logique à la vie. La tutelle disciplinaire suivra une progression inverse de l'âge ; elle sera pour ainsi dire nulle pendant la dernière année. Si bien qu'ainsi l'adolescent entrera de plain-pied dans l'existence. Il ne connaîtra plus cette griserie aussi bête que dangereuse qu'ont trop connue ses aînés et qui les rendait semblables à des animaux féroces devant lesquels on ouvre subitement les barreaux de leur cage.

Le lycée de l'avenir ne sera pas précisément une grande famille, mais bien plutôt une réduction de la société, une espèce de phalanstère. Le jeune homme y conservera une liberté d'action qui, comme dans toute société équilibrée, ne sera subordonnée qu'à la liberté d'autrui. Dès son âge le plus tendre, et cela graduellement, il apprendra à ne re-

lever que de sa conscience, à être son propre maître. Ainsi, l'un des sentiments les plus utiles pour l'humanité, celui de la responsabilité, qui actuellement est annihilé pendant toute l'enfance, acquerra très vite un développement très grand.

L'une des erreurs qui furent le plus néfastes aux peuples comme aux individus a été de croire que la tyrannie est l'école de la raison. Le contraire est la vérité. La Force, qu'elle soit représentée par un gendarme ou par une loi, a pu plier l'homme pendant des siècles ; mais elle ne l'a jamais convaincu. Or la sagesse ne résulte que de la conviction, laquelle est basée sur l'expérience ou le raisonnement. A travers les temps et sur l'étendue de l'Univers, l'interminable nomenclature des lois, des morales, des religions, aboutit à ce mot unique : défense. Ceux-là qui prônèrent cette discipline barbare espéraient sans doute modifier la nature humaine,

paralyser son élan vers le bonheur. O vanité d'un tel espoir!... La pensée toute-puissante a toujours su secouer ses entraves; si bien que l'immense effort des réactions engendre forcément la conquête des libertés.

Combien supérieures la parole qui persuade, l'expérience qui convainc! Le doux rêveur qui passe, en semant la bonne graine, est le véritable ouvrier de l'avenir. Les foules peuvent faire autour de lui le vide et le silence ou le honnir sous leurs malédictions; il n'importe. Ce maudit et ce pestilentiel trouvera toujours une âme qu'il évangélisera. Cette seule étincelle sera le commencement de l'incendie et la flamme se propagera, accomplissant lentement mais sûrement son œuvre de conquête. Si jamais un nouveau fils de Dieu descendait sur terre, il devrait, avant toute chose, formuler cette prière: « O mon Père! comme pour Jésus, donnez-moi douze disciples, et je convertis l'Univers. » Non seu-

lement, en effet, le pouvoir de la persuasion est immense, mais il est le seul qui résiste à l'épreuve de la liberté. La force des religions n'eut pas d'autre origine. La foi fut alors la chaîne magnétique qui relia les foules dans un même frisson. Et son œuvre apparaît si colossale qu'elle nous émerveille encore, nous, les incrédules. Mais combien plus puissante et indestructible sera la conviction moderne, fortifiée par la raison, confirmée par la science!... Voilà le vrai pain de vérité dont les âmes ne se rassasieront jamais. Les prêtres qui le distribueront sur leurs autels verront s'écraser à leurs pieds le cortège des communiants.

Ce serait commettre une erreur profonde, que de croire l'enfance inaccessible au raisonnement, surtout lorsque celui-ci est basé sur l'expérience. Élevés librement, les adolescents ne seront plus, comme leurs aînés, sans cesse à l'affût de la fraude. Ils croiront à

la parole des maîtres, car ceux-ci seront des amis et non des tyrans. Leur jeunesse sera la phase expérimentale par laquelle s'ébauchera leur vie future. Sans doute, il y aura des tâtonnements douloureux, des imprudences généreuses, des fautes regrettables; mais ces erreurs s'accompliront à un moment de l'existence où rien n'est irréparable et elles deviendront des leçons bienfaisantes.

Élevés librement, les hommes de l'avenir acquerront très jeunes la science de la vie. Ce ne seront point des désillusionnés, car la désillusion provient d'un écart trop grand entre le rêve et la réalité. Or, on ne les aura pas élevés dans le mensonge. Ils verront l'univers sous son optique réelle et non plus à travers des mirages. Ce seront des sages dans le sens philosophique du mot.

Est-ce à dire que parce qu'ils ne subiront pas la tutelle immédiate de leurs parents ils les aimeront moins? Je ne le crois pas. Certes,

les sentiments familiaux se modifieront, mais ils ne perdront rien de leur intensité. Le père et la mère deviendront plutôt des amis auxquels on parle avec confiance, que l'on écoute avec respect. Il n'y aura plus entre parents et enfants d'une part cette crainte sournoise, de l'autre cette autorité susceptible qui sont les conséquences logiques de la famille moderne. Une confiance réciproque régnera.

De seize à vingt ans, les enfants choisiront en toute liberté la situation vers laquelle les entraînent plus spécialement leurs aptitudes physiques ou intellectuelles. N'ayant point subi, comme de nos jours, l'influence familiale, leur choix sera plus libre et, par cela même, plus sincère, plus juste. Les vocations se dessineront à l'abri de toute contrainte. Sur dix enfants, avec notre système d'éducation, il y en a au moins neuf dont la position future est décidée d'avance par les parents. On consulte les intéressés pour la

forme ; ou plutôt, on ne les consulte pas. On les élève dans l'idée de ce qu'ils seront plus tard. Et comme le sens de la liberté, loin d'être développé, a toujours été étouffé en eux, ils suivent docilement l'impulsion qu'ils reçoivent. Ce n'est que longtemps après qu'ils s'aperçoivent qu'ils étaient nés pour faire autre chose que ce qu'ils font ; mais il est trop tard. Résignés, ils poursuivent leur tâche, sans gaieté comme sans entrain. De là ce malaise perpétuel, cette tristesse à peine voilée qui planent sur tant d'existences.

Sans doute la terre n'en continue pas moins à tourner impassiblement autour de son soleil ; les fleurs éclosent et les printemps chassent les hivers. Mais cela prouve uniquement que l'équilibre douloureux et instable de l'ordre social n'influe en rien sur la merveilleuse harmonie de l'Univers. Or, le bonheur de l'Espèce résidera dans une harmonie totale, un équilibre absolu. C'est vers

cette perfection que l'Humanité s'avance, avec lenteur, mais certitude ; c'est pour en hâter le règne que les penseurs travaillent sous l'œil indifférent ou hostile du grand troupeau.

Le plus grand mal peut-être dont souffre la jeunesse moderne, c'est cette paralysie qui, au sortir de l'adolescence, la maintient dans la cellule familiale, l'empêche de rayonner vers les horizons tentateurs. Les liens tissés entre l'enfant et ses ascendants sont si solides et si complexes qu'il devient impossible de les briser. La mère, qui pendant vingt ans s'est habituée à voir son fils ou sa fille tous les jours, souffre à la seule pensée d'une séparation. Elle n'admet guère cette rupture que devant la nécessité du mariage ; car alors une nouvelle cellule se greffe sur la cellule primitive. Mais l'individu marié n'est plus libre, sa force d'initiative est annihilée ; on peut le considérer, à bien des points de

vue, comme perdu pour la race. Comment s'étonner dès lors de cette abondance d'énergies sans emploi dont les nations civilisées se meurent ?...

Grâce à la conception nouvelle de l'éducation qui, ainsi que nous venons de le voir sera la conséquence de l'Amour libre, grâce à la dispersion de la famille, un tel état de choses n'aura plus sa raison d'être. Parents et enfants vivront dans une liberté réciproque, liberté dont on aura de part et d'autre le respect le plus absolu. Lorsque le jeune homme ou la jeune fille auront terminé leur instruction, ils deviendront à leur tour des individualités distinctes et indépendantes, pouvant disposer librement de leurs existences, et n'ayant d'autres attaches avec leurs ascendants que les sentiments d'affection. Ils entreront à leur tour dans la grande mêlée et, grâce à l'apaisement social, qu'apportera le règne de l'Amour libre, leurs débuts dans la

vie seront moins pénibles et moins douloureux que ne le sont ceux des jeunes gens de ce siècle.

Désirant donner à ce livre la plus grande concision possible, afin d'en rendre la lecture moins aride, j'ai dû forcément limiter ce chapitre aux généralités. Je n'ai envisagé que la situation de l'enfant dans les classes bourgeoises. Mais si l'on veut élargir la question et considérer les conséquences résultant de l'évolution amoureuse dans l'innombrable troupeau des travailleurs manuels, ouvriers des villes ou des campagnes, on s'aperçoit aisément que les solutions seront identiquement les mêmes. Je les répète pour plus de clarté : 1° Depuis sa naissance jusqu'à l'âge de huit ans, l'enfant, en cas de disjonction du couple, restera sous la tutelle de la mère. Son entretien est assuré en parties égales par ses deux ascendants. Passé cet âge, le garçon pourra rejoindre son père. Enfin, de

grandes écoles industrielles, commerciales, agricoles, dont le fonctionnement sera le même que celui des lycées dont je parlais plus haut, recevront filles et garçons, leur permettront de choisir un métier et d'en faire l'apprentissage. Vers seize ou dix-sept ans, le jeune homme et la jeune fille sortiront de ces établissements aptes à gagner leur existence. Il appartiendra au juriconsulte de spécifier que l'aide pécuniaire des parents pourra leur être assurée, sinon totalement, du moins dans une certaine proportion qui ira en décroissant, jusqu'à ce qu'ils aient atteint la vingtième année.

Sur cette nouvelle conception de la famille, il est une objection que l'on ne manquera pas de me faire et que voici: « Comment le père, appelé à participer pour moitié dans l'éducation des enfants, pourra-t-il avoir la certitude que ceux-ci lui appartiennent réellement?... » J'avoue en toute franchise que je

n'aperçois pas la possibilité d'un pareil contrôle; peut-être la science le trouvera-t-elle un jour. Mais, à mon tour, je demanderai à mes adversaires si les garanties qu'ils exigent de l'Amour libre existent avec le Mariage. S'ils veulent être sincères, ils seront bien obligés de répondre que le père actuel ne possède aucune certitude *matérielle* de ses paternités. Seule, la confiance qu'il a dans la fidélité de sa femme le met à l'abri du doute, — ce qui, entre parenthèses, m'a toujours rendu sceptique à l'égard des théories ataviques prises trop à la lettre. Eh bien, il en sera de même avec l'Amour libre. Et je ne crains pas d'ajouter que ces garanties morales auront alors beaucoup plus de valeur qu'à présent. En effet, étant donnés les préjugés actuels, l'épouse adultère a tout intérêt non seulement à dissimuler sa faute, mais, en cas de surprise, à la restreindre le plus possible et surtout à ne

jamais en avouer les suites, même si elles sont évidentes. Le mari pardonne souvent, oublie quelquefois, mais le père ne pardonne ni n'oublie. L'aveu aurait donc pour résultat de vouer le pauvre enfant innocent aux rancunes, aux injustices. Dans la société de l'avenir, l'adultère n'existera plus ou du moins sera infiniment rare, et ses conséquences perdront toute importance. L'épouse n'aura donc plus à redouter sa faute, ni à mentir sur une paternité dont elle aurait la certitude.

Ainsi, cette terrible question de l'enfant que l'on oppose toujours comme un problème insoluble à ceux qui attaquent le Mariage, ne saurait être un obstacle sérieux. Sans doute il ne faut point la traiter à la légère ; elle réclamera même l'attention consciencieuse du législateur le jour où l'Amour libre commencera à prévaloir contre le Mariage. Mais pour l'instant, il suffit de l'envisager dans ses

grandes lignes et de se bien convaincre qu'elle ne comporte aucune difficulté insurmontable. En théorie, la victoire est certainement gagnée ; c'est à la pratique qu'il appartiendra de réaliser peu à peu cette victoire.

Ce chapitre ne saurait être complet si je n'examinais ce que deviendra l'héritage, le jour où la famille aura perdu sa cohésion actuelle. Si, comme je l'ai indiqué et comme cela semble logique, les enfants portent le nom de leur mère, ils hériteront d'elle dans les conditions normales et, de ce côté, la parenté sera facile à établir. Quant aux hommes, ils testeront librement, selon leur choix. Mais je veux espérer que la société de l'avenir aura la sagesse de supprimer l'héritage ou tout au moins de le restreindre le plus possible.

Pendant longtemps, j'ai cru à la légende des mauvais enfants attendant avec impatience la mort de leurs parents pour jouir des

richesses qui devaient leur revenir. Et toute ma sympathie allait vers ces mères, pères, oncles, tantes, dont le dévouement affectueux était si mal récompensé. La seule pensée que l'on pût mettre en balance les sentiments de tendresse envers des ascendants et le misérable argent qu'ils laissent à leur mort, m'apparaissait comme une monstruosité digne d'une âme criminelle. Je croyais bien naïvement qu'il fallait atteindre un certain âge pour se désintéresser de ces questions d'héritage toujours un peu méprisables.

Hélas ! en avançant dans l'existence, en regardant le monde de plus près et avec attention, j'ai constaté que les parents étaient aussi ardents, sinon davantage, à disputer à leurs enfants mêmes les bénéfices des héritages. Seulement, ils abritent leur honteuse cupidité sous une fallacieuse morale. Il s'agit, d'après eux, d'empêcher les fortunes d'être

dilapidées. Neuf fois sur dix c'est un hypocrite mensonge. Et, la dixième fois, c'est une monstrueuse atteinte à la liberté. Tout homme, en effet, a le droit d'employer ses richesses à tel usage qu'il lui plaît, s'amusât-il à les jeter par la fenêtre, au sens littéral du mot. La vérité, c'est qu'il y a chez les enfants comme chez les parents égalité d'infamie, quand l'héritage est en jeu et que les âmes n'ont pas acquis un mépris absolu de l'argent.

Hélas ! il n'est pas permis à tout le monde de s'élever à un tel mépris. Un effort de cet ordre nécessite une culture intellectuelle dont peu d'esprits sont capables. D'ailleurs, les sages qui réalisent cette vertu sont généralement méconnus ; on les considère comme des fous ou des imbéciles. La foule ne les comprend pas ; et, il faut bien le dire, notre vie sociale semble leur donner tort. Tout concourt, en effet, à rendre la fortune synonyme

du bonheur. Or, c'est là précisément que git l'erreur ; les sages le savent bien, et ils ne se trompent pas.

Certes, le va-nu-pieds qui court après la pièce de cent sous nécessaire à sa nourriture, à son logis, à ses vêtements, a raison de considérer l'argent comme un synonyme du bonheur, car son premier bonheur sera de manger, de pouvoir coucher dans un lit, de s'habiller chaudement. Mais quelque pessimiste que l'on soit, il faut bien reconnaître qu'en cette fin du dix-neuvième siècle, et dans nos pays civilisés, ce va-nu-pieds est l'exception. Les hommes, en majorité, ont leur existence matérielle régulièrement assurée par le travail. Aussi, à moins d'être enclins à la gourmandise, ils ne songent pas à mettre leur bonheur dans l'acte nutritif. Donc, de ce côté, un surplus de fortune peut tout au plus leur donner le plaisir fugitif d'une chère plus fine, d'une cuisine plus délicate, mais ne sau-

rait leur procurer cette émotion joyeuse qui allège le corps et vivifie l'âme, cette émotion qui se manifeste si diversement et que la langue des hommes définit par ce mot unique : le bonheur.

Ce n'est pas davantage parce qu'ils habitent des palais et s'habillent avec des étoffes précieuses que les hommes sont heureux ; sensibles à ce luxe quand ils ne le possèdent pas, ils en apprécient la valeur au moment où ils l'acquièrent, puis finissent par ne plus même l'apercevoir. C'est en cela surtout que la possession aboutit, sinon à la lassitude, du moins à l'indifférence. Ainsi la richesse peut rendre la vie facile, confortable, procurer tout le bien-être de la civilisation, mais jamais, au grand jamais, elle n'a donné le bonheur. Les millionnaires le savent bien et leurs souffrances morales sont d'autant plus vives qu'ils sentent à côté d'eux l'ironique présence de leurs coffres pleins d'or, — et cet or est

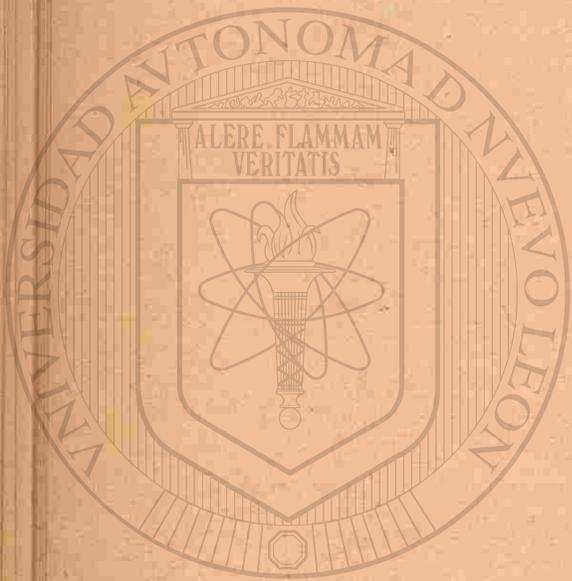
impuissant à ramener sur leurs lèvres le sourire qui s'en est envolé.

J'irai plus loin ; j'affirme que dans bien des cas la fortune, qui ne peut créer le bonheur, agrandit par contre le malheur. Elle ne tarde pas, en effet, à fausser chez ses possesseurs la vision exacte du monde. Au lieu de la prendre pour ce qu'elle est, c'est-à-dire une force puissante mais limitée, ils en font le levier unique de toutes les actions. Leurs pensées se concentrent sur elle et leur seule préoccupation est, non point de l'utiliser avec sagesse, mais de l'augmenter, fût-ce au détriment du bien-être présent. Leurs enfants, leurs parents, devront attendre leur mort.

Quoi d'étonnant alors que tant d'affections qui ne demanderaient qu'à être sincères et désintéressées soient viciées par le cauchemar de l'héritage ?... Quoi de surprenant si le père et le fils, même à leur insu, sentent germer en leur cœur des sentiments mau-

vais ?... Eh, sans doute, ni l'un ni l'autre ne feront le mal. Souvent même ils seront capables de dévouements réciproques. Mais leurs pensées, ces pensées dont nul homme n'est responsable et qui troublent parfois les meilleurs d'entre nous, ces pensées suffiront pour flétrir la pureté de leurs âmes et gâter leurs plus belles joies.

Si donc l'Amour libre entraîne la suppression de l'héritage, — et, je le répète, ce n'est pas une conséquence fatale — nous devons considérer ce nouvel état de choses comme un progrès et un bienfait. Ce jour-là, la conscience de l'homme gagnera plus en vertu qu'avec dix siècles de religion.



CHAPITRE XI

LES ÉTAPES INTERMÉDIAIRES ENTRE LE MARIAGE ET L'AMOUR LIBRE.

Dans les deux chapitres précédents, je viens d'envisager l'Amour libre théoriquement et de montrer quels seront les rapports entre les sexes le jour où il aura remplacé définitivement le Mariage. Je crois avoir prouvé que loin d'apporter la discorde parmi les hommes, il sera au contraire une source d'apaisement. J'ai de plus envisagé avec loyauté toutes les difficultés qu'il pourrait présenter de prime
abord, pour nos esprits éduqués dans la
vieille conception conjugale, et j'ai démontré

que ces difficultés, plus apparentes que réelles, s'aplaniraient, puis disparaîtraient à l'usage.

Mais, ce n'est pas du jour au lendemain que les mœurs et coutumes d'une société peuvent être changées de fond en comble. Aucun Christ, non plus qu'aucun César, ne possèdent ce pouvoir. Les religions elles-mêmes ont lutté pendant des siècles avant de régner; et cependant elles s'appuient sur la peur et le mensonge, deux forces qui triomphent toujours — du moins momentanément. Cette métamorphose ne sera pas le résultat d'une révolution mais bien d'une évolution lente, très lente. Le trait d'union entre le Mariage et l'Amour libre sera l'Union libre. Certes, il serait beau qu'entre les temps présents et ceux que j'envisage, les siècles intermédiaires pussent être supprimés, magiquement, du jour au lendemain. Mais ce n'est pas possible; et peut-être est-il préférable

qu'il n'en soit pas ainsi. La sagesse et la patience sont les conditions mêmes du progrès. Pour avancer avec certitude il faut être complètement maître du terrain acquis. Si la Révolution française avait sacrifié vingt années de plus à l'accomplissement de son œuvre, elle eût sans doute évité à la France et à l'Humanité la honte d'un Napoléon.

Donc, soyons patients et prudents. Aussi bien, l'avenir nous appartient; ou plutôt il n'est au pouvoir de personne de l'empêcher de venir. Sans doute, elles sont fausses — encore que séduisantes — les fables de l'Antiquité et de l'Orient qui veulent que des demi-dieux ou des génies président aux destinées de la Planète. Cependant, aux yeux du philosophe, il appert qu'une Force supérieure conduit le monde. Que cette Puissance mystérieuse, indéfinissable, soit la résultante des milliards et milliards de volontés humaines, c'est possible, c'est même probable. Au sur-

plus, la définition de cette force importe peu ; il suffit de la constater. Il suffit de savoir qu'à travers des tâtonnements sans nombre, des orientations en tous sens, des reculs, des arrêts et des sauts, la vie de l'Univers se développe suivant une courbe qui tend vers la perfection et l'harmonie. Or, nous avons trop bien constaté le douloureux état de malaise général qui résulte de la conception actuelle du Mariage pour ne pas envisager la venue de l'Amour libre comme une délivrance vers laquelle chacun de nous tend — inconsciemment ou non. Lorsque tant de désirs visent le même but, il y a bien des chances pour qu'il soit atteint.

Tout homme porte en soi l'avenir ; quelques-uns seulement savent le dégager, le rendre visible, à la façon du chimiste qui isole le pur minéral de sa gangue. Ceux-là sont les penseurs. Leur rôle est toujours ingrat. Ils ressemblent quelque peu à des pa-

pillons, qui, ayant gardé le souvenir de leur existence précédente, auraient pour mission de hâter la métamorphose d'une humanité de chenilles. Ils sont fiers d'avoir atteint un échelon de plus dans la chaîne indéfinie des êtres et ils éprouvent l'impérieux besoin de tendre une main secourable vers ceux d'en bas pour les hisser à leur niveau. Dès lors, tout noble esprit doit seconder leur effort.

Dans la question qui fait l'objet de ce livre, il est facile d'indiquer quelle doit être la tâche de ceux qui veulent travailler au progrès social. Puisqu'il est démontré, d'une part, que le Mariage est une source intarissable de douleurs et de l'autre que l'Amour libre répond aussi heureusement que possible au grand besoin qui accouple les sexes, le devoir de chacun est de débayer la route qui doit conduire de l'un à l'autre état de choses. Sur cette route, l'œil de l'observateur apercevra les diverses étapes par les-

quelles passera le Mariage avant d'arriver au point terminus : l'Amour libre. Quoique éloigné encore du but, nous pouvons déjà montrer comment s'accomplira cette métamorphose et indiquer, par cela même, quelques-uns des moyens qui permettront de la hâter.

Tout d'abord il ne faut pas oublier que le Mariage, à tort ou à raison, est considéré comme une institution d'ordre divin. Il se trouve à la base de toutes les religions d'Occident. Au fond, la religion chrétienne — pour n'envisager que celle-là — est contenue à peu près dans les quatre préceptes suivants : 1° Ne pas tuer. 2° Ne pas voler. 3° Ne pas mentir. 4° N'accomplir l'œuvre de chair qu'en état de mariage. Les autres commandements sont tellement puérils que l'Eglise elle-même ne s'y attarde pas. Pour ne citer qu'un exemple, il est évident que la question du maigre le vendredi n'a pour elle qu'une importance très relative. Ce qu'elle exige

seulement, c'est l'obéissance. Dès que le fidèle fait acte de déférence, elle devient aussitôt très tolérante et lui accorde toutes les dispenses désirables.

Or, si l'on examine avec un peu d'attention les quatre commandements précités, on ne tarde pas à constater que le dernier, seul, a besoin d'une loi religieuse pour le justifier. Il n'était point nécessaire, en effet, qu'un Dieu descendit sur terre pour enseigner aux hommes qu'ils ne doivent ni tuer, ni voler. Le respect de la vie et du bien d'autrui est devenu une nécessité sociale, le jour même où s'est constitué le premier groupement d'individus. En réalité, le gendarme a précédé le prêtre et le moraliste. Puis, à travers les âges, l'âme s'est affinée, la conscience s'est dégrossie, un rayon de bonté et de justice a pénétré lentement les intelligences ; le meurtre et la rapine sont alors apparus comme des actes barbares et répugnants. Et il se-

rait aussi difficile à la majorité de mes contemporains d'assassiner ou de voler, que de ne point vaquer aux soins quotidiens de la toilette ou de manger avec leurs doigts. Il est de plus bien évident que la religion n'est pour rien dans cette amélioration des mœurs ; car, si d'une part on n'a jamais autant tué et volé qu'aux époques de foi ardente, de l'autre on rencontre de nos jours bon nombre d'athées absolument incapables de verser le sang ou de s'approprier le bien d'autrui.

En ce qui concerne le mensonge, il faut reconnaître, hélas ! que l'Humanité n'a pas atteint de ce côté toute la perfection désirable. Nos consciences n'ont pas encore acquis une sensibilité suffisante pour éprouver devant cet acte un sentiment de répugnance égal à celui qui nous éloigne du vol ou de l'assassinat. Mais là encore la religion n'a que faire ; l'expérience de la vie le démontre amplement.

Donc, l'Univers pourrait briser du jour au

lendemain ses dieux, sans que le nombre des assassins, des voleurs ou des menteurs fût augmenté d'une seule unité. Cela est une vérité absolue qu'il importe de proclamer bien haut. La morale qui, sur ces grandes questions, gouverne les sociétés a pu être habilement utilisée par les créateurs de religions, mais elle est antérieure à toutes les croyances et a toujours su se manifester indépendamment d'elles. Nous venons de le voir avec le Christianisme, pris plus spécialement comme exemple.

Que restera-t-il, dès lors, à la Religion pour justifier sa raison d'être?... Il lui restera l'institution du Mariage, c'est-à-dire l'éternité du pacte conjugal et la défense aux hommes d'aimer ou de reproduire en dehors de ce pacté. Et c'est là, en vérité, la base unique sur laquelle reposent tous les cultes. La condamnation du mensonge, du vol, de l'assassinat, ne figure parmi les lois religieuses que

pour donner à ces lois une valeur plus haute. Mais ce n'est qu'un accessoire destiné à tromper l'œil des foules. Semblables aux prestidigitateurs qui attirent l'attention du public sur leur main gauche, tandis que leur droite escamote, les prêtres ont gravé sur les frontons de leurs temples les grandes règles de la morale universelle : « Tu ne tueras point, tu ne voleras pas. » Et les croyants hypnotisés s'écrient naïvement : « Est-il possible de trouver ailleurs un enseignement plus beau et plus élevé que celui de notre sainte religion ? Elle défend le vol et le meurtre et prêche aux hommes la bonté et la charité. »

Ils oublient, volontairement ou non, ces pauvres croyants, que les moralistes et les philosophes de tous les temps ont parlé ou écrit dans le même sens. Et ils ne s'aperçoivent point que le prêtre profite de leur confiance pour glisser subtilement, derrière les grandes lois qu'il vient de proclamer et

parmi de mesquines défenses sans valeur, l'essentiel commandement qui est l'unique raison d'être des religions : œuvre de chair ne désireras qu'en mariage seulement.

Ici, la morale n'a plus à intervenir ; et cela se conçoit. Nous avons vu tout à l'heure, dans la question du vol et de l'assassinat, qu'elle n'avait fait, en réalité, que sanctionner un état de choses rendu nécessaire par le besoin légitime que les hommes ont eu, dès leur premier groupement, à assurer entre eux leurs biens et leur vie. Tout le monde, en ce temps lointain, s'est trouvé d'accord pour défendre sa propriété ou son existence, car nul n'était sûr de ne pas être à son tour le volé ou l'assassiné. Et le gendarme fut créé par l'intérêt de tous. Mais en amour, il n'en est pas de même. La passion de l'un ne gêne en rien celle de l'autre — à moins que la même personne en soit l'objet, mais alors nous rentrons dans le vol et la propriété,

d'où intervention du gendarme. Chaque homme sait bien qu'il pourra aimer plusieurs femmes ici-bas et que ces amours successives seront l'une des conditions de son bonheur.

La nature éveille en lui sans cesse des désirs, et ces désirs sont d'autant plus impérieux que son âme est affinée, que son esprit est curieux. Est-ce donc un crime d'obéir à la voix de la Nature ? Non, certes, et la logique se refuse à le reconnaître. Et il est tellement évident que l'acte d'amour ne comporte en soi aucune action avilissante ou blâmable que ce même civilisé auquel le crime et le vol répugnent n'hésite pas à aimer en dehors ou à côté du mariage. Sans doute, s'il est religieux, il connaîtra le remords ; mais combien insignifiants sont de tels remords en comparaison de ceux qui tourmenteraient sa conscience si sa main avait versé le sang !

Donc, la grande loi de monogamie qui gouverne les peuples, et le Mariage qui en

est la sanction, n'ont point pour base les intérêts supérieurs de la société. Que la liberté de l'amour soit proclamée demain et la société n'en continuera pas moins à exister. Au contraire, que l'assassinat et le vol ne soient point défendus, et cette même société disparaîtrait rapidement, en supposant toutefois que les sanguinaires instincts des ancêtres puissent renaître dans la majorité des consciences modernes — ce dont je veux douter.

Ainsi, le Mariage est une institution uniquement religieuse ; j'entends par là qu'il ne peut être expliqué ou défendu qu'au nom d'une révélation divine. Donc, si le bonheur de l'Humanité, ainsi que nous l'avons démontré, réclame sa disparition et son remplacement par l'Amour libre, l'un des premiers moyens de hâter cette substitution, c'est de combattre l'idée religieuse. Le Mariage perdra insensiblement cette autorité supra-naturelle qui constitue toute sa force ; et, le jour

où il sera devenu une simple formalité civile, sa fin ne sera pas éloignée.

Il va sans dire que les croyants n'accepteront point cette théorie et, pour la combattre, ils s'appuieront sur l'argument que je viens de leur fournir. Le Mariage, diront-ils, ayant été institué par Dieu lui-même, les hommes ne sauraient avoir le droit de le discuter, encore moins de le combattre. Je ne saurais entrer dans une telle discussion. Ce livre, en effet, suppose un certain affranchissement de la pensée. D'ailleurs, je suis bien tranquille à cet égard. Les religions peuvent avoir encore des racines profondes et bénéficier de triomphes momentanés, plus apparents que réels, elles n'en sont pas moins sur leur déclin.

Depuis Voltaire et Renan, leurs jours sont comptés.

Plus encore que la disparition du sentiment religieux, le divorce préparera et hâtera la venue de l'Amour libre. Certes, tel

qu'il existe actuellement, il laisse beaucoup à désirer. Trop d'entraves y sont jointes, pour qu'il puisse s'exercer librement. Et cependant, pour des yeux clairvoyants, il apparaît comme l'acheminement certain vers l'Amour libre. Aussi, tous ceux qui travaillent au bonheur futur de l'Humanité doivent-ils s'efforcer, non seulement de le conserver, mais encore de le fortifier.

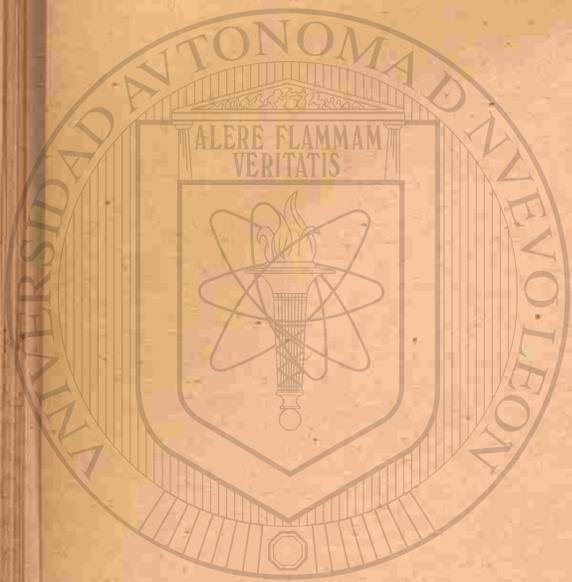
Le jour où le divorce fonctionnera avec une liberté absolue, l'Amour libre sera consacré en fait, sinon en principe, et c'est l'essentiel. Sans doute le Mariage subsistera en tant qu'acte civil, mais ce sera une simple formalité. En réalité, l'homme et la femme auront le droit de contracter des unions successives indéfiniment. C'est là, nous l'avons vu, une condition primordiale du bonheur ; on peut donc n'en pas demander davantage. Déjà, d'ailleurs, la loi du divorce, si peu libertaire soit-elle, a préparé les esprits mo-

dermes à la conception de l'Amour libre, car elle a démontré que des conjoints pouvaient se désunir, puis fonder de nouvelles familles, sans que l'équilibre social fût dérangé.

L'Église a si bien compris que le divorce contenait en germe la mort du Mariage, qu'elle ne permet pas aux époux désunis de contracter une nouvelle union. Elle a raison au point de vue du dogme, mais elle se trompe grossièrement en ce qui concerne ses intérêts et sa suprématie. Car, l'amour étant plus fort que la religion, les générations futures s'éloigneront plus rapidement de l'Église qu'elles ne l'auraient fait si celle-ci avait su pactiser avec leurs besoins. Ce n'est pas nous qui nous en plaindrons.

D'une façon générale, les efforts des penseurs et des écrivains doivent tendre à libérer l'œuvre de chair de ce caractère infamant ou fautif qu'elle revêt lorsqu'elle se perpète en dehors du Mariage. Le sens attribué au

mot « vertu », en amour, doit être modifié. Il appartiendra à l'État de donner l'exemple. Au lieu de renvoyer ses employées lorsqu'elles deviennent mères sans être mariées, ce qui est immoral et cruel, il devra les faire bénéficier des mêmes faveurs qu'il accorde en la circonstance aux épouses légitimes. Les grandes administrations privées, les maisons de commerce, puis les familles bourgeoises suivront peu à peu cet exemple venu de haut. On ne verra plus de pauvres servantes cassées aux gages et brutalement chassées, pour avoir cru qu'elles aussi pouvaient prendre place au grand festin d'amour. Ainsi s'accomplira graduellement, sans secousse comme sans anarchie, la transition qui conduira les nations civilisées de la conception du Mariage à celle de l'Amour libre.



CHAPITRE XII

LA MORALE DE L'AMOUR LIBRE.

Les adversaires des idées que je défends ne manqueront point de dénoncer ce livre comme un outrage aux bonnes mœurs. Je suis trop peu sensible aux critiques en général et à celles de mauvaise foi en particulier pour songer à leur répondre. Mais je tiens à démontrer aux esprits impartiaux, à ceux-là qui cherchent la vérité consciencieusement, que la liberté de l'Amour, loin d'amoinrir le sens moral, lui restituera au contraire toute son énergie.

En effet, supposons un instant que le Ma-

riage ait perdu à nos yeux tout son prestige; que sa valeur légale ou religieuse ait disparu, qu'il ne reste plus en un mot que l'œuvre de volupté; il s'agit dès lors de savoir si le seul fait de perpétrer cette œuvre constitue un acte immoral. La réponse n'est pas douteuse, car on ne saurait admettre qu'il y ait immoralité là où il y a simplement obéissance aux grandes lois de la Nature. D'ailleurs, si l'Église, en conférant le sacrement, peut, selon son dogme, purifier l'acte, elle ne saurait modifier son essence. Agréable à Dieu dans un sens, entaché de péché dans l'autre, sa signification change au point de vue religieux, mais le geste reste le même. Il faut donc ou le trouver immoral dans le Mariage comme dans l'Amour libre, — et l'Humanité n'a plus qu'à se laisser disparaître dans une chasteté universelle — ou bien reconnaître que la vertu attachée au Mariage n'a d'autre autorité que celle que les

religions et les lois veulent bien lui prêter depuis des milliers d'années. Or, les religions deviennent de plus en plus synonymes d'erreur, et les lois, exprimant les volontés d'un peuple, ne sauraient être immuables. La vérité, c'est que si l'on considère la Nature sous un angle panthéiste et que l'on veuille lui conférer une signification, l'immoralité ne peut exister que lorsque l'œuvre de volupté s'accomplit anormalement.

Et précisément, dans l'état actuel des mœurs, en raison même des terribles châti-ments que la société réserve à ceux-là qui aiment en dehors du mariage, la chair a cherché à concilier ses exigences avec la sagesse qui lui est imposée. Hélas, elle n'y est que trop bien parvenue. Chez le sexe féminin surtout, où les dangers du soi-disant péché sont plus directs, l'ingéniosité a fait de terribles ravages. Il ne saurait en être autrement, étant donnée l'étroite surveillance dont

la femme est l'objet, pendant sa vie de jeune fille, soit qu'elle habite dans sa famille, soit qu'elle ait une situation extérieure. Si elle obéissait au grand instinct sexuel, elle pourrait tout perdre, depuis son honneur selon les conventions mondaines jusqu'à sa position. Il lui faut donc ruser. Elle ne s'en prive guère, et j'avoue que, si je ne puis l'approuver, je n'ai pas non plus le courage de la blâmer.

Les prêtres, grâce à la confession, sont admirablement renseignés sur la chasteté relative des vierges. Seulement, en vertu même du dogme dont ils sont les défenseurs, ils ne veulent et ne peuvent voir que le péché là où, pour ma part, je constate la force impérieuse du divin fluide. Il n'en est pas moins vrai que les amours uni-sexuelles sont très nombreuses et se développent tout particulièrement dans les agglomérations, les pensionnats et les couvents. La nature humaine prend toujours sa revanche et l'excès de morale

aboutit au vice. Tel est le résultat le plus certain de notre conception de la vie amoureuse. La sagesse des nations a fort bien traduit cette pensée par ce proverbe : « A vouloir faire l'ange on retourne à la bête. »

Ce qui vient d'être dit sur la femme peut également s'appliquer à l'homme ; seulement, comme celui-ci possède une liberté beaucoup plus grande, que les conséquences de l'acte sont bien moins dangereuses pour lui, ses plaisirs solitaires ou hors nature sont généralement restreints à sa prime jeunesse. Il devient donc bien évident que pour l'un et l'autre sexe la liberté de l'Amour sera un grand agent moralisateur au lieu d'être une source de dépravation, ainsi que ne manqueraient pas de l'insinuer quelques esprits étroits ou malveillants.

Peut-être y aura-t-il toujours des êtres dont les facultés amatives se manifesteront par des passions anormales. Mais ils forme-

ront alors une infime minorité. Le philosophe devra les considérer comme des exceptions de la Nature et attendre avec sagesse que la science explique leur apparente anomalie. Le blâme ou le mépris à leur égard paraîtraient excessifs, car, il serait aussi injuste de leur faire expier une fatalité dont ils ne sont que les phénomènes inconscients, que de reprocher à un bossu la déviation de sa colonne vertébrale. Il y a, dans les deux cas, irresponsabilité.

La liberté de l'Amour ne se bornera pas à fortifier le sens moral, elle rétablira également ce que j'appellerais l'équilibre social dans la vie amoureuse. Je m'explique. Dans notre monde moderne, un homme n'acceptant point le mariage et ayant le sentiment du devoir très développé est excessivement malheureux. L'amour est pour lui une source de tourments perpétuels. Tous ses désirs, tous ses rêves, vont vers celles dont le charme et

la jeunesse établissent entre leur âme et la sienne des affinités magnétiques. Il ne demande qu'à aimer celles qui répondent aux appels secrets de sa chair. Sa première pensée est de les séduire. Séduction facile et délicieuse, car elles viennent à lui en toute innocence et il sait les mots qu'il faudrait dire pour les rendre consentantes et heureuses. Mais la réflexion paralyse son élan. Il entrevoit les terribles lendemains du baiser. Sa valeur morale dans la société demeurera intacte; tandis qu'il n'en sera pas de même pour sa compagne. Si bien que son cerveau conçoit les pires calamités et ses nerfs les souffrent par avance. Et il s'éloigne du bonheur, l'âme douloureuse.

Mais un autre lui succède dont la sensibilité est moins délicate, dont la conscience est moins tourmentée. Celui-là ne s'attarde pas dans le raisonnement; il est l'homme de l'action et non du rêve. Sa nature de barbare

ne subit pas le tourment des ambiances ; entre l'Univers et lui il y a le mur solide de l'égoïsme. Et sa lourde main cueille la fleur inutilement respectée.

Je n'aime guère les statistiques et j'y crois peu. Je voudrais cependant que l'on pût établir, en la limitant à la seule ville de Paris, une classification sérieuse des hommes qui sont les premiers amants des vierges. Entre celles-ci et ceux-là, il y aurait, au point de vue social, une disproportion navrante. Sans doute, dira-t-on, les jeunes filles qui ont des amants appartiennent, en général, aux classes travailleuses. Peu ou point surveillées, elles jouissent d'une liberté qui les expose à toutes les promiscuités de la rue. Par suite, elles subissent le choix plutôt qu'elles ne l'imposent. Je n'en disconviens pas ; mais il est non moins certain qu'entre leur amant du début et ceux qui suivent, il existe, neuf fois sur dix, une différence de

situation très notable, toute question d'argent mise à part. Cela tend donc à prouver qu'entre leur première passion et les aspirations de leur âme, il y a eu une disproportion flagrante, disproportion qu'elles s'efforcent de faire disparaître dès qu'elles ont un peu plus de latitude dans leur choix.

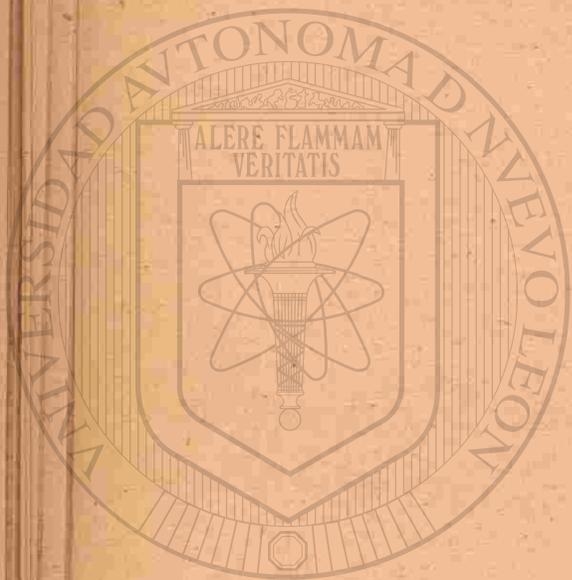
Avec l'Amour libre ces regrettables erreurs deviennent impossibles. Non seulement des milliers de vierges ne seront plus chaque année condamnées à un célibat aussi douloureux qu'inutile, mais celles qui, dès maintenant, se révoltent contre l'iniquité de ce célibat ne se verront plus réduites aux étroites grossières d'être d'une nature moins affinée que la leur. Leur choix pourra suivre les inclinations de leur cœur, car alors les couples évolueront selon leurs appels fluidiques. Ainsi se rétablira ce que j'appelais plus haut : l'équilibre social dans la vie amoureuse.

Le rétablissement de cet équilibre aura

pour conséquence la disparition à peu près totale de la prostitution. En l'état actuel des mœurs, la courtisane a une telle utilité sociale qu'il est matériellement impossible de la supprimer. C'est en vain que les moralistes de toutes les écoles, de toutes les religions, de toutes les philosophies se sont ligüés contre elle. Ils ont échoué piteusement. Son rôle est indispensable, car elle représente la surproduction nécessaire pour compenser le capital d'amour immobilisé dont j'ai déjà parlé. Si bien que l'on peut formuler cet axiome : Toute vierge a comme contrepoïds une courtisane.

Mais dans l'avenir, il n'en sera plus ainsi; les jeunes filles ayant le droit d'aimer librement, les deux plateaux mâle et femelle de la balance amoureuse arriveront à s'équilibrer. Il n'y aura plus abondance d'un côté et de l'autre disette. Chaque unité sexuelle rencontrera sa complémentaire; toutefois, des

exceptions se produiront. Certains hommes pourront ne pas trouver d'épouses volontaires; des vieillards, inaptes à séduire et cependant saturés de fluide, demeureront solitaires. D'où, nécessité sociale que quelques jeunes femmes continuent à exercer la profession de courtisane. Faudra-t-il les blâmer?... Une pareille sévérité semblerait injuste. Elles seront des dispensatrices de bonheur, ou tout au moins d'illusions. D'autre part, la conception que nous avons de la vertu féminine étant modifiée, leur sacerdoce n'aura plus rien d'infamant. Conclusion : La prostitution sera réduite à son minimum utilitaire.



CHAPITRE XIII

QUELQUES OBJECTIONS.

Quelques esprits impartiaux, tout en reconnaissant la justesse des théories que je viens d'émettre, trouveront peut-être que je donne aux passions amoureuses une place trop grande dans l'existence. Quoi, me diront-ils, n'y a-t-il donc que l'amour de vraiment intéressant sur terre?... Les lettres, les Sciences, les Arts, ne sont-ils pas également de grandes sources de joie et ne méritent-ils pas d'obtenir une prédominance sur des passions que le côté matériel rend, en apparence du moins, inférieures aux jouissances uniquement intellectuelles ?

Ma réponse sera simple. Ce livre est avant tout basé sur la vérité de l'observation. Au lieu de vouloir façonner l'Humanité d'après des principes posés *a priori* — ce qui est le but des habituels manuels de religion ou de morale — j'ai voulu au contraire établir des règles de sociologie d'après l'Humanité. En un mot, je n'ai pas cherché un seul instant à réformer l'univers, car je suis de ceux qui pensent que, dans ses grandes lignes tout au moins, il est bien tel qu'il est et que l'homme, durant son passage sur cette planète, a toujours donné ce qu'il y avait de meilleur en lui. Oui, cela dût-il sembler paradoxal, j'ai la conviction que le dernier des criminels a accompli l'effort de justice et de bonté dont il était capable, si tant est que le libre arbitre existe.

Ceci posé, je prie mes contradicteurs de regarder le monde avec impartialité, soit dans le présent, soit dans le passé ; et je les défie, s'ils sont sincères, de ne pas reconnaître avec

moi que l'Amour, chez tous les peuples et à travers tous les temps, a été la préoccupation dominante de l'être humain. Il ne s'agit pas ici de dire : cela ne devrait pas être ; mais bien de constater ce qui est. Ainsi que je l'ai déjà montré, l'Amour occupe partout le premier rang : dans la Légende et dans l'Histoire, dans les Littératures et dans les Religions. Ne pas le voir, c'est être volontairement aveugle. Aussi, en lui donnant dans ce volume une importance qui peut paraître excessive, je n'ai fait que me conformer à la réalité.

Ce n'est sans doute pas sans raison que l'Amour a fait converger vers lui, à travers les siècles, un tel faisceau de forces diverses. Ces raisons sont encore mystérieuses. Nous avons le droit de les rechercher ; et jusqu'au jour où la science les aura découvertes d'une façon précise, toutes les hypothèses sont permises. Rien ne prouve que les manifesta-

tions de l'Amour ne soient pas nécessaires à l'évolution de l'Univers; donc, vouloir les arrêter serait contrarier inconsciemment la grande harmonie cosmique.

Sans doute, les Sciences, les Lettres, les Arts offrent à nos cerveaux des spéculations fécondes en joies infinies. Mais pour s'y adonner fructueusement, il est nécessaire que la pensée soit libérée de toute angoisse. La vie actuelle ne le permet pas, car, avec la conception du Mariage, l'homme et la femme sont sans cesse tourmentés par l'amour. Faire disparaître la cause de ces tourments, c'est donner à l'Humanité le bien-être dont elle a besoin.

Quand on a un peu vécu, quand on commence à connaître le cœur humain, on s'aperçoit que la meilleure des écoles, celle qui conduit le plus rapidement à la perfection, est encore l'école de la satiété. Les Lacédémoniens agissaient avec intelligence, quand

ils montraient à leurs enfants des ilotes ivres pour les détourner de l'ivrognerie. Mais ils eussent témoigné d'une philosophie encore plus haute, en soumettant ces enfants à l'expérience personnelle de l'ivresse. La véritable sagesse est celle que l'on acquiert soi-même; la sagesse par contrainte manque de solidité, car le désir est là, qui non seulement sommeille, mais s'exacerbe, se fortifie, dans l'attente de l'occasion. Il n'est pas nécessaire d'être millionnaire pour pouvoir se procurer tous les jours les sensations de l'ivresse. Des milliers d'individus ont les ressources suffisantes pour le faire... et cependant ils ne le font pas. Obéissent-ils ainsi à des préceptes de morale?... Non point; mais ils savent, par expérience, les dangers, les déchéances, les maladies auxquels ils s'exposent. Entre le plaisir bref de quelques heures et les souffrances plus longues des lendemains, leur raison a compris qu'il n'y avait

pas égalité. Ils agissent dès lors comme des commerçants intelligents qui renoncent à un marché dans lequel ils ont la certitude d'être dupés. Mais du moins ils sont libres et cela suffit pour qu'ils ne ressentent plus le tourment du désir.

Avec l'amour, il ne tarderait pas à en être de même. L'Humanité arriverait vite à trouver son équilibre de vertu. N'étant plus contrainte à cette ruse perpétuelle grâce à laquelle ils parviennent parfois à concilier leur appétit de bonheur et les exigences de leur morale, les hommes connaîtraient une tranquillité d'esprit qui permettrait à leur pensée de s'élever vers les sommets. Le besoin d'aimer ne les tourmenterait guère plus que celui de manger ou de boire ; il rentrerait dans la catégorie des fonctions naturelles et légitimes. Au lieu d'être la source féconde de drames tour à tour tragiques ou comiques, il deviendrait l'exercice normal des facultés de

l'âme et de la chair. Il est facile de voir quel allègement une telle évolution apporterait dans nos existences. Si bien qu'en réalité les conclusions de ce livre tendent non pas à accroître la tyrannie de l'amour, mais au contraire à la faire disparaître.

J'ai pu, dans des œuvres précédentes, me complaire à présenter certains paradoxes sous une forme plus ou moins amusante. J'espérais ainsi — ô naïveté ! — éveiller plus rapidement l'attention des foules, détruire quelques préjugés particulièrement barbares et créer un courant de sympathie en faveur de la liberté de l'amour. La forme du roman facilitait merveilleusement cette tâche. Grâce au côté imaginaire, qui constitue plus ou moins la base de ces œuvres, ma pensée pouvait se mouvoir à son aise et ne pas reculer devant certaines outrances. Sans

* *Le bonheur à trois. — Une honnête femme. — Le roman d'un stage. — L'initiateur.*

doute, je profitais de l'occasion pour émettre quelques vérités nouvelles; mais j'écrivais plutôt en amuseur qu'en éducateur. En un mot, je ne m'attardais pas à la discussion des détails; il me suffisait de savoir que l'idée directrice était conforme à l'idéal entrevu.

Il n'en a pas été de même dans ces pages, qui pourront avoir sur quelques lecteurs une influence décisive. Il ne s'agissait plus ici de jongler avec des paradoxes, mais bien de développer avec sagesse et prudence une thèse dont les conséquences sociales sont infinies. J'ai la certitude d'avoir accompli mon devoir avec conscience. Cet Evangile est l'expression exacte, mathématique, de ma pensée. Peut-être n'ai-je point dit tout ce que j'aurais voulu dire; du moins n'ai-je écrit que ce que je voulais écrire. Cela est si vrai que chaque fois qu'il m'a fallu choisir entre le sacrifice de la phrase et celui de l'idée, j'ai

implacablement opté pour l'idée contre la phrase.

Avant de clore ce livre, j'ai voulu chercher une fois de plus quelles objections pouvaient être faites aux théories qui s'y trouvent exposées. Et je n'en ai trouvé qu'une, la seule peut-être à laquelle mes adversaires n'auraient pas songé. La voici: L'un des grands charmes de l'amour réside dans son mystère et son danger. On peut donc craindre que le jour où les hommes aimeront librement, où la possession suivra le désir, toute la jolie poésie des passions s'évanouisse, et avec elle un grand élément de bonheur. Eh bien, je crois cette objection plus apparente que réelle.

Il ne faut pas oublier d'abord que si le désir est une source de joie, il est également une source de souffrance. L'expérience de la vie le démontre et notre théorie des fluides en donne l'explication mathématique. De

plus, avec la conception de l'Amour libre, si le désir perd en intensité, il gagnera en multiplicité, si bien qu'en fin de compte, la compensation sera toute à l'avantage de l'Humanité. Certes, il y a une volupté âpre à cueillir la fleur que l'on a convoitée du bas de la colline et vers laquelle on est monté péniblement, mais il y a également une jouissance exquise à fourrager librement parmi les corbeilles multicolores des jardins.

J'ai donc tout lieu de croire qu'il n'y aura pas diminution de bonheur, au contraire. D'ailleurs, la mystérieuse raison que nous portons en nous nous apprend que, lorsque le monde tend vers la liberté, il approche forcément de la vérité. Or, la vérité est toujours bonne; de loin elle peut nous sembler mauvaise, mais c'est parce que nous la connaissons mal et que nous subissons malgré nous des influences qui faussent notre esprit. Ah! laissons-nous toujours gagner à sa cause,

nous ne le regretterons jamais. Nous perdrons peut-être un idéal, mais nous en trouverons un autre plus beau, plus élevé. Notre grand tort, en toute chose, est de vouloir mesurer l'Univers avec notre petitesse. L'Univers est la source inépuisable de toute poésie, de toute joie, de toute beauté. En nous imaginant atteindre ses limites de perfection et de grandeur, nous ressemblons à un enfant qui craindrait d'épuiser l'océan avec un coquillage. L'Univers n'a pas de limites. La vieille image de l'Humanité symbolisée par un troupeau en marche sera éternellement vraie; mais il convient d'ajouter que, sitôt l'horizon atteint, un autre horizon apparaîtra plus large, plus lumineux.

Pour en revenir à l'objection que j'ai soulevée contre la liberté de l'Amour, je veux aller jusqu'à admettre que cette liberté entraîne la mort de l'Amour. Eh bien, même s'il en était ainsi, nous ne devrions pas hésiter

ter; car cette mort ne serait qu'une métamorphose. Oui, l'Amour se transmuerait. Sans doute, l'acte de chair, inhérent à notre nature terrestre, conserverait son sens et sa valeur; toutefois, il se restreindrait à l'utilité de la reproduction. La petite volupté physique qui s'y trouve adjointe perdrait toute signification. Car j'ai l'intime conviction qu'une volupté inconnue et supérieure ne tarderait pas à se révéler à nos âmes surprises. Peut-être même arriverions-nous, dès cette existence, à un état de spiritualité que nous ne pouvons pas concevoir quant à présent. Notre matière s'affinerait; un nouvel univers nous apparaîtrait. Entre l'homme de l'avenir et celui des temps modernes, il y aurait une différence analogue à celle qui existe entre le pâtre obscur des âges barbares et le dolichocephale. En un mot, nous serions libérés de la servitude charnelle.

Ainsi, non seulement la liberté en amour

n'aboutirait point à une licence fâcheuse, mais elle serait le mobile imprévu d'une ascension vers les sommets. Si bien que, quel que soit l'angle sous lequel on envisage le problème que j'ai essayé de résoudre, on arrive forcément à cette solution unique: le Bonheur.

A côté des objections que je viens de soulever, il reste une question d'ordre secondaire à laquelle je veux répondre avant même qu'elle me soit adressée. Quelques lecteurs, tout en approuvant la pensée générale qui sert de base à cet Évangile, pourront demeurer hésitants sur son opportunité.

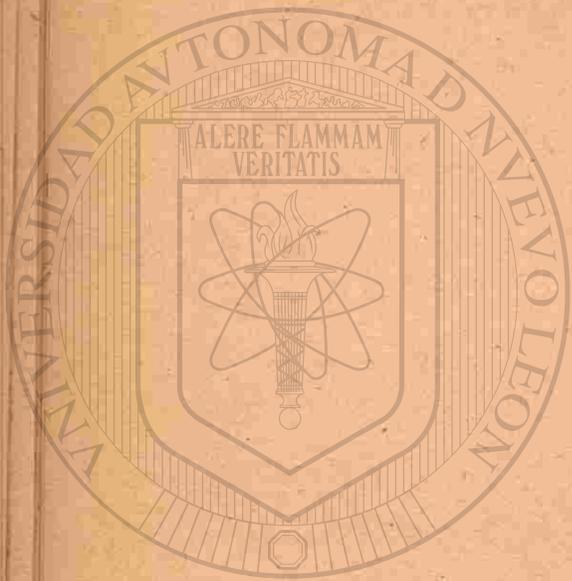
« — Vous condamnez le Mariage, me disent-ils, et vous prônez l'Amour libre. »
 » Votre thèse nous a convaincus et nous sommes prêts à y souscrire. Mais vous reconnaissez vous-même que son application immédiate est impossible dans l'état actuel de nos mœurs. Vous convenez que l'évolution sera lente et que des étapes in-

» termédiaires seront nécessaires. Nous
 » sommes donc une minorité. Quelle doit
 » être notre conduite? Devons-nous boudier
 » la majorité et renoncer de parti pris au
 » mariage parce qu'il ne répond pas à l'idéal
 » que nous concevons?... Devons-nous vivre
 » solitaires, parce que la Société présente
 » ne permet pas à notre rêve de se réaliser?
 » Devons-nous sacrifier notre bonheur à celui des générations à venir?...

Ma réponse sera simple. Je ne suis ni un sectaire, ni un révolutionnaire. Les solutions brutales me répugnent; j'estime qu'il vaut mieux pactiser avec les consciences. Mon seul désir est de voir l'Humanité heureuse, et cela par égoïsme, car le spectacle de la douleur m'est toujours pénible. J'aurais fait certainement un mauvais garde-chiourme.

Donc, ô jeunes gens, mariez-vous si votre bonheur est à ce prix. Mais mariez-vous sans illusion, en sachant bien que votre

amour n'aura pas l'éternité de votre union. Considérez le Mariage comme un pis-aller et acceptez par avance l'idée du divorce. Sur-tout, n'hésitez jamais à vous disjoindre le jour où vos cœurs ne seront plus en communion. L'essentiel actuellement est de combattre la conception religieuse du Mariage et de modifier les notions de vertu sur lesquelles repose notre vie amoureuse. Faites de la femme votre égale; rendez-lui, sans restriction, la liberté dont vos aïeux l'ont frustrée. Chacun de vos actes se répercutera dans l'avenir; vos petits-fils achèveront l'œuvre émancipatrice.



CHAPITRE XIV

SALUT AUX GÉNÉRATIONS DE L'AVENIR.

J'aurais aimé terminer cet Évangile par une prière. Mais, vers quelle divinité élever ma voix?... Mon embarras est extrême. Sans doute ce ne sont pas les dieux qui manquent ; je les trouve même trop nombreux. Ils se ressemblent d'ailleurs, car on les dit tous excellents et terribles. Comme j'aperçois en eux les qualités et les défauts de l'homme, j'incline à croire que c'est celui-ci qui les a créés à son image ; et cela me console. J'acquiesce ainsi le droit d'en récuser beaucoup et d'en mépriser quelques-uns.

Ceux-là furent les premiers dieux de l'Humanité; ils avaient l'âme barbare et l'intelligence étroite. Il y a tout lieu d'espérer qu'ils sont morts malgré l'immortalité qui leur fut décernée. D'autres sont venus, dont l'origine est si mystérieuse qu'elle se perd dans la nuit des temps. Leurs dogmes sont généralement obscurs et toujours en désaccord avec la science moderne, qu'ils n'ont pas su prévoir. Leur ignorance de l'avenir est assez décevante, et donne le droit de douter de leur toute-puissance.

Il existe enfin un dieu plus récent qui, paraît-il, aurait envoyé son fils sur la terre, voilà dix-neuf cents ans. Pour se faire connaître des hommes, c'est évidemment le meilleur moyen. Toutefois, le pays visité par ce messager céleste ne fut pas d'un choix heureux. Vers cette époque, une ville d'Europe, Rome, avait atteint un degré de civilisation très respectable. Les Arts, les Lettres y

florissaient. Les poètes et les historiens immortalisaient la gloire des héros. C'était là que Jésus aurait dû venir porter la bonne parole, au lieu de naître à Nazareth ou à Bethléem. Son nom actuellement serait vénéré dans tout l'Univers, tandis qu'il ne l'est pas. Un seul Tite-Live aurait remplacé avantageusement les pauvres pêcheurs du lac de Tibériade. Une pareille erreur de la part d'un dieu est vraiment regrettable.

Si bien, qu'en réalité, aucun de ces dieux ne me satisfait complètement. Mais je veux croire qu'il en existe un autre, infiniment supérieur à tous ceux que nous connaissons. Vouloir le définir serait l'amoindrir. Chercher à le concevoir est inutile. Il représente le Mystère et synthétise la Force. Il est peu probable qu'il prenne le moindre intérêt à cet Univers. Mais alors pourquoi l'a-t-il créé? Pourquoi la vie et la mort sont-elles l'éternel symbole de son œuvre? Questions insolubles. Il me

suffit de deviner qu'il doit être quelque part, dans un lointain mystérieux et inaccessible. Et c'est vers Lui que ma prière aimerait monter.

Malheureusement, je ne connais pas de prières dignes de lui ; celles que l'on m'apprit dans mon enfance me paraissent aujourd'hui bien puériles. Elles portent trop visiblement l'empreinte de la religion qui les institua. Le ciel dont elles parlent est par trop étroit ; celui que la Science et le Rêve m'ont révélé est beaucoup plus vaste. Une ou deux fois dans l'existence, sous le choc d'un bonheur total, mon être, ainsi qu'un cristal très pur, a vibré jusqu'aux limites extrêmes de l'infini. Je crois bien que j'eus alors la notion du divin et mon âme sentit sourdre en elle les éléments épars d'une prière vraiment noble. Mais j'ai parfaitement conscience de l'impossibilité à laquelle je me heurterais si je voulais exprimer par des mots la fugitive ma-

gnificence de ces sentiments supra-humains. Le langage des hommes est à la fois trop pauvre et trop grossier. Je préfère y renoncer.

Puisque la prière m'est interdite, qu'il me soit permis au moins de saluer les temps futurs qui verront le règne de cet Évangile. Sans doute le monde ne sera pas encore entré dans cet âge d'or que les poètes ignorants et crédules situaient dans le passé ; toutefois, il en sera bien proche. Le primitif chaos de l'Univers, péniblement ordonné à travers les siècles, aura fait place à une harmonie relative. Le cœur de l'homme ne saignera plus perpétuellement sous la griffe de la Douleur. La vie apparaîtra élémentaire. Je vous salue avec envie, ô jeunes gens et jeunes filles de l'Avenir !... J'aimerais revivre parmi vous. L'Amour, source des plus belles joies de la jeunesse et de l'âge mûr, ne connaîtra plus la tyrannie du Mariage. Vous serez vraiment

libres. Oh ! sachez apprécier votre bonheur ; ne vous laissez pas aller au pessimisme facile de ceux qui n'ont jamais souffert. N'oubliez pas que derrière vous il y a eu des générations d'aïeux dont les rêves ont misérablement avorté. Comme vous ils avaient une âme et des sens ; comme vous ils perçurent le frisson du désir en face de la Beauté ; mais une discipline barbare ou des mœurs cruelles les contraignirent aux inutiles sacrifices. Votre bonheur est le résidu purifié de leurs tristesses. Chacun de vos sourires a été payé par beaucoup de larmes. Ayez conscience de votre supériorité sur eux, mais n'en tirez pas une vanité excessive. Comme vos devanciers, d'ailleurs, vous travaillerez aussi pour l'avenir. Ainsi le veut l'inexorable loi de ce monde. Gloire aux derniers venus qui bénéficieront de l'héritage total des races à jamais évanouies !...

O jeunes gens de l'avenir, il est peu pro-

bable que mon nom aille jusqu'à vous, non plus que cet Évangile qui n'aura plus alors sa raison d'être. Cependant, j'ai l'orgueil de croire que mon œuvre ne disparaîtra pas sans avoir eu son utilité. Oui, dans le siècle de transition qui séparera les temps présents des temps futurs, durant la genèse de l'Amour libre, je me plais à imaginer qu'un couple au moins me devra la joie du baiser. Ma parole, répercutée jusqu'à ces deux amants, décidera de leur sort ; sans elle, ils se disjoindraient douloureusement, soumis aux préjugés héréditaires ; par elle, ils accompliront l'effort libérateur. A cette minute suprême où leurs volontés, après avoir oscillé entre deux solutions opposées, s'orientera selon mon verbe, je serai vraiment le maître de leur destinée.

Ainsi, sur ce vaste univers, à travers l'océan des âges, parmi les profondeurs ténébreuses des avenirs, j'aurai fait éclore dans

deux âmes la fleur lumineuse du bonheur. C'est peu, diront quelques sceptiques ; j'estime que c'est beaucoup. Le sourire de ces adolescents me semble préférable à bien des immortalités. Il sera ma plus belle récompense et leur baiser glorifiera mon œuvre. Puissent leurs mains pieuses tracer leurs noms entrelacés sur l'urne où mes cendres reposeront dans la nuit de l'oubli, dans la paix du Néant!...

PARIS. — Mai 1896 — Octobre 1897.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I

Une force mystérieuse et toute-puissante guide l'Humanité vers le bonheur. 1

CHAPITRE II

L'amour, bonheur essentiel, a pour sanction unique le Mariage. 21

CHAPITRE III

Hypothèse des fluides amoureux. 39

CHAPITRE IV

Évolution logique de l'amour dans le Mariage. 59

CHAPITRE V

Suite de cette évolution aboutissant à la haine. 87

CHAPITRE VI

L'amour a-t-il pour but unique la création? 103

CHAPITRE VII

Le rôle de l'enfant dans le Mariage. 121

deux âmes la fleur lumineuse du bonheur. C'est peu, diront quelques sceptiques ; j'estime que c'est beaucoup. Le sourire de ces adolescents me semble préférable à bien des immortalités. Il sera ma plus belle récompense et leur baiser glorifiera mon œuvre. Puissent leurs mains pieuses tracer leurs noms entrelacés sur l'urne où mes cendres reposeront dans la nuit de l'oubli, dans la paix du Néant!...

PARIS. — Mai 1896 — Octobre 1897.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I

Une force mystérieuse et toute-puissante guide l'Humanité vers le bonheur. 1

CHAPITRE II

L'amour, bonheur essentiel, a pour sanction unique le Mariage. 21

CHAPITRE III

Hypothèse des fluides amoureux. 39

CHAPITRE IV

Évolution logique de l'amour dans le Mariage. 59

CHAPITRE V

Suite de cette évolution aboutissant à la haine. 87

CHAPITRE VI

L'amour a-t-il pour but unique la création? 103

CHAPITRE VII

Le rôle de l'enfant dans le Mariage. 121

CHAPITRE VIII

Union libre et Amour libre 143

CHAPITRE IX

La femme devient par le travail la compagne
de l'homme. 153

CHAPITRE X

Le sort de l'enfant dans l'Amour libre. 177

CHAPITRE XI

Les étapes intermédiaires entre le Mariage et
l'Amour libre 215

CHAPITRE XII

La morale de l'Amour libre. 233

CHAPITRE XIII

Quelques objections. 245

CHAPITRE XIV

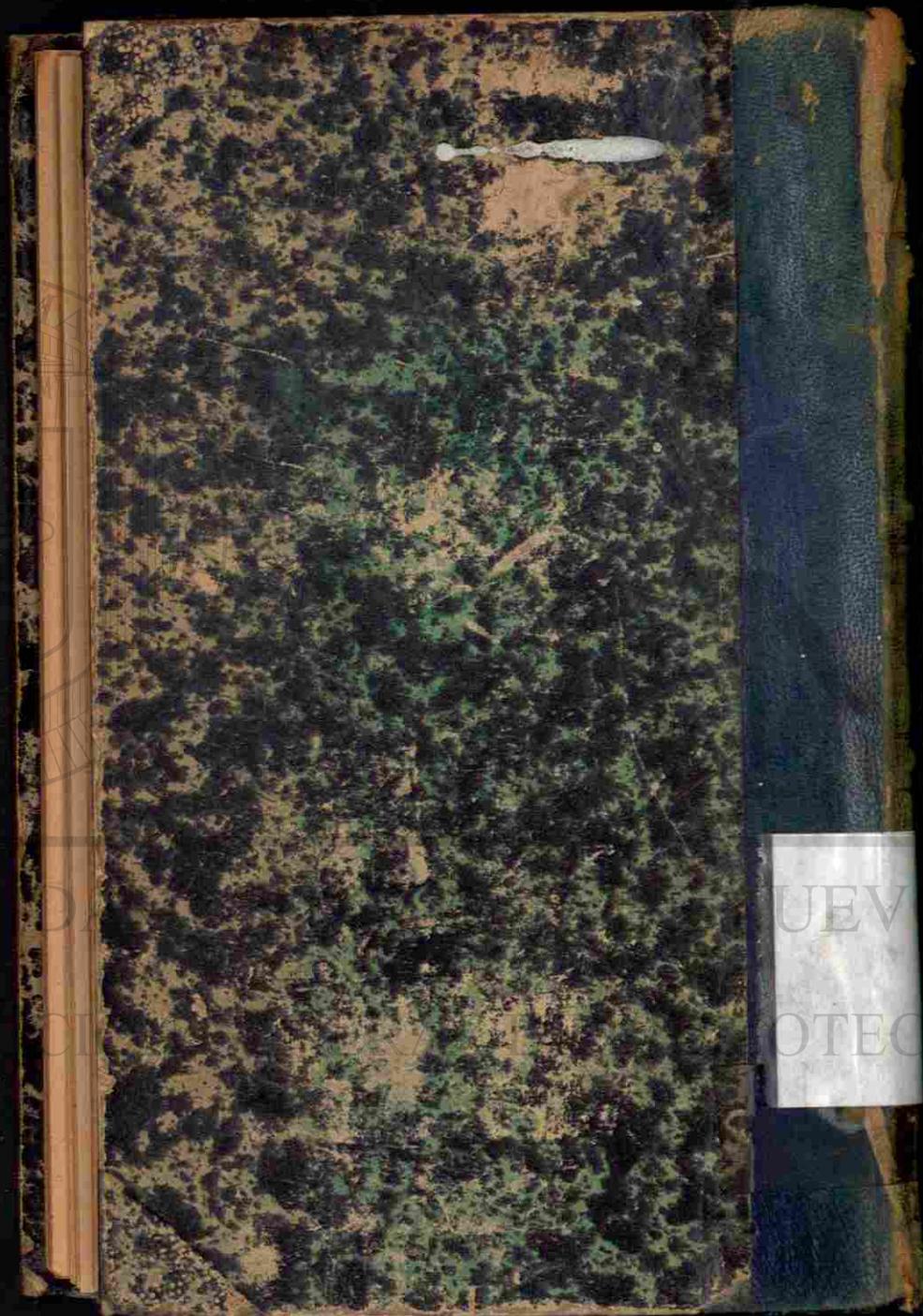
Salut aux générations de l'avenir. 261

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN



DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

EMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY



UEV
OTEC